

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

PER
B-139

Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100,000 personnes
annonceurs s'il vous plaît en prendre note.

PRIX - - - 10 CTS

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

No 10

LE
COUREUR DE DOT

PAR

H. DUCAMPFRANC

OCTOBRE 1894.

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

ÉDITEURS :

25, RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.

Prière de lire avec attention l'avis sur la deuxième page du couvert.

Si vous toussiez prenez le Beume Rhumal.

Pour conserver les volumes parus de

La Bonne Litterature Francaise

Nous sommes dès à présent, en mesure de fournir à nos lecteurs une belle reliure pour presque rien, disposée de façon à contenir les 6 premiers numéros parus de l'année 1894.

Cette brochure faite avec un carton très fort et ornée d'une toile noire est en vente à nos bureaux au prix de dix centins seulement et de 15 centins chez tous nos agents qui vendent

" LA BONNE LITTERATURE FRANCAISE "

Pour la recevoir de nos bureaux, par la poste ajoutez 5 centins pour les frais de part, ce qui portera à

15 CENTINS

le prix de la reliure envoyée par la poste.

FUMÉZ LE

Cigare de L'Union



FAIT A LA MAIN. TOUT HAVANE.

Le meilleur Cigare a 5 Cts

MANUFACTURÉ PAR



LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Publication Mensuelle

No 10

ABONNEMENT - \$1.25 par Année

LE COUREUR DE DOT

Par M. DUCAMPFRAC

OCTOBRE 1894

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

ÉDITEURS :

25, St-Gabriel, Montreal, Can.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10.00 à \$12.00 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

NUMEROS PARUS

1er Numéro paru : " Follement aimée ou le Torpillon 29. " par P. Maël, *Epuisé.*

2e Numéro paru : " Les Mystères de Montréal, " par Auguste Fortier.

3e Numéro paru : " Le Martyr de l'Amour, " par Pierre Zaccane.

4e Numéro paru : " La Roche qui pleure, " par Chs de Valois.

5me NUMERO PARU

Le REMORDS d'un FAUSSAIRE ou le DESESPOIR d'une FEMME

Par M. Du CAMFRANC

Ce titre exprime suffisamment toute la sensation de ce roman qui forme la 5ème livraison de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour nous dispenser d'en faire l'éloge.

6me NUMERO PARU

REVES DORES

Par M. MARYAN

M. Maryan a fait sous le titre de RÊVES DORES, une charmante et sympathique étude d'un cœur de jeune fille. Rempli d'illusions et de trompeuses espérances, ce cœur noble, mais exalté, croyait trouver dans l'amour de l'homme la réalisation de son idéal. L'auteur nous fait assister avec un intérêt croissant aux luttes et aux épreuves de son héroïne, et nous amène à un dénouement qui nous plaît d'autant plus qu'il est inattendu.

7me NUMERO PARU

LE DRAME DE L'HOTEL WORONZOFF

Le " Drame de l'hôtel Woronzoff " par Marie Maréchal, auteur de nombreux ouvrages auxquels le public a toujours fait le meilleur accueil. Le " Drame de l'hôtel Woronzoff " est l'histoire émouvante d'un amour pur brisé par un de ces crimes monstrueux que provoque trop souvent l'appât des grandes fortunes.

8me NUMERO PARU

LES FIANCAILLES DE LORETTE

Cet ouvrage surpasse en style et en émotions tout ce que LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE a publié jusqu'à ce jour.

Lorette, l'héroïne de ce drame émouvant, est une jeune fille très chrétienne, douée d'un patriotisme admirable. Française, elle aime la France comme l'aiment tous ses enfants, et se désole de ne pouvoir rien faire pour la défense de sa patrie. Ce drame se passe en temps de guerre (1870) et Lorette qui ne peut voler au secours de la France, veut que son fiancé soit soldat, et fasse généreusement le sacrifice de ses rêves de bonheur. En lisant ces pages on est ému jusqu'aux larmes, et les lecteurs seront touchés de tant d'abnégation de la part de cette jeune fille aimante, patriote et ardente.

L'auteur ferme son livre par un dénouement tout-à-fait inattendu. Ce volume est en vente pour DIX CENTINS dans tous les dépôts de journaux et chez les éditeurs.

9me NUMERO PARU

Le Sacrifice d'un Fils

Par ERNEST DAUDET

Un des plus grands succès du jour.

Tous ces ouvrages sont au complet et seront adressés franco, par la malle, à la réception de 10cts en argent ou en timbre-poste.

ABONNEMENT

\$1.25 PAR ANNEE

LEPROHON & LEPROHON

Editeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises

25, Rue St-Gabriel, Montreal, Can.



LE COUREUR DE DOT

I

Pas un médecin du vieux pays de Bretagne ne comprenait mieux que Conan Ploël la grandeur de sa mission. À une science profonde, il joignait une extrême générosité d'âme. Il éprouvait, à la vue de toute peine, ce brisement qui est la pitié, ce brisement par lequel le cœur s'épanche et se donne tout entier à la douleur d'autrui. Il connaissait cette souffrance sympathique et fraternelle, ce sublime élan de charité qui porte l'homme généreux à secourir celui que le malheur atteint. Non seulement il donnait sa science, ses veilles, son temps, mais encore tout son argent. Sa fortune personnelle lui eût assuré une large aisance, et, toujours, c'était le vide-au fond de sa bourse. Il aimait surtout sa clientèle pauvre ; " Dieu paie pour les malheureux ", disait-il. Les gens riches frappaient aussi à sa porte, car sa loyauté scrupuleuse, son entente accomplie des questions scientifiques les plus ardues, son succès dans des guérisons difficiles, lui avaient assuré une place à part. Dans tout le pays, on ne voulait que les soins du docteur Conan Ploël ; et, sans cesse, son petit tilbury roulait sur les routes sablonneuses.

Si l'âme de Conan n'avait pas son égale en beauté morale, il était moins bien partagé du côté physique. Le grand corps musculeux du jeune médecin manquait totalement de grâce ; son teint, hâlé par le vent de mer, eût désespéré un élégant ; ses cheveux poussaient dru comme une broussaille ; à vingt-huit ans, il portait plus que son âge. Et pourtant, Conan Ploël était-il laid ? On n'est jamais laid quand une intelligence puissante allume ses éclairs dans de grands yeux limpides. Si, parfois, ce regard lançait des flammes sous l'impulsion d'une idée nouvelle, ou d'une généreuse indignation

contre la mé lanceté de certains hommes, il y avait, à d'autres heures, une sérénité dans cet œil, qui savait aussi devenir doux et rêveur, la sérénité de l'homme qui s'est endormi chaque soir et se réveille chaque matin sur une idée de dévouement. Non, le docteur Ploël n'était pas laid ; et s'il manquait de grâce dans ses gestes, il avait du moins cette exquise simplicité qui ajoute un charme si réel à l'accomplissement des grandes actions.

En ce moment, le jeune médecin se tenait debout au milieu de son cabinet de consultation. C'était une pièce très vaste ; Conan aimait l'espace et voulait une abondante provision d'oxygène. D'ailleurs, il lui fallait de la place, et même beaucoup de place, pour renfermer tout ce que contenait cet appartement aux dimensions d'un autre âge. Quatre hautes fenêtres ouvrant sur le jardin éclairaient, avec une prodigalité presque fâcheuse, le rustique mobilier. Pas l'ombre d'une tenture ou d'une draperie n'adoucisait les rayons ensoleillés. On voyait donc une rangée de chaises de paille à l'usage de la clientèle pauvre... comme de la clientèle riche. Le médecin ne connaissait que l'égalité devant la souffrance. Quand on lui reprochait cette tendance à la démocratie, il se mettait à rire et répondait :

— Je ne veux mortifier personne, ni faire de catégories entre mes clients. Ma salle est propre, spacieuse, bien aérée. Que voulez-vous de plus ? J'ai étudié pour me consacrer aux pauvres, c'est par tolérance que je reçois les autres.

“ Les autres ”, c'était la fine fleur des baigneurs de Saint-Malo, de Saint-Servan, de Dinard. Mais Conan ne mettait aucune malice dans l'emploi de cette expression peu révérencieuse. Un pauvre, soumis à ses devoirs, sans envie et sans amertume dans l'âme, servant Dieu et le bénissant, malgré la misère et les privations, lui semblait bien plus élevé dans l'échelle sociale que les jeunes gommeux faisant la roue sur les plages ou perdant, sur le tapis vert, des lambeaux de patrimoine. Il était tenace dans ses idées et incorrigible, ce bon et fervent chrétien, ce liseur, cet admirateur passionné, de ce livre incomparable, qui se nomme Évangile.

La grande pièce avait pour ornement une étagère en bois blanc, où étaient rangés des fioles de toutes dimensions, des animaux empailés et quelques moulages anatomiques ; puis, encore, une longue série de rayons de sapin. Dans cette rustique bibliothèque s'entassaient les estimables traités relatifs à la science d'Hippocrate. Conan connaissait à fond ces graves encyclopédies. Il avait tout lu et tout retenu. Cependant il ne dédaignait pas les livres de lecture plus attrayante, et ce petit volume de Joseph Serre, ouvert sur le bureau, prouvait que le jeune médecin aimait et goûtait la poésie délicate, pénétrante et chrétienne.

Conan, à cet instant, se tenait debout devant la table massive. C'était sa distillerie ; car il était aussi le pharmacien de ses clients pauvres, et, tout en chantonnant, sur un air à lui, une stance harmonieuse, il était en train de préparer du vin de quinquina de première qualité. Bien souvent un barillet de vin d'un clos supérieur arrivait à l'habitation du médecin. Cet original de Conan n'acceptait pour honoraires de ses riches clients que Malaga ou Frontignan. Oui, c'était un original que ce grand garçon aux mouvements brusques et à l'âme tendre. Il voulait du Malaga, lui qui préférait à toutes les ambrosies du monde un verre d'eau limpide, pris à la source voisine.

Son quinquina achevé, Conan venait de s'approcher du calendrier suspendu au-dessus du bureau. Le docteur Ploël ignorait le plus souvent à quel jour il vivait, tant son existence, vide de grands événements, était pleine de jours si pareils les uns aux autres, si occupés par le travail, si remplis par la charité.

— Je ne me trompe pas, fit-il, se parlant à lui-même, nous sommes au 28 du mois de juin, veille de la saint Pierre. Ah ! mon vieil ami, mon plus cher ami, ce n'est pas moi qui manquerai à ce devoir de l'amitié. Vous m'avez convoqué à prendre place à votre table ; mais, avais-je besoin de cette invitation pour vous porter mes souhaits affectueux, avec un pot de fleurs... le plus beau de mon jardin ?

Il consulta la pendule, comme il venait d'interroger le calendrier. L'aiguille marquait quatre heures. Conan n'avait que juste le temps de faire un bout de toilette. Sa tenue, d'ordinaire, lui causait peu de souci ; mais le vieil ami avait une fille, une jolie Marcelle de dix-huit ans. La belle et candide enfant passait très près du cœur du jeune médecin ; et, de tout temps, l'amour a inspiré le goût de la parure, même aux moins coquets. Il endossa sa redingote de drap fin, noua, avec tout l'art dont il était capable, sa cravate,

donna un coup de brosse sur ses cheveux rebelles, et, débouchant un flacon d'odeur, il en versa avec une généreuse abondance sur un mouchoir de batiste. Lui, le docteur Ploël, avait eu cette faiblesse ! il était entré la veille chez un coiffeur et avait demandé une essence japonaise du parfum le plus suave ! Parfumé d'une manière intolérable, à donner la migraine à ses voisins, Conan pénétra dans la chambre de Mme Ploël.

Elle était assise près de la fenêtre, un tricot de laine blanche en mains, et ses doigts agiles et fluets faisaient avancer, avec rapidité, une petite brassière destinée à l'enfant d'une pauvre femme. Elle passait ainsi les longues heures de sa vie à travailler, tout en considérant des images, invisibles à d'autres yeux que les siens, faisant revivre un être cher qui lui rappelait les années heureuses. C'est qu'elle avait eu pour mari le plus noble des hommes, un mari au souvenir duquel son cœur battait encore. Il y a des morts qui restent vivants. Depuis vingt années, le colonel Ploël reposait sous un tertre fleuri, et jamais sa veuve n'avait quitté le deuil. Son visage, encadré dans une petite coiffure de crêpe, avait une blancheur transparente : son corps s'était comme spiritualisé à force de devenir diaphane ; elle était si frêle qu'elle était comme perdue dans sa robe aux plis lourds. Toute sa vie semblait être réfugiée dans ses yeux, des yeux bruns, superbes, dont avait hérité Conan. Sa vie était un exemple vivant. Elle avait tout à la fois l'esprit ferme et le cœur clément ; sa vertu n'excluait pas l'indulgence, et elle savait compatir parce qu'elle savait comprendre. Depuis la mort du colonel, elle vivait retirée, ignorée, excepté des pauvres. Souvent le docteur lui disait en souriant :

—Mère, vous me faites concurrence... Et vous n'avez pas de diplôme !

De fait, elle guérissait et surtout reconfortait les blessés avec une bonté d'ange et une adresse de fée. Pour les entailles dans les chairs vives, elle avait un onguent merveilleux, et pour les fiévreux, une liqueur sans pareille. De plus, elle était écrivain public et sa clientèle d'ignorants était nombreuse, car elle fournissait le timbre, demandant pour honoraire, un simple *Ave Maria*. La mère et le fils s'aimaient profondément. Leur intérieur était un idéal de dignité, de courage, de tendresse. Avec quelle sollicitude la veuve avait élevé son fils. Conan avait été suivi par ses yeux vigilants, de journée en journée, d'heure en heure. Il était le fils d'une sainte.

Mme Ploël venait de poser sur le guéridon son tricot de laine blanche : un moment, elle arrêta, sur le jeune médecin, son regard à la fois limpide et calme, profond et trise ; puis, de sa voix si douce :

—Tu vas au Prieuré, chez notre ami Pierre Bruc ? Quelle brillante parure, Conan ! et quel parfum pénétrant !

Le jeune homme rougit sous son hâle ; sa chère mère devinait ses impressions, devinait jusqu'au plus petite faiblesse de son amour.

—Oui, je vais chez notre ami ; c'est demain sa fête.

Il parlait du vieil ami Pierre Bruc ; mais il voyait, subitement évoquée, l'image d'une jeune fille blonde, au visage rosé, éclairé par deux yeux d'un bleu céleste ; et comme certains moments, on éprouve impérieusement le besoin d'épancher le trop plein de son cœur, Conan s'approcha vivement de sa mère :

—Mère, si douce que soit votre raillerie, ne vous moquez pas de moi. Oui, j'ai fait une brillante parure... Je l'aime tant... j'aime tant Marcelle ! Elle est si jolie, si blanche si fine avec ses yeux bleus si purs, avec cette délicatesse de tout son être... Et moi je suis si anguleux, si gauche, si laid ! Ah ! ma laideur me désespère. Autrefois, j'étais le premier à rire de mon manque d'élégance ; aujourd'hui je donnerais beaucoup pour voir des manières raffinées et un visage agréable. J'ai peur de ne pas être aimé... Je suis bien laid, n'est-ce pas ?

La veuve regarda longuement son fils.

—Toi laid, avec des yeux comme les tiens, un front si intelligent, un adorable sourire. Tu es absolument fou. L'amour te tourne la tête. Tu ressembles à ton père. Et, comme je l'ai aimé, ton père ! Tiens, il me semble que c'est d'hier notre bonheur passé et voilà bientôt vingt ans que tout est fini. Toi laid ! Mon pauvre enfant. Tu ne te connais pas. Tu n'es pas un petit maître, c'est vrai ; tu n'es pas un jeune fat, un beau des yeux, mais tu es mon cher fils, à moi, dont je suis fière.

Il s'était mis à genoux, près du fauteuil de sa mère, comme il le faisait parfois, lorsqu'ils étaient seuls, parce qu'il savait que cette pose lui rappelait le temps où il était tout petit, et où ils étaient trois.

Elle lissait, de sa main fluette, l'épaisse et rebelle chevelure ; et lui, presque bas, confiait son secret.

Quand je la quitte, je compte les heures qui me séparent du moment où je la reverrai. Elle est mon souci et ma joie, mon idée fixe, le battement de mon cœur ! C'est une nature si attachante, si sincère !

— Une tête un peu romanesque, interrompit doucement Mme Ploël.

Et lui avec feu :

— Mais un cœur sain et pur, toujours prêt au dévouement. Elle est simple, elle est vraie, elle est généreuse.

La veuve posa un doigt sur les lèvres de son fils :

— Du calme, Conan, tu t'exaltes.

— Non, je ne m'exalte pas, je ne dis que la vérité. Ah ! mère, vivre avec Marcelle comme vous avez vécu avec mon père, dans cette union profonde, dans cette parfaite harmonie de deux âmes, voilà mon ambition suprême. Qu'est-ce que l'amour, s'il ne s'élève pas à la dignité d'une de ces belles tendresses conjugales faites d'estime, de confiance, de respect mutuel ?

Mme Ploël approuvait son fils d'un léger mouvement de tête.

— Je pense comme toi. J'ai ta manière de voir, ou, plutôt, tu as pris la mienne. Seulement si tu ne me vois pas partager ton enthousiasme, c'est que je crains un peu Marcelle. Est-elle vraiment la femme sage et raisonnable, capable de rendre parfaitement heureux un mari ?

— Je l'aime, balbutia Conan.

Puis, s'approchant de sa mère :

— Je serais si malheureux si ma vie devait s'écouler loin d'elle. Pauvre petite Marcelle ! elle n'a jamais connu sa mère. Eh bien ! quand elle sera votre fille, vous deviendrez son guide. Ah ! si elle m'aime un peu, si, un jour, comme je l'espère, elle consent à mettre son bonheur sous ma garde, vous métamorphoserez peu à peu cette enfant. Avec la sûreté de votre jugement, votre bienveillante sagesse, votre douceur ferme, votre tact, vous en ferez un idéal de perfection.

Mme Ploël donna un léger coup sur la joue de son fils, une sorte de caresse.

— Enjôleur ! fit-elle, quelle éloquence, quand tu parles de ton amour. Ah ! tout ce que désire ta mère, c'est que tu sois heureux ! Allons, embrasse-moi ; l'heure s'avance : tu n'as que le temps de te rendre au Prieuré. Rappelle-moi au souvenir de notre vieil ami et offre lui, de ma part, cette rose thé.

Elle coupa, au rosier enguirlandant le balcon, une rose superbe.

— Pourquoi ne m'accompagnez-vous pas, ma bonne mère ?

Elle montra, avec un pâle sourire, le crêpe de sa coiffure.

— Depuis vingt ans je n'ai diné à la table de personne. Quand on a eu dans le cœur un amour profond, on vit avec son souvenir.

Elle s'était levée ; et, s'approchant du médecin, elle lui souriait en refaisant le nœud de sa cravate.

— Je vais t'accompagner jusqu'au bout de l'allée.

Ils sortirent de la chambre et longèrent un jardin à l'ancienne mode, avec des charmillles, des arbres fruitiers en quenouilles, et des bordures de buis. Arrivés au portail elle mit un long baiser sur le front de son fils, et elle le suivit d'un regard si doux et si tendre qu'il revint sur ses pas.

— Comme je vous aime aussi, ma bonne mère !

Elle eut un bon sourire.

— Grand enfant ! n'aie pas de remords ; dis-moi toujours les secrets de ton cœur. Les mères qui aiment sans égoïsme, comme je crois que je t'aime, ne sont pas jalouses. Elle prit la route de l'église, entourée du cimetière. Elle allait faire sa prière quotidienne au Saint-Sacrement, devant lequel, seule, veillait la petite lampe, et mettre un bouquet sur le tertre, où dormait celui dont la mort n'avait pu la séparer.

Pendant ce temps, Conan suivait un chemin ombreux, à l'extrémité duquel bleuissait la mer. Il atteignit la falaise. A un quart de lieue à peine se trouvait le Prieuré, où habitait le riche amateur, Pierre Bruc.

Il y avait dans l'air un bruissement d'insectes, et l'on sentait un bon parfum d'herbes aromatiques, se mêlant à l'odeur lointaine des goémons. Conan aspirait avec délice

cet air salubre que l'on respire sur la dune quand la brise de mer, chargée de sel, soufflé en plein visage. Le jeune homme était heureux. Il allait la revoir ; il se plaisait tant près d'elle, même sans lui parler ! il passait des heures entières à écouter les histoires maritimes de l'armateur, rien que pour avoir le plaisir de regarder la jeune fille, travaillant sous le berceau de rosiers, les yeux baissés sur son ouvrage. Il ressentait à vivre dans le même air qu'elle un plaisir si doux, si puissant. Il l'aimait bien, et, depuis le jour où il avait donné son cœur, il trouvait à la nature une beauté qui le pénétrait davantage.

Il y a un charme tout particulier à parcourir cette campagne des environs de Dinard. La mer élargissait au loin sa nappe azurée ; la Rance, aux flots tranquilles, venait se perdre dans cet infini ; des bateaux de toutes les dimensions et des yoles de toutes sortes dansaient sur les vagues leurs voiles étendues. Dinard dressait en pleine lumière ses jardins en terrasses, ses maisons blanches aux toits rouges, étagées parmi des bouquets de figuiers et des buissons de roses. En face, c'était le rocher de Saint Malo avec sa vaste grève, au bas des remparts, et son clocher en flèche, qu'on aperçoit de loin en mer, et qui dépasse, comme un mât de navire, les antiques maisons, les hauts et vieux hôtels d'armateurs adossés et serrés les uns contre les autres, car l'espace est restreint sur ce rocher, sur ce nid d'invincibles corsaires et de hardis matelots. Saint-Servan s'élevait sur la rive opposée. Tout ce paysage était vraiment beau, éclairé par le soleil de cinq heures. Les rochers avaient de riches teintes dorées, et les mouettes blanches passaient en rasant le flot.

Conan avait atteint les hauteurs dominant la baie de l'Ecluse. De cette partie de la falaise il embrassait, dans son ensemble, la plage mondaine de Dinard.

Il s'arrêta quelques instants pour regarder, comme un curieux spectacle, le tableau qui se déroulait à ses pieds. C'était comme un ruban aux mille couleurs qui festonnait le sable fauve, et se profilait sur l'azur de la mer. Ce ruban était un ensemble de femmes en gracieuses toilettes. C'était l'heure du bain, l'heure la plus pittoresque. Les ombrelles rouges ou bleues, parfois entremêlées de larges parapluies bourgeois, abritaient les visages. Assis sur des pliants ou sur des chaises, les belles mondaines et les jeunes gommeux se divertissaient de la vue des baigneuses qui s'élançaient avec grâce ou effroi, avec simplicité ou prétention, dans l'onde amère. Il y avait là, à deux pas de l'océan infini une agglomération de "potinières," selon le mot du jour. Petite, bien petite chose que ce bavardage médisant et mondain. Les bébés, les jambes nues, élevaient des forteresses, creusaient des canaux ; de grandes fillettes jouaient au croquet sur le sable ; des cabines roulantes sortaient de jeunes baigneuses alertes, de bonnes grosses mamans à l'air épanoui ; puis des baigneurs barbus faisant des effets de torse dans le peignoir-burnous, drapant son homme comme le peplum romain.

Conan avait pris sa lorgnette de poche et s'amusait à suivre les mouvements d'un noble étranger, dont la réputation d'élégance était venue jusqu'à lui. Il était inscrit sur le registre de l'*Hôtel d'Angleterre*, sous ce nom : Prince Wladimir Zinesko. En ce moment il ne se baignait pas ; il exécutait *ses effets de plage*, et tout le monde se retournait lorsqu'il passait. Les gens qu'il saluait, ceux auxquels il donnait la main semblaient heureux et fiers d'un tel honneur. Il était si séduisant, si distingué avec son profil fin et railleur, ses beaux yeux bleus, ses longues moustaches blondes ; il était si admirablement vêtu dans son costume sorti de la première maison de Londres, qu'on s'expliquait aisément l'accueil empressé de tous. Ce prince exotique était, cette année-là, le lion de Dinard. Tous ses mouvements étaient d'une rare élégance, avec un mélange de vivacité, de grâce facile et légère ; son parler était doux ; de ses lèvres ne sortaient que des compliments exquis. Il ne s'arrêtait pas longtemps auprès de la même personne ; mais, partout où il stationnait, il devenait le centre de tous les regards. Conan haussa ses robustes épaules.

—Poseur ! murmura-t-il.

Et il continua son chemin.

Très jeune, il avait appris à penser, à ne pas se payer de luxe de mots, à ne pas s'arrêter à la surface des choses, et, lui, n'admirait guère une vie toute d'apparat. Il s'éloignait énervé par cette vue d'une plage mondaine ; ces prétentions et ces vanités lui prenaient sur les nerfs. Non, il n'enviait pas l'existence de ces désœuvrés, qui mènent la vie à grande guides, qui remplissent les petits journaux du récit de leur folies, qui

se retrouvent partout où Paris s'éparpillent, à Trouville, à Biarritz, à Dinard, sous les orangers de Nice, autour des tables de jeu de Monaco, selon la saison, le moment et la mode. Il ne les enviait pas, lui, l'humble médecin de campagne, et dans sa vie laborieuse et utile, il puisait des joies qui seraient toujours ignorées des futiles et des oisifs.

Loin de les envier, il les plaignait.

—Pauvres gens ! disait-il souvent, ils ne voyagent que pour changer d'ennui en changeant de pays. Qu'est-il ce prince Wladimir Zinesko, cet arbitre de toutes les élégances ? Sans doute l'orgueil en personne. Que sont-elles ces femmes qui, au premier abord, paraissent si délicates, si aristocratiques ? Quand on les connaît, elles ne sont en général que de vaniteuses poupées habillées par d'habiles tailleuses. Si on les dis-séquait on ne trouverait, à la place du cœur, que la rage d'éclipser celle-ci ou celle-là. Ah ! que ces gens sont petits, petits...

Ses yeux avaient quitté la plage et se portaient plus loin sur la mer, la mer si vaste, si vaste songeait-il, que toutes nos inégalités microscopiques s'effacent devant elle, comme devant la mort. Elle parle si haut par la voix de ses vagues que le nom d'un puissant de la terre, que le nom d'un prince Wladimir Zinesko, harmonieusement mur-muré par les mondaines, et le nom d'un pêcheur, hêlé par ses camarades, se perdent également dans le tumulte des brisants.

Conan avait repris sa marche, heureux de s'éloigner du décor mondain. La falaise se faisait abrupte. Parfois le docteur rencontrait quelques passants, gens de mer qu'on voyait à longue distance, se dessinant, comme agrandis, sur la ligne lointaine des eaux. Pilotes ou pêcheurs, ils avaient toujours l'air de veiller sur le large. En croisant le médecin, ces figures brunies et mâles s'épanouissaient. Pilotes et pêcheurs portaient la main à leur béret marin, en accompagnant ce salut d'un mot amical et d'un sourire reconnaissant.

Maintenant, le docteur traversait le village. Les femmes raccommoiaient les filets au seuil de leur porte ; quelques vieillards, usés aux fatigues de la pêche, assis sur des bancs de pierre, fumaient la pipe courte en causant, et lorsque le médecin passait devant ces braves gens, toujours et toujours, comme avec les marins, comme avec les pilotes rencontrés sur la falaise, il échangeait un salut et un amical bonjour.

Que de fois Conan Ploël s'était assis devant ces maisonnettes, prenant intérêt aux mille détails de la vie de ces pêcheurs, vie laborieuse et pleine de dangers, finissant souvent par un drame, par une tempête où sombre la barque qui fait vivre. Non, il n'avait pas une luxueuse clientèle, le docteur Conan Ploël. Avec sa science il eût pu se fixer à Paris, y devenir fort et riche, mais, aux hôtels princiers, aux escaliers chargés de fleurs, aux lits somptueusement drapés, où la maladie revêt une sorte d'élégance, il préférait les maisons couvertes de chaume et les lits ruciques, où ceux qui cessent de travailler ne s'étendent que pour mourir.

—Bonjour, monsieur Conan. Que Dieu vous bénisse !

—Monsieur Ploël, que Dieu vous récompense !

—Mon bon docteur, venez chez nous, ma mère est malade.

—Entrez dans notre maison ; mon pauvre homme a pris une mauvaise fièvre.

Mais comme il savait que les cas n'était pas pressants, il répondait :

—Demain, j'irai à la première heure.

Et, poursuivi par les demandes et les remerciements, il tourna à l'angle du chemin. Sur la gauche de la route s'ouvrait une avenue plantée de vieux chênes tordus par le vent de la mer, tapissée, sur les côtés d'une herbe épaisse, et creusée au milieu par de profondes ornières. Au bout de cette avenue, sur une petite éminence, s'élevait le vieux domaine qui s'appelait le Prieuré.

II

A part une porte en ogive, percée dans un mur délabré et un puits curieusement sculpté, rien ne restait du monastère ancien appelé le Prieuré. Le manoir, élevé sur l'emplacement de l'abbaye, à son tour était devenu vieux. C'était une maison de vastes proportions, coiffée d'énormes toits tachetés de lichens. Le propriétaire actuel y laissait croître, sans réprimer leur ardeur de sève, toutes sortes de pousses vivaces, lierre, clématites, glycines ; cette verdure jetait un voile riant sur la teinte grise des murs épais, défilant le vent de mer et l'assaut des bourrasques.

En ce moment un rayon de soleil mettait en lumière le Prieuré, et les yeux de Conan se portèrent vers une fenêtre enguirlandée de clématites. Mlle Bruce s'appuyait sur le balcon, et les deux jeunes gens échangèrent un amical sourire : mais lui la regardait avec ce rayonnement qui illuminait tous ses traits, quand il la revoyait même après une courte absence. Marcelle était une véritable enfant de dix-huit ans, avec de grands yeux limpides ; à la lettre, on y voyait courir les idées, et ils étaient bien un peu traités, ces grands yeux où l'on pouvait lire à livre ouvert. Avec ses traits fins, sa taille élégante, jamais on n'eût deviné que Mlle Bruce était la fille de cet homme lourd d'aspect, qui s'avancait vers Conan, la main tendue. Ses yeux, surmontés d'épais sourcils, lui donnaient, au premier abord, l'air fort dur ; mais son sourire détruisait vite cette impression. L'homme était là, tout entier, dans ce sourire, bon et loyal avant tout, mais aussi capable d'une répartie rapide, d'une raillerie mordante. On sentait l'homme bon sous l'homme brave, l'homme qui avait toujours affronté froidement les périls de sa rude profession, prêt à tout faire pour réussir, hormis une indécatesse ; à tout tenter pour grossir la dot de Marcelle, mais qui fût mort plutôt que de s'enrichir par des moyens déshonnêtes.

— Bonjour, Conan, cria-t-il, de sa voix forte, qu'il adoucissait en s'adressant à son jeune ami. Que c'est aimable à toi de te joindre à nous pour ma fête. Je n'ai que peu d'amis ; mais des vrais, des solides... Et ta mère, comment va-t-elle ?

En parlant il entraînait le jeune médecin dans le vaste salon lambrissé de chêne, où se trouvait rassemblée la *compagnie*, comme disait M. Bruce dans son rustique langage. Car Pierre Bruce n'avait pas toujours été le riche propriétaire du Prieuré, et, avec la prospérité, son langage ne s'était pas raffiné. Il avait toujours le même accent brusque et familier ; ses expressions pittoresques sentaient le terroir. Tel on l'avait connu autrefois, tel on le retrouvait à l'apogée de sa fortune. Après toute une adolescence de travail opiniâtre, Pierre Bruce, riche de quelques milliers de francs, économisés sou à sou, avait acheté une part de navire, puis deux, puis trois, puis le navire entier. L'ambition lui était venue ; la chance était pour lui. Il semblait que le marin eût le don de divination, et quand il mettait à la voile, on était sûr que le succès était là.

Devenu veuf, il avait renoncé à la mer le jour où Marcelle avait quitté le couvent. Il jouissait justement de l'estime de tous ; c'était un bon chrétien, ami des pauvres, employant d'une manière admirable une fortune légitimement gagnée.

Tous s'étaient levés à l'arrivée du docteur, et les plus cordiales poignées de mains s'échangeaient. Pierre Bruce, pour ce dîner de fête, avait tenu à s'entourer de tous ses parents. Elle était nombreuse cette parenté, et occupait divers degrés de l'échelle sociale, depuis un petit marchand de drap jusqu'à un notaire en lunettes d'or. Pierre Bruce avait le culte de la famille ; son opulence ne l'avait pas rendu fier ; il connaissait trop le fort et le faible de la vie, ses misères et sa grandeur pour avoir de l'orgueil. En somme, tous des braves gens que ces Bruce !

L'un d'eux, ayant accaparé Conan, allait lui commencer le récit détaillé d'une douleur rhumatismale, quand il s'aperçut que le docteur ne l'écoutait guère. L'attention du jeune homme se concentrait sur Marcelle. Elle entraînait, en ce moment, jolie avec sa taille élancée, sa physionomie douce et sérieuse. Elle avait la pureté des traits jointe à l'élégance des formes. Et, avec cela, si instruite, si admirablement élevée : Pierre Bruce avait tenu à ce que sa fille apprît la musique, la peinture. C'était son orgueil, la beauté et la science de Marcelle.

Si le cœur du jeune médecin battait avec force, celui du père s'épanouissait de bonheur, tandis que l'enfant lui offrait, pour cadeau de fête, une petite aquarelle représentant le Prieuré.

— Que c'est joli, mignonne, tout à fait réussi... Et tu as dessiné cela pour moi... en cachette... O mon cher trésor !

L'aquarelle passait de main en main, et chacun s'exclamait.

— Un vrai talent !... Marcelle dessine comme un artiste.

Et Pierre Bruc et Conan Ploël ne trouvaient rien d'exagéré à ces chaleureux compliments. Marcelle souriait, jolie à ravir dans sa toilette bleu pâle. Les souhaits de fête s'échangeaient. L'armateur embrassait, tour à tour, sur les deux joues, les cousins et les cousines ; ses bras arrondis pouvaient à peine suffire à contenir les fleurs offertes.

— Quel parterre ! faisait-il de sa voix joyeuse ; mes amis, vous me comblez. Conan dis à ta mère que sa rose thé est exquise... Tiens, regarde comme elle s'harmonise avec le teint de Marcelle.

Avec dextérité, il piquait la fleur dans les cheveux blonds de la jeune fille ; ses doigts robustes se faisaient agiles pour parer l'enfant chérie.

— Allons, mes amis, à table, reprit gaiement l'armateur ; si mes narines ne me trompent pas, je sens un funet qui m'annonce que tout est cuit à point.

En effet, la porte du salon s'ouvrait, et la servante malouine, la robuste Jeannette, parut en disant de sa voix décidée :

— Capitaine, le diner est paré.

“ Paré ” est, en langage maritime, synonyme du mot prêt ; si bien que, d'un commun accord, tous les convives se levèrent. La partie masculine de la compagnie arrondit le bras ; les dames, le sourire aux lèvres, posèrent gracieusement la main sur l'appui si galamment offert, et le cortège pénétra dans la salle à manger. L'armateur guidait la marche, et Conan Ploël s'avavançait, heureux de sentir la main de Marcelle appuyée sur son bras.

Pierre Bruc, d'un geste aimable, indiquait à chacun de ses hôtes la place qui lui était destinée, et Conan remarqua, avec ivresse, que son couvert était voisin de celui de Marcelle. L'armateur ôta le béret de laine qui ne le quittait jamais : d'un ton grave et recueilli, selon l'usage des bons chrétiens, il dit le *benedicite* ; puis, avec le consentement unanime des convives, il replaça le dit béret sur son épaisse chevelure.

— Que voulez-vous, mes amis, une vieille habitude. Dans les longues nuits de quart, quand le vent souffle avec fureur, et que les lames vous inondent, le marin enfonce son béret sur les deux oreilles ; il est son défenseur contre le gros temps et les rhumes ; il devient son ami ; on ne se quitte plus.

Et, avec un gai sourire, Pierre Bruc consolida le bonnet bleu.

— Que c'est bon pour un vieux rouleur de mers de passer la Saint-Pierre entouré de toute sa famille. C'est la première fois que j'ai ce bonheur. Ah ! le vent peut siffler ; là-bas, au large, il peut faire gros temps ; j'en ai fini pour jamais avec ces angoisses-là, fini avec les nuits noires et sinistres, avec toutes ces épouvantes de la mer, qui font blémir les plus vaillants. La dot de Marcelle est gagnée, une belle dot, je vous assure, qui grossira encore avec les navires que j'ai sur le chantier.

Le diner se poursuivait ; la table avait vraiment un riant aspect avec les bouquets de fête posés sur la nappe. Jeannette avait sorti du buffet vitré les réchauds d'argent ; le rôti se trouvait flanqué de quatre entrées solides, qui, du reste, ne déconcertaient pas les robustes appétits. Deux ou trois entremets suivirent, et la compagnie s'extasia sur un nougat monté. C'était vraiment un diner de braves gens. Conan parlait peu, tout à la joie de regarder la bouche rose de Marcelle s'approcher du cristal du verre, les jolies dents croquant un bonbon, les mains effilées égrenant une grappe de raisin. Tout à coup, il eut un soubresaut au bruit que fit le bouchon du champagne. L'armateur se mit à rire : tous les amoureux sont ainsi, absorbés dans l'unique pensée. Les verres se remplissaient ; la mousse pétillait, et Pierre Bruc se leva tenant en main sa coupe. Il éprouvait le besoin de parler ; avec sa nature ouverte, il ne pouvait garder plus longtemps secret le projet caressé depuis des mois, la surprise heureuse ménagée aux deux jeunes gens. L'armateur avait un pli de finesse au coin des lèvres. Et maintenant, il était parti ; il enfilait ses périodes, et faisait un discours.

— Mes amis c'est devant vous tous que je veux dire ce que je pense de notre cher

Conan. Je veux qu'il sache que j'ai pour lui autant d'affection que d'estime ; que je le cite toujours comme un modèle pour sa tendresse filiale, pour son ardeur au travail, son entrain, sa bonté, sa générosité.

Conan rougit de modestie et de plaisir, car les yeux de Marcelle s'attachaient très doux, sur les siens.

— De grâce, balbutiait-il, ne me forcez pas à rougir ainsi.

Pierre Bruc souriait d'aise et, la voix moitié émue, moitié malicieuse :

— Rougis, rougis, mon garçon, tu vas en entendre bien d'autres.

Tous les convives battirent des mains.

L'orateur reprit :

— Donc, en te voyant si bon fils et si dévoué pour tes malades, je me suis dit souvent que tu ferais le meilleur des maris. Je me connais en homme. Dis, Conan, veux-tu consacrer ta vie à Marcelle ; veux-tu que vos deux âmes soient liées par ces nœuds sacrés que le ciel forme, que la terre ne peut rompre, et qui sont les plus fortes attaches humaines ?

La pâleur de Conan était extrême ; cette joie venue ainsi à lui tout à coup l'étouffait ; il ne pouvait que balbutier :

— Moi, vouloir consacrer toute ma vie à Marcelle !...

Et, dans le simple regard de Conan Ploël, se lisait le secret d'un dévouement sans limite ; alors, s'adressant à sa fille :

— Marcelle, reprit l'armateur, dis lui ce que tu penses. Nous sommes ici tous des amis.

Une ardente rougeur couvrait les joues de Mlle Bruc, et, d'un geste simple et loyal, la main de la jeune fille se tendit vers celle de son fiancé. L'armateur fit entendre un hourrah de triomphe, et tous les verres se choquèrent au bonheur des futurs époux. Le premier toast porté, le champagne coula de nouveau, et le vieux loup de mer reprit :

— Ah ! mes amis, en faisant ce mariage, je réalise le rêve de ma vie. Je suis comme le marin qui a longtemps navigué, et dont l'œil familiarisé avec les écueils, les rochers, l'inconstance des vents et des flots, regarde avec anxiété le coquet navire, brillant et paré, qui descend du chantier. Marcelle est ma petite goëlette, et je suis heureux de mettre au gouvernail le pilote le plus sûr. Maintenant, quand l'Éternel m'appellera, je pourrai mourir en paix... Allons, mes enfants, ne songeons pas à cela ; je ne veux pas une ombre de tristesse pendant ce dîner de fête. Approche, Conan ; prends la main de ta fiancée, et donnez-moi le plaisir de vous voir échanger le baiser des fiançailles.

Les deux jeunes gens vinrent à lui ; Pierre Bruc étendit les mains comme pour les bénir, et Conan posa ses lèvres sur le front blanc et pur.

— Protège-la, Conan ; elle est si douce, si faible... Et toi, fillette, tu sais bien, n'est-ce pas, que rendre les autres heureux c'est être heureux soi-même.

Et sa rude voix habituée au commandement, cette voix forte du marin qui retentissait sur son navire, dominant le bruit du flot, sa voix s'adoucissant, il ajouta en conclusion :

— Aimez-vous bien... Aimez-vous toujours.

Alors, les liqueurs et le café furent apportés, excellent moka, que Marcelle servit elle-même dans des tasses chinoises. Le plateau était couvert d'incrustations de nacre, représentant des papillons et des insectes. La cafetière d'argent était un objet d'art. Il y avait toutes sortes de bibelots rares chez Pierre Bruc, toutes sortes de merveilles rapportées de ses lointains voyages, et elles donnaient à la maison l'aspect le plus confortable. Au bout de deux heures, ce plantureux dîner de fête prit fin, et les hôtes descendirent le perron de granit conduisant au jardin. Plusieurs personnes pouvaient marcher de front dans les larges allées. Des groupes se formèrent, et Pierre Bruc s'approchant des fiancés :

— Enfants, je comprends que deux heures passées à table paraissent longues à de jeunes amoureux qui se soucient peu de la qualité des mets et des vins authentiques. Si vous alliez vous reposer sur mon banc de quart. On y rêve à l'aise, quand on est seul ; on y cause mieux encore quand on est deux. Nous allons, sans doute, nous dire de très jolies choses entre vieux parents ; mais toutes nos histoires auraient pour vous peu d'attrait. L'affaire des fiancés c'est de mettre en harmonie leurs sentiments et leurs idées... Allez, enfants.

Le banc de quart, appelé ainsi par Pierre Bruc, parce qu'il aimait à y passer de longs instants, à y faire son quart, prétendait-il, comme autrefois sur son navire, était un banc de pierre, vieux de plusieurs siècles. Les moines avaient dû venir s'y reposer souvent. Qui dira tout ce qu'ils entendaient, tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'il rêvaient devant cette mer, devant cet infini. Maintenant, Pierre Bruc, chaque jour après ses repas, y fumait silencieusement sa pipe d'un air tranquille et satisfait. Il connaissait à fond cette vaste étendue d'eau s'agitant à ses pieds ; il était au courant de ses caprices, il prévoyait ses fureurs, il lisait sur cette surface mobile comme un observateur sur une physionomie humaine ; aussi devant ce spectacle, qu'il préférait à tout, n'ouvrait-il que rarement un livre : A quoi bon lire ? disait-il. La page imprimée peut enseigner la convoitise, la haine, la désespérance ; mais le livre de la nature apprend à mettre en Dieu toute sa confiance.

Il ajoutait en branlant la tête :

— C'est une science bien négligée de nos jours.

Il savait que les fiancés ne recevraient que de hauts enseignements devant l'infini de la mer et des cieux, et il les regardait, en souriant, se diriger d'un pas souple vers le banc de granit. Marcelle s'appuyait sur le bras de Conan ; lui, était profondément ému ; les mots n'arrivaient que lentement à ses lèvres ; la jeune fille conservait, au contraire, toute sa liberté d'esprit ; loyalement elle tenait à faire sa confession, et disait d'une voix enjouée :

— Je vous rends justice à vous, Conan ; mais je me rends également justice à moi-même. Comme le disait si bien mon père, vous êtes l'homme le plus parfait de la terre, tandis que moi... Je n'ai peut-être pas un méchant cœur, mais je suis criblée de petits défauts : j'aime la toilette, j'aime un peu trop ce qui brille, le sérieux m'effraie... Enfin, ce qui est terrible, c'est que je suis attachée à mes petits défauts et n'ai nulle envie de m'en corriger... J'ai toujours été gâtée par mon cher père, par les bonnes religieuses.

Ici sa voix s'altéra.

— J'étais une petite fille qui n'avait pas connu sa mère, et l'on avait pitié de moi.

Elle reprit avec entrain :

— Et toutes ces gâteries m'ont rendue sans empire sur moi-même. Je sais bien que vous êtes énergique et fort, que vous tenterez de me rendre parfaite ; mais il n'est pas du tout prouvé que vous soyiez de force à mener cette petite folle, parfois trop gaie, souvent trop rêveuse, qui a nom Marcelle.

Elle lui souriait aimablement, s'accusant, en secret, de n'éprouver, en retour des sentiments si vifs et si profonds de son fiancé, qu'une affection tranquille et sans élan, une affection de jeune sœur pour un grand frère. Elle l'avait connu depuis toujours ; c'était un ami d'enfance, et l'amour, le grand amour, comme parfois elle en rêvait, elle l'avait lu dans un livre, c'était un coup de foudre. Elle pensait ces choses tout au fond de son cœur, mais n'en laissait rien voir, et Conan était loin de se douter que Marcelle, en mettant sa main dans sa main, avait surtout désiré faire le bonheur de son père. Comme les cœurs très épris, il prêtait à la jeune fille la surabondance de sa propre tendresse, et attachant sur sa fiancée ses yeux si limpides et si aimants :

— Vous êtes injuste, disait-il ; vous vous calomniez en parlant de vos petits défauts. Est-ce un défaut d'aimer à charmer les yeux par le soin de sa toilette ? Avoir un faible pour la parure, c'est de votre âge. Moi, je connais votre cœur, et depuis si longtemps ! Vous rappelez-vous, Marcelle, quand vous étiez une petite fille, comme, de la terrasse, vous guettiez les pauvres pour leur donner tous vos sous, si Jeannette les avait refusés à la porte du Prieuré. Vous rappelez-vous comme, un jour, vous avez pleuré à chaudes larmes devant un petit oiseau, mortellement blessé par un chasseur ; et comme vous disiez au grand étudiant en médecine : " Conan, guérissez-le ! " Vos petites mains se joignaient ; elles me suppliaient. De ce jour, j'ai commencé à vous aimer. Je ne vous en ai rien dit ; vous étiez trop jeune, ma chérie, mais le temps n'a fait qu'augmenter la tendresse vouée, ce jour-là, à la petite Marcelle. Chaque année, lorsque nous nous retrouvions aux vacances, cet amour grandissait encore. L'année dernière enfin, vous m'avez ébloui par votre grâce ; vous êtes en souveraine dans mon pauvre cœur. Il a fallu vous quitter, sans vous rien dire, afin de ne pas vous troubler pendant votre séjour au couvent ; mais j'ai bien souffert loin de vous. Partout, je vous retrouvais, Marcelle. Vous m'apparaissez sur le chemin, quand j'allais voir mes malades ; vous m'apparais-

siez encore sur la cime des falaises, sur le bord des grèves, oui partout. J'ai dû me convaincre que je vous avais gardée au fond de mon cœur et que vous n'en sortiriez jamais. J'ai compris que ma destinée était de vous aimer et que j'aimerais mieux mourir que de vivre loin de vous.

Par de longs détours, ils étaient arrivés au banc de quart, établi sur une terrasse dominant la mer. Un figuier, aux larges feuilles, ombrageait le banc. Sur cette terrasse, se tenait constamment un oiseau de mer apprivoisé. Debout sur l'une de ses pattes, l'autre repliée sous l'aile, ce goëland posait à la façon des échassiers.

Les jeunes gens prirent place sur le banc, sur ce banc qui avait plus de trois siècles d'existence. Depuis que le manoir avait été élevé sur le Prieuré, ce banc de pierre avait entendu les douces paroles de plus d'un fiancé, toujours les mêmes, de génération en génération. Que de fois, à l'hiver de leur vie, il avait vu les fiancés d'antan revenir, avec des cheveux où il avait neigé, s'asseoir à l'ombre du figuier. Alors les vieux époux souriaient tristement en se chauffant à leur dernier soleil.

Mais, heureux d'être jeunes, Marcelle et Conan ne songeaient guère à l'hiver de la vie. Lui, disait :

— Oh ! la douce soirée. N'est-ce pas que c'est un jour à souhait pour nos fiançailles ? C'est le plus beau soir de ma vie.

Il parlait avec une émotion profonde et presque bas, comme si ses mots d'amour devaient être murmurés de très près, sous peine, en glissant dans l'air, de perdre de leur charme pénétrant. Maintenant, ils demeuraient silencieux. Leur regard embrassait une vaste étendue de mer et de côtes dentelées. Tout avait cette grandeur qui fait d'un soleil couchant sur la mer quelque chose de si paisible et si splendide à la fois.

Marcelle et Conan observaient cette fête de couleurs au ciel et sur les eaux, et ils restèrent ainsi jusqu'au moment où le soleil, semblable à un globe de feu, parut s'abîmer dans les flots. Le temps passait, le silence se faisait plus profond ; alors, il fallut quitter le banc de quart. Ils firent quelques pas dans les allées. Pierre Bruc et ses amis y fumaient en causant.

— Ah ! fit Conan, n'est-ce pas, Marcelle, qu'il est doux de se trouver ensemble par une nuit étoilée et lorsque les lis sont si parfumés ?

Elle ne répondit pas.

Il dit encore, en lui pressant tendrement la main :

— Chère Marcelle, vous êtes assez charmante pour être admirée par un fiancé plus brillant que moi ; mais qui, au monde, vous aimerait davantage ?

La jeune fille effeuillait une rose, cueillie au passage ; les pétales jonchaient le sol de l'allée.

— Je sais, Conan, que vous m'aimez bien ; j'ai en vous une absolue confiance.

Et lui s'exaltant :

— Rien ne donne le bonheur comme d'aimer, si ce n'est de protéger celle qu'on aime de se dévouer pour elle. Nous allons nous quitter, Marcelle ; il se fait tard. Vous m'avez mis dans le cœur la force et la joie. Laissez-moi vous bien regarder et vous emporter dans le cadre de cette belle soirée.

Il lui tenait la main ne pouvant s'en détacher ; puis il poussa un soupir, et tous deux entrèrent au salon.

A l'heure suivante, Conan regagnait son logis. Il marchait allègrement le long de la falaise. Bientôt, dans quelques semaines, Marcelle serait à lui... Lui, choisi par le vieux père et agréé par la jeune fille, comme cela, sans qu'il eût fait une demande, demande qu'il avait dans son cœur, depuis des semaines, et qu'il n'osait formuler. Il se défiait de lui-même, car il redoutait ce qu'il appelait la disgrâce de son visage. Comme beaucoup d'êtres d'élite, Conan Ploël se jugeait avec une grande modestie. Il ne se reconnaissait d'autre talent que celui d'être un bon médecin, et il eût trouvé tout naturel que la belle jeune fille l'eût désigné. Et voilà que, tout au contraire, elle lui avait permis de lui dire son admiration, son respect, son amour. Oh ! si vieux qu'il pourrait vivre, jamais, ni a jamais, il n'oublierait cette soirée des fiançailles.

Il venait d'atteindre sa maison ; il souleva le loquet de la barrière blanche, que ne défendait nulle fermeture, car on pouvait avoir besoin de son secours la nuit, traversa le jardin et pénétra dans la cuisine. La servante filait à la lueur d'une lampe de cuivre ; elle ne se dérangea pas, et adressa seulement à son maître un apical signe de

tête ; et lui, s'élançant dans la chambre de madame Ploël, car il avait hâte de lui confier sa joie.

— Mère, mère, si vous saviez !

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? interrogea-t-elle de sa voix douce ; du bonheur, je le vois dans tes yeux.

Elle venait de poser, sur le guéridon, son livre de prières, et attirant son Conan d'un affectueux mouvement de la main, elle le fit asseoir près d'elle.

Alors il raconta tout le dîner, le discours de Pierre Bruc, son étonnement, sa joie, le baiser donné à sa fiancée, devant toute une famille.

Et il continua :

— Oh ! j'étais si heureux, j'aurais volontiers pleuré comme un enfant, sans savoir pourquoi sinon que ces larmes n'auraient fait du bien. Vous me comprenez, n'est-ce pas, vous qui avez tant aimé mon père.

Madame Ploël était devenue grave : un peu de souffrance passait peut-être en elle. Si parfaite que soit une mère, elle souffre quand l'enfant ouvre son cœur à une autre femme, qui sera la première, la souveraine.

— Je te comprends, fit-elle, avec une nuance de mélancolie ; heureuse la femme aimée par toi.

Il reprit sans remarquer cette nuance de mélancolie.

— Nous avons échangé nos promesses sur le banc de quant, devant l'infini de la mer elle m'écoutait, elle me souriait. Dieu qu'elle était jolie avec une légère dentelle blanche jetée sur ses cheveux blonds et ses yeux aussi bleus que les myosotis. Que lui ai-je dit sous l'empire de mon émotion ? Je ne sais ; mais quand je l'ai assurée que toute ma vie lui serait consacrée, je l'ai dit avec une loyauté et une reconnaissance sans bornes.

Heureuse, heureuse cette jeune fille, murmurait de nouveau madame Ploël.

Elle reprit :

— Ne t'exalte pas, mon cher enfant, tâche d'aimer avec un peu de raison. N'adore pas, comme on se prosterne devant une idole, un pauvre être humain, c'est-à-dire un être fragile.

Lui, continuait son récit :

— Comme il faisait bon sur ce banc, et puis, quand le soleil fut couché, nous longeâmes la grande allée, Marcelle s'appuyait sur mon bras. Quelle délicieuse promenade, elle n'aurait pas dû finir !

Quand après avoir quitté sa mère, Conan se retrouva dans son cabinet de consultation, il se mit à faire les cent pas, songeant obstinément à la jeune fiancée qui, sans doute, dormait, là-bas, sous ses rideaux blancs.

Elle ne dormait pas. A onze heures, au Prieuré, c'est une heure tardive, et, pourtant, elle avait allumé une lampe, dont la lueur remplissait une chambre meublée de sièges en bambou, ornée de jardinières pleines de fleurs. Marcelle avait lu, dans son *Écho*, que c'était la mode des appartements de ce genre ; aussitôt elle avait transformé sa chambrette du vieux Prieuré en petit salon pur style japonais. Elle aimait passionnément ce coquet asile ; elle y passait de longues heures à lire, à jouer du piano et aussi, peut-être, à trop rêver. En ce moment, assise sur un divan, les bras croisés, le regard vaguement fixé devant elle, elle songeait. A quoi pensait-elle ? Écoutait-elle cette mer dont le bruit sourd montait jusqu'à son balcon, cette mer de Bretagne éternellement brisante ?

En tout cas, elle n'avait rien de joyeux ; la songerie de Marcelle, car de grosses larmes roulaient sur les joues de la jeune fille.

Et puis, elle se leva brusquement.

— Allons, dit-elle, je suis folle... Chassons ces chimériques regrets. Est-ce que je puis mieux faire que d'acquiescer au désir de mon père. Il a choisi pour moi. Conan mérite cette distinction. Je suis folle. Voyons Marcelle, un peu de courage ; préfère la prose à la poésie. Il m'aime tant, ce pauvre Conan !

Marcelle sentait bien son cœur battre ; mais ce n'était point d'amour... rien que de l'amitié, de la calme, de la froide amitié, tandis qu'elle avait rêvé le brûlant amour.

Certes, ce grave Conan, cet ami d'enfance, était d'une nature très dévouée, il avait même

une âme très grande, mais quel sérieux dans sa vie ! quelle rusticité dans sa toilette et dans ses goûts ! dire qu'il se contentait de rideaux de calicot, de chaises de paille et d'une bibliothèque en sapin ! Dire que, parfois, quand il venait au Prieuré, il oubliait ses gants et montrait, sans en prendre souci, ses mains robustes et hâlées... il avait un chapeau démodé, datant de l'été précédent et il ne s'en apercevait même pas. Ses chaussures étaient larges. d'odieux bateaux, et il s'en glorifiait ; il avait même, l'autre jour, conseillé à la jeune fille de renoncer à ses coquettes bottines en pointes, qui la martyrisaient un peu. Il n'avait pas l'ombre de goût, pas l'ombre de grâce, ce pauvre Conan ; un brave garçon, un cœur d'or... Mais ce n'était pas son idéal.

Marcelle s'approcha de la fenêtre et, s'appuyant à la balustrade de fer :

— Je suis folle, redit-elle une troisième fois, bien décidée à dompter son imagination et à donner toute son affection, avec toute son estime, au fiancé choisi par son père.

— Après tout, reprit-elle, on prétend que les mariages les plus heureux sont les mariages de raison.

Ses larmes coulaient plus abondantes. Elle s'étaient forgé des chimères ; elle avait pensé qu'elle rencontrerait, un jour, un cavalier élégant, un jeune homme séduisant, d'aspect fier, portant un beau nom. Elle serait invinciblement attirée par ce quelque chose d'altier, de chevaleresque, qui serait le caractère de cette beauté mâle. Il aurait une physionomie intelligente et distinguée, et pour elle, pour elle seule, ce beau visage un peu hautain pour tous, s'éclairerait d'un doux sourire.

Elle essuya ses yeux, se moquant presque de ses idées enfantines.

— Comme je me raconte des contes de fées ! Et dire que mon idéal de beauté, mon séduisant chevalier sera ce pauvre Conan ! Quelle chute ! Jamais je n'avais remarqué, comme ce soir, combien il manque d'élégance. Mais il est si bon !

La tête de la jeune fille lui faisait mal. Ses chimériques regrets l'énervaient-ils ainsi, ou bien était-cette température, qui se faisait lourde ? Après la belle et chaude soirée, tout avait brusquement changé dans l'atmosphère : un orage se préparait ; l'air devenait irrespirable, les moustiques bourdonnaient ; et, de temps en temps, passait une bouffée chaude, qui agitaient à peine les stores légers de la chambre.

Marcelle regarda l'horizon, et vit, dans le lointain, une lueur aveuglante et rapide. Quelques gouttes de pluie, lourdes et larges, commencèrent à tomber, puis l'orage doubla d'intensité. Maintenant le tonnerre grondait sans cesse, tantôt semblant s'éloigner, tantôt éclatant avec fracas.

— As-tu peur, mon enfant ? fit la voix anxieuse de Pierre Bruc.

En ce moment, il entrait dans la chambre, inquiet de sa fille, sachant combien l'orage impressionnait Marcelle. Un éclair aveuglant, suivi d'un coup de tonnerre, la fit trembler violemment ; cependant elle essaya de sourire, après avoir fait son signe de croix.

— Je n'ai plus peur, puisque vous êtes près de moi...seulement je me sens toute nerveuse. Merci d'être venu mon père.

Il prit place sur le divan, et Marcelle appuya sa tête blonde sur l'épaule de l'armateur. Ses yeux à demi fermés et sa respiration inégale témoignaient de son malaise.

— Parlez-moi, mon père... Comme cet orage a éclaté subitement ; la soirée était si belle !

Les rafales secouaient les figuiers dans les jardins, et les sapins sur la falaise ; la mer se faisait méchante, elle mugissait avec sa grande voix de tempête ; et, en battant les rochers, son écume s'élevait pulvérisée et retombait comme une neige. Les galets roulaient sur la grève, les vagues se succédaient de plus en plus furieuses, luttant de bruit avec le fracas du tonnerre.

— Pauvres bateaux de pêche, pauvres marins surpris en mer, fit Pierre Bruc avec un geste de profonde pitié.

Durant l'après-midi, toute une flotille de petits bateaux s'était mise gaiement en route, puis, aussi, une barque en forme de jonque avait enflé sa voile.

Cette barque, montée par de vigoureux matelots en jaquettes blanches et bonnets rouges, avait été longtemps aperçu dansant sur la mer légèrement agitée, puis elle était partie toute penchée sous sa voilure faisant à peine sur l'eau des traînées blanches.

Et, maintenant, plus de mer miroitante ; plus rien à l'entour des bateaux que le bruit du vent et l'assaut des vagues ; plus rien que l'obscurité profonde de cette nuit d'orage, coupée, à tout instant, de sinistres éclairs.

La tempête ne se calmait pas ; le vent se déchainait avec des sifflements de rage, ainsi qu'une force malfaisante s'exaspère et veut détruire.

La nuit s'avavançait. Pierre Bruc, voyant Marcelle apaisée, s'accouda au balcon, et tout à coup, il jeta un cri.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pauvres gens ! »

Un navire était en détresse en face du Prieuré. C'était la barque en forme de jonque. Un falot éclairait l'embarcation en péril, et c'était navrant de voir cette lumière affolée danser sur les vagues et se rapprocher des écueils.

Pierre Bruc descendit rapidement sur la plage. Quelques marins s'y trouvaient. C'est l'habitude pour ces braves marins d'accourir, sitôt que les barques sont en danger.

— A l'aide, mes enfants, cria l'armateur.

Il avait pris le commandement du petit canot de sauvetage amarré sous son jardin. La jonque, soulevée par une énorme vague, venait de se renverser.

Ce fut un cri d'horreur ; les matelots agiles se cramponnaient à la quille ; mais le maître de la jonque, projeté au loin, n'avait pu se soutenir sur cette sorte de radeau flottant. C'était un vigoureux nageur. Mais vainement, il tentait, par des efforts surhumains, de gagner la côte.

Accoudée au balcon, Marcelle, pâle de terreur, joignait les mains, et de son cœur s'échappait la plus ardente prière.

— Mon Dieu, ayez pitié !... Vierge Marie, étoile de la mer, soyez le salut de ces malheureux.

Toujours la mer mugissait et les rafales se déchainaient ; toujours les embruns s'envolaient comme une neige cinglante ; toujours le tonnerre roulait avec fracas.

Enfin, le canot de sauvetage put atteindre les naufragés et les recueillir. Ils étaient tous sains et saufs, mais le nageur paraissait épuisé. Ses dents claquaient avec force ; un frisson le secouait.

— Merci, gémit-il... J'ai cru que c'était ma dernière heure.

Une grande pitié emplit l'âme du compatissant armateur.

— N'essayez pas de nous remercier, ne vous fatiguez pas en parlant...

Le propriétaire de la jonque ne put répondre ; ses yeux se fermèrent ; le froid et la défaillance s'étaient emparés de lui.

III

A peine l'hôte du Prieuré eût-il été ranimé, réchauffé par de vigoureuses frictions, qu'il s'endormit profondément dans un lit d'apparat, dont les grandes tentures devaient protéger son sommeil. Dix heures venaient de sonner lorsqu'il porta la main à son front, de coupe très noble, comme pour remettre un peu d'ordre dans ses souvenirs confus ; et, aussitôt la clarté se fit. Il se rappela très nettement le danger couru, et jeta un coup d'œil vers la fenêtre. Les grandes colères de la tempête s'étaient lentement apaisées ; du côté de l'Orient, une lumière blanche, légèrement dorée par un rayon de soleil, se répandait dans l'espace ; la mer caressait mollement le rivage, et le bruit de sa vague calmée se mêlait à tous les bruits de la vie, à l'abolement du chien, au gloussement des poules, au chant lointain des pêcheurs hâlant une barque. Dans la salle à manger, Marcelle conférait avec Jeannette.

— Jeannette, vous a-t-il dit son nom, cette nuit, quand vous aidiez à le réchauffer ?

La servante joignit les mains :

— Ah ! Dieu du Ciel ! le pauvre cher homme n'aurait pu parler ; il claquait des dents et tremblait de tous ses membres ; il ne pensait qu'à boire chaud, et puis, tout de suite, il s'est endormi.

La Bretonne ajouta en clignant des yeux :

— Cependant, Mademoiselle, tout me fait croire que c'est un homme de marque. J'ai vu cela à ses habits, qui sont de drap fin et à sa chemise en toile très belle. Son mouchoir est en batiste avec deux lettres difficiles à lire ; mais j'ai parfaitement vu une couronne au-dessus et magnifiquement brodée.

— Combien de fleurons ? Jeannette.

La Bretonne ne comprit pas ; mais la jeune fille, très surexcitée, continuait à parler avec animation.

— Une couronne au-dessus de lettres entrelacées... Père, c'est un vicomte, certainement. Peut-être même un comte. Qu'en pensez-vous, père ?

— C'était un homme en péril de mort, répondit simplement l'armateur ; et, quand les gens courent un danger, il n'est pas besoin, pour leur tendre la main, de connaître leur nom. Voilà onze heures, Jeannette, il faut entrer doucement dans la chambre de cet hôte inattendu et vous assurer s'il dort encore.

Le naufragé ne dormait plus à l'arrivée de la servante ; mais il jetait un regard de détresse sur ses vêtements, séchés à la hâte et déformés par l'eau de mer. Nul ne pourrait dire comme cela le contrariait, ce piteux état de son élégant veston, et cette nuance passée de son pantalon gris perle.

— Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ? interrogea Jeannette en adoucissant sa voix rude.

Elle se tenait respectueusement à quelques pas du lit. Du premier coup d'œil, elle avait compris que cet étranger n'était pas un homme avec lequel on se familiarise, comme avec son vieux maître. Celui-là vous tenait à distance rien qu'à la manière dont il s'était dressé sur son séant. Quel noble port de tête ! Quel fier sourire sur ses lèvres légèrement dédaigneuses.

— Je voudrais, dit-il, qu'on envoyât chercher d'autres vêtements à l'Hôtel d'Angleterre, à Dinard, je ne puis me présenter ainsi devant mon hôte, monsieur ?..

Il s'arrêta, comme pour interroger.

— L'armateur Pierre Bruc, fit Jeannette, bien connu dans tout le pays.

L'étranger reprit :

— Je ne puis me présenter devant M. Bruc, en pareil costume ; l'eau de la mer a terni mes vêtements.

La servante eut un sourire encourageant :

— Ne vous embarrassez pas pour si peu : mon maître ne tient guère à la toilette. Si vous le voyiez, le matin, en bérêt et en vareuse, il a l'air d'un vrai matelot. Nul ne dirait, à le voir, qu'il a tant de beaux écus sonnants au fond de sa poche. C'est le plus simple des hommes.

L'étranger, d'un seul regard, fit taire la trop communicative servante. Il n'était pas dans ses habitudes de converser avec les petites gens. De nouveau, il commanda :

— Envoyez à l'Hôtel d'Angleterre. Vous ferez demander le nécessaire de toilette et la valise du prince Wladimir Zinesko.

Jeannette fit la plus profonde de ses révérences.

Le Prieuré abritait un prince !

Et elle vint le dire, en toute hâte, à Mlle Marcelle.

A l'heure suivante, le prince recevait les vêtements demandés. Il les retira de sa valise en cuir fauve à clous dorés, portant ses initiales et sa couronne.—Tout à fait grand genre, cette valise.—Et il put procéder à sa toilette.

Quand on était fait comme lui, quand on avait cette tournure, cette prestance, ce grand air, il était bien permis de soigner sa parure, d'avoir une mise de bon ton, d'une sobriété recherchée, qui donne, à toutes les heures du jour, un cachet de distinction.

Depuis que le monde est monde, que d'imperfections morales se sont cachées sous le vernis d'une tenue irréprochable. Et il en avait peut-être, des imperfections morales...

Il eut une petite toux.

— Hum ! hum ! Autant valait ne pas approfondir ce point de la question, et ne pas jeter la sonde au fin fond de sa conscience.

Il versait, dans la cuvette en porcelaine de Chine, quelques gouttes d'un parfum subtil, que lui fournit un des flacons de son nécessaire ; il se lava à grande eau ; puis il se plaça devant la glace ; et, prenant son peigne d'écaille, il lissa doucement ses cheveux soyeux et ses longues moustaches blondes.

— Quel dommage si, la veille, il était resté au fond de l'abîme ! qu'il est bon de vivre quand on a la beauté d'un Apollon en partage. Alors la vie n'est qu'une suite de triomphes, de conquêtes. Partout il produisait une impression profonde ; partout il provoquait des sourires exquis.

Le prince Wladimir caressait ses longues moustaches ; puis il continua sa toilette.

Quand on avait une taille cambrée, pareille à la sienne, était-il possible de ne pas se revêtir d'un habit d'une coupe supérieure ? Quand on avait des pieds comme les siens des pieds de race, ne serait-ce pas un crime de les enfermer dans des chaussures faites au moule du vulgaire ? Toute cette élégance coûte cher, il est vrai ; mais avec son magnifique esprit de grand seigneur, dédaigneux du vil métal, il ne songeait jamais à l'économie. L'épargne ! Poux ! c'est vertu de petites gens.

La toilette du prince était achevée. Il donna un dernier coup d'œil dans la glace et certes, le gentilhomme, reflété par le miroir, était noble des pieds à la tête ; il pouvait se présenter devant le maître de céans. Il allait quitter sa chambre et descendre au salon, lorsque son regard s'arrêta sur la partie du jardin où se trouvait le banc de quart. Pierre Bruc y fumait sa pipe d'écume, et Marcelle, debout en face de son père, mettait des fleurs en gerbe. Elle était vraiment jolie, dans sa fraîche toilette d'été. Elle attendait, avec une certaine impatience, l'apparition du noble étranger. Les fleurs qu'elle entourait de feuillages, devaient être posées sur la table du dîner : ce surtout relèverait le couvert, lui donnerait une apparence distinguée.

— Hé ! hé ! faisait Wladimir, elle n'est pas mal cette jeune personne... Sans doute la fille de ce vieux rouleur de mer ? On disait, l'autre jour, sur la plage de Dinard, qu'il est riche à millions, ce Pierre Bruc.

Il branla la tête.

Beauté et richesse... Mais c'est une trouvaille... Il me semble que c'est le gibier rare que je pourchasse depuis des mois. Et avec cela, modeste origine ; mes armoiries vont l'éblouir.

La vérité oblige à dire que Wladimir n'avait pas toujours connu les grandeurs nobiliaires. Ce fils prodigue d'un riche joaillier moldave n'était prince que depuis son arrivée en France. Cela pose du premier coup, un titre. Il avait été chercher, dans les archives de son pays, pour s'en décorer, un beau nom éteint depuis longtemps ; un nom sonnait fièrement à l'oreille, rappelant une longue suite de glorieux personnages. Qui aurait jamais imaginé que le prince Wladimir Zinesko n'appartenait pas à une famille princière ? Lui, à force de se raconter ce conte, avait fini par y croire. Et, malepeste ! malheur à qui en eût douté. Le prince avait des pistolets excellents et des épées de combat fort affilées pour répondre en certains cas spéciaux.

Il venait d'allumer une cigarette ; et, soufflant avec grâce une bouffée au plafond, il continua son étude de la petite Bruc.

Mais, ravissante, délicieuse avec ses cheveux blonds, sa physionomie fine, sa radieuse jeunesse. Il était évident qu'elle était simple, naïve ; une colombe qu'il serait facile de fasciner. Quel atout inespéré dans son jeu que cette tempête et ce naufrage ! Quel parti il allait tirer de cette situation ! Comme il saurait se montrer reconnaissant ! Et, de la reconnaissance à la tendresse, à la passion, il n'y a qu'un pas.

Tout de suite il avait pris son parti, tiré ses plans. Il était l'homme des décisions rapides. Sa fortune était encore belle ; mais, cependant, le jeu, le luxe, les dépenses de toutes sortes l'avaient entamée. En peu d'années — il se connaissait bien — tout serait dissipé, et le magot de l'armateur lui semblait un précieux renfort ; il comblerait les brèches. Les héritières sont gibier rare ; depuis des mois il battait les plages, les villes d'eau... Et voilà qu'il en trouvait une charmante et de modeste origine. Pour des raisons à lui connues, Zinesko pensait qu'il aurait plus de chances de succès dans un milieu simple. Pourquoi hésiter ? pourquoi ne pas se poser en soupirant dès la première heure ? Il jouerait son rôle à ravir. Il serait magnanime. Il aurait assez de grandeur dans l'âme pour ne point mesurer les degrés qu'il ferait franchir à la fille du vieux loup de mer. De Bruc à Zinesko ! Et l'enfant, touchée, émue, n'aurait point assez de reconnaissance pour le grand seigneur, qui ferait de la modeste jeune fille une princesse moldave.

Il se frottait les mains, ses mains aristocratiques aux ongles effilés. Il avait quitté la fenêtre et il marchait glorieusement à travers la chambre. Elle lui plaisait beaucoup. Vrai, elle était charmante.

Il descendit au jardin, s'avança vers l'armateur, et Marcelle, toute tremblante, disait : — Père, voilà notre hôte, le prince Zinesko, qui vient vers nous.

Elle eût voulu une grande déférence, un profond salut, mais la venue du gentil-

homme ne semblait point émouvoir le vieux Bruc, même son regard scrutateur gênait Wladimir. Pourquoi cela ; l'armateur n'en savait rien ; mais, d'instinct, il se défilait du prince.

Il était généralement assez raide avec les petites gens, le prince Zinesko : il gardait ses distances ; mais, en ce moment, il se montrait exceptionnellement affable. Calme et souriant, il s'inclinait devant le père et la fille ; puis, prenant sa voix la plus chaude :

— Que de reconnaissance je vous dois ; vous m'avez sauvé la vie !

Il ajouta avec un trémolo dans l'accent, comme au théâtre dans les scènes pathétiques :

— Je n'oublierai jamais cette nuit noire, zébrée d'éclairs, cette horrible tourmente, cette mer furieuse où j'allais être englouti.

Et le trémolo s'accroissant :

— Permettez-moi de vous assurer de ma gratitude. Il est de ces bienfaits que l'on ne saurait oublier : Ah ! qu'un lien, formé par la reconnaissance, est doux à porter pour un cœur, quand ce cœur a été créé noble et accessible aux grands sentiments.

L'armateur restait de glace : la pompe de ce discours ne trouvait pas le chemin de son cœur. Il savait par expérience qu'à une grande richesse de paroles se joint presque toujours une grande pauvreté d'action. Alors, interrompant, sans façon, la longue tirade du noble étranger :

— Je vous en prie, ne vous embarrassez pas d'un fardeau imaginaire. Qu'ai-je fait pour vous ? une bouée vous a été jetée ; nous vous avons réchauffé ; je vous ai abrité pour une nuit : cela vaut un simple remerciement.

— De sa main charmante, ornée d'une magnifique bague passée à l'annulaire, le prince frappait sa poitrine, à l'endroit du cœur.

— Me contenter d'un simple remerciement, quand, pour moi, vous avez exposé votre vie ! Ce que vous avez fait pour moi est entré là. Quand un Zinesko reçoit un bienfait, sa reconnaissance est sans bornes.

Et sa voix était pénétrée d'une telle émotion, qu'il semblait ne plus trouver de mots pour exprimer ses sentiments. Et cette chaude reconnaissance éveillait un écho chez Marcelle ; cet accent si pénétrant, si chaleureux, allait à l'âme de la jeune fille. Il versait une larme de gratitude, et cette larme produisait un effet magique sur ce cœur jeune et naïf.

L'orage de la veille était entièrement dissipé ; un rayon de soleil, tamisé par l'ombre de Marcelle, éclairait sa tête blonde. Devant elle, Wladimir, courbant sa haute taille, continuait à parler avec cet air doux et triste, cet air mélancolique qu'il savait prendre à l'occasion, et qui devait, pendant toute sa vie, lui valoir tant de sympathie et d'indulgence.

— Oh ! vous êtes trop modeste, M. Bruc, car vous avez bravé un danger réel... Et pourtant, combien plus que moi vous devez tenir à la vie.

D'un regard, il indiquait la jeune fille.

— Pour moi, je ne tiens à la vie que par une sorte d'habitude. A qui suis-je cher ou utile ? Depuis des années, je vis sans liens, à l'abandon. Vous me dites de ne pas m'embarrasser d'un fardeau imaginaire. La reconnaissance est-elle un fardeau ? Soyez sûr que toute chaîne me sera précieuse qui m'attachera à quelqu'un que j'honore et que j'estime.

Il ajouta, la lèvre frémissante :

— Qu'elle est terrible la disette du cœur quand on a connu l'abondance ! Ne plus avoir personne qui vous aime après avoir eu pour père le plus noble des hommes et pour mère une sainte, qui vous aimait avec la tendresse d'un cœur d'élite. Cette douleur, je la connais, car je suis orphelin !

Il cessa de parler, vaincu par une émotion jouée à s'y méprendre. Puis, reprenant courage et relevant la tête :

— Je n'ai plus pour me rattacher à la vie que les glorieux souvenirs de mes ancêtres. Le nom de Zinesko est connu de tous en Moldavie ; ce noble nom est synonyme de vaillance. Les Zinesko tombaient tous sur les champs de bataille. Tous ont eu pour saire leur uniforme ensanglanté.

Ici, Wladimir s'attendait à produire une vive impression sur le brave marin ; mais l'histoire de la noble famille ne semblait pas éblouir le loup de mer. Est-ce que, par hasard, ce rustre ne serait pas entiché de noblesse ? est-ce que ces prévenances de grand

seigneur, cette ardente reconnaissance, exprimée par un prince, le laisseraient de marbre ! Alors, selon l'expression qu'il employait parfois, le prince Zinesko mit une autre corde à son luth : avec l'aisance dont il ne se départait jamais, il entonna un hymne en l'honneur du Prieuré.

—Quelle charmante habitation vous possédez ! c'est un bijou de vieille architecture. Que j'aime cette jolie tour où grimpe le lierre !

Et voyant le goëland posé en sentinelle avancée.

—Quel est cet oiseau si familier ?

—C'est un goëland, répondit l'armateur, en appelant, d'un geste, l'oiseau privé.

Mais le goëland demeurait sauvage. Debout sur le muret de la terrasse, une patte repliée sous l'aile, son oeil perçant fixé sur le prince, il semblait narguer l'hypocrite, ce vieux philosophe. A chacun des compliments du bel étranger, il répondait par un cri strident.

—Crack ! crack !

En ce moment, le prince assujettissait son monocle pour mieux contempler l'habitation.

—Ravissant, ce manoir breton. A l'extérieur, un cachet aristocratique ; à l'intérieur, toutes les recherches intelligentes qui assurent le bien-être. Et ce jardin, si bien exposé pour produire des primeurs... Et puis, avec cela, une cave remarquable, si j'en juge par ce nectar dont vous m'avez restauré au sortir de mon bain forcé. Que vous devez être heureux dans ce poétique ermitage !

—Crack ! crack ! fit encore l'irrévérencieux oiseau.

Le prince fronça légèrement le sourcil. Cet oiseau mettait-il de la malice à le narguer ainsi ? Mais, continuant son hymne de louanges et s'avançant près du bord de la terrasse :

—Quelle admirable vue de mer vous avez de ce banc ! C'est grandiose, c'est féérique. Comme on oublie vite toutes les capitales de l'Europe, avec leurs fastidieux plaisirs, à regarder le flot qui monte à l'assaut des rochers.

—Crack ! crack ! fit de nouveau le goëland.

Décidément, ce beau parleur n'allait pas du tout au vieux Bruc. En vain, Wladimir cherchait à lui plaire, en vain égrenait-il cette provision de perles qu'un homme aimable a toujours sur les lèvres, les compliments n'avaient aucune prise sur le loup de mer. C'était à n'y rien comprendre. Y aurait-il vraiment des êtres chez lesquels la vanité tient si peu de place ? Cela surpassait le Moldave, lui qui était de ces hommes qui ne vivent que d'orgueil. Il cherchait comment fasciner le propriétaire du Prieuré, et commençait à désespérer de l'éblouir, lorsque Jeannette se présenta rustiquement devant la *compagnie* pour annoncer que le dîner était paré.

Le prince ne fit aucune façon pour accepter le simple dîner de famille ; et, pénétrant dans la salle à manger, il reprit ses phrases admiratives. Il regardait autour de lui et appréciait, en connaisseur, les dressoirs chargés de porcelaines rares. Il avait la science du bibelot, et il admirait toutes ces merveilles des lointains pays, rapportées par Bruc. Il en parlait avec une précision et un goût délicat, qui, toujours, avait fait rechercher son jugement par les artistes et les collectionneurs... Marcelle l'écoutait, émerveillée ; elle buvait toutes les paroles du prince moldave. Il avait pris place à sa droite. Le surtout de roses embaumait ; mais ces fleurs étaient moins fraîches que les joues de la jeune fille. Et, tout à coup, ces joues se couvrirent d'un plus vif éclat, tandis qu'elle lançait, à son tour, une petite phrase aimable.

—Les hôtes inattendus, disait-elle, faisant allusion au danger couru, la veille, par le prince, sont les mieux venus de tous. C'est un vieux proverbe très en honneur chez les marins, n'est-ce pas, père ?

Le prince s'inclina.

—C'est un vieux proverbe, mademoiselle, qu'il m'est doux et précieux d'entendre. Croyez que j'apprécie l'honneur d'être à la table du vieil armateur Bruc. Mon cœur se dilate dans la pure atmosphère de la vie de famille. Oh ! la famille ! Quelle divine chose !

Il soupira de nouveau et accepta de prendre une part de la volaille, présentée par Jeannette. Il choisit, non le premier morceau venu, mais il fit tomber sur son assiette la partie de l'aile la plus tendre. Du premier coup d'œil, il découvrait les meilleurs morceaux et tendait son verre aux vins les plus vieux, et cela si naturellement que nul

ne songeait à y prendre garde. Marcelle ne le quittait pas des yeux ; elle n'avait jamais vu personne manger avec cette aisance et cette grâce ! Pierre Bruc commençait à s'agiter. Pourquoi donc Conan Ploël n'était-il pas venu dîner avec eux, comme il l'avait promis ? Sa place eût été celle occupée par l'étranger ; c'était son droit d'être près de sa fiancée. Les compliments voilés et les œillades du prince prenaient sur les nerfs de l'armateur.

Le dessert était servi, les fruits du Prieuré dégustés par Wladimir comme ils le méritaient. Jeannette apporta le café. L'armateur aimait à le savourer très chaud et à petites gorgées ; mais, en ce moment, il le laissait refroidir dans sa tasse. Que lui importait son moka ? Si les lois de l'hospitalité le lui avaient permis, il eût, volontiers, prié le noble moldave de passer à la porte. Eh morbleu ! on sauve de grand cœur les gens qui se noient ; mais, au moins, ils devraient être discrets et ne pas chercher à captiver une jeune fille, fiancée de la veille.

—Quoi ! mademoiselle, disait le prince Zinesko, vous n'avez jamais quitté le Prieuré ? Toute votre existence s'est passée au couvent ou dans cette poétique demeure ?

Et s'adressant à l'armateur :

—Mais, cher hôte, il faudra conduire mademoiselle dans le monde. Vous ne pouvez conserver une fleur aussi exquise au fond de votre manoir. Ce serait de l'égoïsme.

Bruc frota nerveusement l'allumette qui devait enflammer son cigare.

—Ma fille, répliqua-t-il assez sèchement, n'a nul besoin d'être admirée par des étrangers. Il lui suffit de plaire à son père et au docteur Ploël qui, dans peu de semaines, sera son mari. N'es-tu pas de mon avis, Marcelle ?

—Oui, père, fit-elle faiblement.

L'armateur s'était approché de la fenêtre : il ne voulait pas que ce prince et sa fille se promenaient côte à côte dans le jardin et il les tenait enfermés dans la salle. Il en voulait à Conan de n'être pas là à défendre son bien. Il regardait à l'horizon si le *tilbury* n'apparaissait pas. Lui, le prince, méditait déjà de frapper un grand coup. Oh ! il allait vite en besogne, le noble étranger. Il apportait à la conquête d'un cœur naïf la rapidité du brave qui marche à la gloire. Il fallait se presser. Marcelle était riche, Marcelle était jolie. Allons, vite au luth la corde du sentiment. Un chant d'amour n'a jamais déplu aux jeunes filles. Et maintenant Zinesko disait de sa voix la plus insinuante :

—Vous n'êtes jamais venue au Casino ; vos apparitions sur la plage sont rares ; cependant, mademoiselle, j'avais l'honneur de vous connaître avant que la Providence m'eût fait l'hôte de monsieur votre père.

Et comme elle le regardait toute surprise.

—Chaque matin vous allez à la messe, et chaque matin, je faisais en sorte de vous voir passer devant la terrasse de l'hôtel, où je me tenais dissimulé sous un berceau de verdure !

Et, tout doucement, en la regardant, non pas de son œil clair et froid, qui était son vrai regard, mais de son regard de parfait comédien jouant la tendresse, il ajouta presque bas :

—Je ne savais pas votre nom ; mais peu m'importait, c'était vous-même qui m'attiriez !

Pendant ce temps, Pierre Bruc prenait nerveusement une petite lettre, que lui remettait Jeannette. Après l'avoir lue, il la tendit à sa fille.

—C'est de Conan. Pauvre garçon ! Je lui en voulais de ne pas être venu partager notre dîner ; pourtant quand le docteur Ploël se prive d'un plaisir, je devrais penser qu'il s'agit de se dévouer à l'humanité. Il n'est pas venu parce qu'il quittait un malade atteint d'une dangereuse fièvre. Il craignait de nous apporter la contagion.

Et s'adressant au prince :

—Permettez que ma fille prenne connaissance de ces lignes écrites par un fiancé qui a toute mon estime et que j'aime comme un fils.

Marcelle, très pâle d'abord, était devenue cramoisie. Un premier remords passait sur son âme ; elle lisait :

“Ce 30 juin 18...”

“Mon bon ami,

“Pardonnez-moi si je reste tout un jour sans paraître au Prieuré. Je n'ose m'asseoir à votre table parce que je quitte un moribond, atteint de la fièvre typhoïde. De quelle joie je me prive en ne venant pas serrer la petite main qui, librement, s'est mise

“ dans la mienne ; mais je vais songer à mon bonheur d’hier : il a été immense. Il est de ce bonheur comme de ces splendides soleils qui, après s’être couchés, éclairent encore l’horizon et font les soirs lumineux. Pardon, je deviens poétique. C’est Marcelle qui m’inspire : à bientôt, à demain, mon meilleur ami, celui que je vénère, et dont je serai si profondément heureux de me dire le fils.

“ CONAN PLOEL. ”

Marcelle replia la lettre :

— De la part de Conan cette délicatesse ne m’étonne pas, dit-elle. Tout ce qu’il fait est bien fait ; tout ce qu’il pense est bien pensé. Mais il aurait pu venir ; je n’a. pas peur d’une maladie contagieuse.

Le prince eut un geste d’admiration.

— Vraiment ! mais vous êtes tout simplement héroïque, mademoiselle. Quels nobles cœurs on rencontre sur cette terre de Bretagne. Les vertus les plus sublimes y sont de tradition.

Il ajouta avec onction :

— J’envie le sort du médecin. Est-il bonheur plus grand que de secourir ses semblables ? La charité est une source de joies infinies.

Il inclina la tête comme pour savourer, en souvenir, les délices dont ses actes charitables avaient inondé son cœur.

Le plaisant était que de sa vie, Wladimir n’avait hasardé la pointe de sa bottine vernie dans un intérieur de pauvre. Il avait horreur de la misère autant que de la maladie.

Il reprit avec un accent convaincu :

— Oui, la charité donne des joies ineffables... ma sainte mère aimait les malheureux : ce sublime amour, elle l’a infusé dans mon âme.

Il resta un instant silencieux, après avoir laissé tomber cette phrase, pour en étudier l’effet.

Il avait été complet sur Marcelle.

Conan était bon ; mais, sur la terre, il est d’autres êtres qui ont au cœur l’amour de leurs semblables ; Conan soignait les fiévreux ; mais le prince eût aussi, sans hésiter, respiré l’air vicié sous un toit de chaume.

Comme il avait dit cela !

“ La charité donne des joies ineffables ! ”

L’heure s’avançait ; un roulement de voiture se fit entendre. C’était l’équipage du prince Wladimir. Il avait fait donner l’ordre, à l’hôtel, qu’on vint le prendre au Prieuré.

Il s’inclina devant le père de Marcelle, puis devant la jeune fille. Les traits charmants de Mlle Bruc s’éclairèrent d’un beau sourire.

— Nous reverrons-nous quelquefois ? dit-elle, timidement.

Une profonde mélancolie s’étendit sur la physionomie du Moldave.

— Revenir ici balbutia-t-il... Ah ! jamais je n’oublierai combien mes hôtes ont été parfaits pour moi. Aussi longtemps que je vivrai je conserverai l’inoubliable souvenir de celui auquel je dois la vie, mais revenir au Prieuré !...

Et, sourdement :

— Hélas, je pars pour ne jamais reparaitre... Mademoiselle, vous avez un fiancé, choisi par monsieur votre père : ma présence ici serait une indiscrétion. Adieu donc ! adieu et merci.

Et tout bas :

— Pourquoi vous ai-je connue ?

Le trémolo de sa voix était des mieux réussi, et jamais larme au coin de la paupière ne fut refoulée avec une émotion plus intense.

— Bon voyage ! grommelait l’armateur, tandis que le prince montait dans sa victoria. Le vieux marin avait bonne envie de chantonner le couplet connu, où M. du Mollet doit subir l’assaut des dogues, gardiens des portes de Saint-Malo. Il n’était pas ébloui par la comédie. Si parfait que fût l’acteur, il devinait le comédien. La victoria de Zinesko descendait la route au trot de ses deux chevaux steppant avec grâce ; pompons rouges aux oreilles, chaînes d’acier tintant à chaque pas, livrée blanche, tout était d’une élégance raffinée. Marcelle ne pouvait détacher ses yeux de cet équipage de

haut genre. Elle ne quitta la fenêtre que lorsqu'il fut loin, invisible. Alors elle poussa un léger soupir. Était-ce déjà un regret ? Puis, se tournant vers son père, occupé à bourrer nerveusement sa pipe :

— N'est-ce pas, père, qu'il est bien, ce prince ? quelle distinction dans ses manières !

— Ma fille, un beau parleur, à coup sûr.

— Un beau parleur, répéta-t-elle, choquée.

— Certainement, sa langue est dorée. Je ne peux pas bien exprimer ce que je ressens, mais il ne me plaît pas... Je dirai plus, il me déplaît horriblement, ce prince moldave. C'est de la noblesse étrangère. Je n'aime guère tous ces gens de nationalités diverses, tout cet assemblage de personnalités exotiques qui, depuis quelques années, afflue sur nos plages. "A beau mentir qui vient de loin." Ah ! tu ne sais pas encore, ma petite Marcelle, qu'on fabrique du ruoltz qui imite l'argenterie à s'y méprendre. J'ai peut-être sauvé la vie à un triste sire. Il est si phraseur qu'il me fait l'effet d'un prince de pacotille, ce rastaquouère.

— Oh ! père, vous ne parlez pas sérieusement.

— Aussi sérieusement que possible. Autant qu'on peut préjuger d'un individu à première vue, sa profession est de faire des embarras, ce qui n'est pas le fait d'un homme vraiment bien né. Quant à être joli garçon, ayant des manières exquises, comme on dit, je te le concède. Il est aussi à l'aise dans un salon que moi je le suis sur le pont de mon navire. Oh ! il a une tenue d'un moderne et un salut d'une distinction !

Bruc se leva, et fit, en riant, le salut du prince.

— Tiens, crac, un plongeon tout sec de la tête, comme cela. Oui, c'est dernier genre, oui, c'est un élégant dans l'âme. Mais je crains qu'il n'y ait que cela dans son âme.

— Oh ! père, père, que vous êtes sévère pour ce pauvre prince. Il était si touché de ce que vous avez fait pour lui... si reconnaissant... Avez-vous remarqué ? Il pleurait en nous quittant. J'ai vu une larme sous sa paupière.

Pierre Bruc prit la main de sa fille, et, attirant l'enfant près de lui.

— Viens ici, sur ce sofas, à côté de ton vieux père, et causons raison. Tu n'as vu le prince Zinesco qu'un seul jour et je crois, ma parole, qu'il a ébloui ton naïf regard.

— Savez-vous de lui quelque chose de positif ?

— Je ne sais rien de positif ; mais je suis perspicace et, plus d'une fois, d'un coup d'œil, j'ai percé à jour des intrigues habilement ourdies. J'ai la haine de l'hypocrisie, et j'ai réellement une sorte de flair pour la pressentir. D'ailleurs, le cœur a parfois de meilleurs yeux que l'esprit et l'instinct paternel rend singulièrement clairvoyant. Le cœur se doute ; sans savoir, ils pressent.

Il passa son bras sur l'épaule de sa fille et, l'attirant contre sa poitrine :

— Je veux te défendre contre un réel danger. Je sais que tu as trop de loyauté pour oublier jamais la promesse que tu as faite hier à ton fiancé le docteur Ploël ; mais j'ai clairement discerné, mon enfant, que les séduisantes manières de ce Moldave troublaient ton cœur. Ah ! Marcelle, tu ne connais pas l'humanité. Tu ne sais pas tout ce qu'il y a d'astuce sur la terre. Quand une jeune fille est jolie comme tu l'es ; quand elle a une dot comme la tienne, tu ignores quelles trames s'ourdissent et comme sa dot est convoitée. Oui, j'ai durement travaillé, j'ai rudement peiné sur mer, pour gagner la dot de mon unique enfant ; j'ai à lui donner de belles terres au soleil ; j'ai pour elle des navires que j'arme, et qui s'en vont, au loin, lui chercher d'autres richesses. Ces choses sont connues.

— Père, répliquait Marcelle, presque suppliante ; père, il sait que je suis fiancée ; il n'a donc pu concevoir aucune espérance. Avec quel délicatesse il nous a dit adieu, avec quelle navrante tristesse il nous a annoncé qu'il ne nous reverrait jamais.

Pierre Bruc fronça le sourcil.

— Et tu l'as cru, naïve. Oui, on dit cela et on reste. Je gage que, dès demain, nous verrons le noble prince errer mélancoliquement aux alentours du Prieuré. Ah ! un honnête homme qui a de l'amour pour une jeune fille et qui sait que la parole de cette jeune fille est engagée, enfonce son amour dans son cœur et ne le dit jamais, jamais... C'est la première loi de la délicatesse. Et à toi, pauvre enfant tendre et naïve, comme il t'a perfidement servi toutes sortes de phrases romanesques. Je les connais. J'ai lu tout cela, autrefois, dans le *Manuel du Parfait Galant*. Ce n'est ni jeune ni nouveau.

Un tas de balivernes. Et dire que les jeunes filles s'y laissent prendre. Elles ignorent qu'il y a des roués qui apprennent par cœur des mots à effet et qui les servent discrètement, en roulant les prunelles et en mettant la main sur le cœur. Vois-tu, Marcelle, j'ai été au théâtre dans ma vie ; au théâtre avec des décors de carton, et à cette autre salle de spectacle qu'on nomme la vie humaine. Je suis habitué à la majesté, à l'emphase des princes de comédie ; et je puis t'affirmer que ce Moldave est un acteur de premier ordre. On ne trompe pas un vieux loup de mer.

Il s'exaltait devant le visage attristé de Marcelle. Il lisait, dans les yeux de la jeune fille, que celle-ci était incrédule et qu'elle continuait à mettre sur un piédestal ce héros moldave.

— Tu ne me crois pas, Marcelle ?

Elle le regarda en souriant et en remuant lentement la tête.

— Non, tu ne me crois pas. Que faut-il donc dire pour te convaincre ? Ah ! toi, tu étais sous le charme de sa douce parole ; il te fascinait avec ses regards tendres... mais, moi, moi, je ne le perdais pas des yeux ; et, si tu avais vu, quand il ne se croyait pas observé, lorsque le sourire factice cessait de donner à son visage une expression affable ; oui, si tu avais vu comme cette physionomie devenait dure, presque sinistre. Dans ces yeux d'un bleu d'azur, j'ai vu l'âme d'un pirate en embuscade, d'un pirate convoitant le bien de la riche héritière. Tu n'as pas observé, toi, comme, par instants, il regardait autour de lui, avec une expression qu'au premier abord je n'ai pas bien saisie. Il estimait mon mobilier, mes bibelots rares, la solidité du Prieuré, l'étendue de mes terres. J'en ai eu bientôt la claire perception. Ton prince ressemblait à un vulgaire commissaire priseur. Moralement il maniait, remaniait, et palpa tout mon bien : Est-ce solide ? bien assis ? Oui, noble prince, oui, je suis solide et mes rentes sont bien assises ; mais le bien du bonhomme ne sera pas pour vous, noble rastaquouère. Vous n'aurez ni la dot, ni la fille ; car, tandis que vous débitiez en langage doré votre reconnaissance, je sentais, moi, qu'il n'y a rien à attendre de votre cœur, rien, rien..., cuirassé, blindé, tout en tôle, ce cœur du prince Zinesko.

Il s'était levé et parlait d'une voix élevée ; puis, tout à coup, éclatant d'un rire bruyant :

— En vérité, Marcelle, je ne sais pourquoi je m'emballe ainsi. Que nous importe ce Wladimir ? Dieu merci cet étranger ne sera jamais rien pour nous. Est-ce que ma petite Marcelle pourrait songer à reprendre son cœur une fois donné ? Et ce cher petit cœur est le bien de Conan.

— Oui, père, fit faiblement la jeune fille.

— Et tu ne t'en repentiras pas. Ce bon Ploel est tout l'opposé du prince. Appuyée sur son bras, une femme est sûre de traverser la vie sans périls. Voilà une main robuste qui mérite d'être serrée. Tiens, quand l'autre a avancé vers moi son aristocratique main aux doigts allongés, la peau blanche et lisse, aux ongles roses et transparents, j'ai frissonné : cela m'a fait l'effet de la griffe d'un félin.—Allons, ne prends pas cette petite mine choquée ; aie confiance dans le dire de ton père. Il se fait tard, bonne nuit, et vois Conan dans tes songes.

Ils se quittèrent. Et, tandis que l'armateur allait sous les étoiles, fumer sa pipe favorite, Mlle Bruc remonta dans sa chambre. Elle en voulait un peu à son père de juger si sévèrement cet étranger. Et cela sur une simple intuition. Pourquoi donc manquait-il ainsi d'indulgence ? Que leur avait fait le prince Zinesko pour éveiller une telle antipathie ?

— Pauvre père, murmurait-elle, il aime tant Conan ; il ne voit que par lui.

Sur un guéridon de laque était placé un bouquet de fleurs blanches, dont les senteurs flottaient dans l'air, rappelant, dans leur langage parfumé, les espérances du fiancé.

— Oui, je l'aime bien, reprit-elle, comme pour s'assurer à elle-même cette vérité. Je l'aime bien et ce mariage, désiré par mon père, m'assure un guide sage et tendre pour le voyage d'ici-bas.

Et, rêveuse, elle reprit :

— Mais, de quelle nature est mon affection ?... une amitié d'enfance n'est pas de l'amour...

Comme la veille, elle ouvrit sa fenêtre et s'accouda au balcon ; puis, oubliant l'heure, elle finit par se perdre dans la région dangereuse de la rêverie.

Le prince avait dit que, chaque jour, il venait sur la terrasse pour la voir passer, lorsqu'elle se rendait à l'église... Elle occupait sa pensée... Il l'aimait donc. Oh ! elle avait lu la tendresse dans son regard... Il avait dit, la voix tremblante : Vous êtes fiancée... Ah ! pourquoi vous ai-je connue !... -

La mer battait à quelques mètres du balcon, et se brisait sur les rochers. La nuit se faisait noire, et les phares, allumés au loin, brillaient dans l'ombre ; mais Marcelle ne voyait rien, n'entendait rien ; c'était sa pensée intérieure qu'elle suivait : ce qu'elle voyait, c'était une larme dans les yeux du prince.

Elle épouserait Conan, ce fiancé un peu gauche ; ce savant qui serait sans cesse plongé dans ses livres... Et ce prince Zinesko, aux manières exquises, s'éloignerait. Jamais plus elle ne le reverrait ; leurs vies seraient séparées pour toujours.

Elle soupira.

Avait-elle donc bu quelque vin capiteux que son imagination s'exaltait ainsi ? Toute une série de tableaux passait devant ses yeux. Ah ! si elle n'avait pas donné sa parole... Sans doute sa destinée n'eût pas été liée à celle d'un simple médecin de campagne. Si elle avait été libre encore de laisser battre son cœur...

Et la suite des tableaux continuait ayant tous un élégant prince moldave et une jeune fille blonde pour sujets : Marcelle dans une splendide toilette de mariée, agenouillée devant l'autel, près d'un homme aux nobles manières... Marcelle emportée dans une voiture de grand style au trot de deux chevaux de sang... Marcelle, étincelant sous le feu de ses diamants et promenant sa longue traine de satin et de dentelles sur un parquet d'une salle de bal... Qui sait ! Marcelle s'approchant d'un trône et s'inclinant devant les reines et les impératrices de l'Eure : car il devait avoir ses entrées dans toutes les cours, ce noble prince Wladimir Zinesko.

IV

En ce moment, le prince Zinesko, paresseusement étendu sur le divan de son petit salon, fumait un cigare. Wladimir avait loué tout un appartement à l'hôtel d'Angleterre : ce qu'il y avait de mieux au premier étage. Il avait même donné un cachet de suprême distinction à son petit salon en l'ornant de bibelots rares, qui le suivaient dans tous ses voyages, et en le garnissant de rideaux-stores, toujours abaissés, afin que les armes des Zinesko, brodées sur le tissu, se développassent dans toute leur splendeur ! Le prince songeait, le sourcil légèrement froncé, car il avait toute une stratégie à régler : devenir l'heureux époux d'une jeune héritière, fort jolie, pour laquelle, vrai de vrai, il se sentait un caprice... Il y avait bien la question de cet importun fiancé ; mais... pourquoi s'en préoccuper outre mesure ? Ce n'était pas un diplomate, que ce docteur Ploël ; c'était une nature honnête et droite, tout à fait incapable d'artifice. Et les habiles stratégestes l'emportent sur ces naïfs qui, toujours, vont droit leur chemin sans même soupçonner les voies souterraines.

Wladimir s'était redressé triomphant ; et, jetant dans le cendrier son cigare à demi fumé, il s'écria presque à voix haute :

— Il ne sait pas ce dont je suis capable. Ce que je veux, je le veux en dépit de tous et de tout.

Et le prince, une flamme de convoitise-allumée dans ses yeux d'azur, dit en conclusion, décidé à tout :

— Et je veux le magot du riche armateur.

Il réglait sa stratégie.

Il resterait encore à Dinard deux ou trois jours. Il serait là, la mine mélancolique, errant sans cesse sous les fenêtres du Prieuré, se cachant avec art, assez pour être entrevu. Il se ferait voir de face, de profil, de trois quarts. Un sentiment s'emparerait du cœur de la naïve Marcelle. Alors il disparaîtrait. Et, bientôt, les germes lèveraient, l'esprit de la jeune fille travaillerait, son imagination créerait un séduisant fantôme, plus séduisant encore que la réalité. La meilleure tactique pour éveiller l'amour, c'est la fuite. Comme l'absent a du prestige, enveloppé des nuages dorés du lointain ! Oh ! il connaissait le cœur des jeunes filles, cet habile stratégeste.

— J'aurais dû entrer dans la diplomatie, murmura Zinesko, ravi de ce plan de campagne.

Ce jour-là, toute la colonie étrangère de Dinard allait être en fête. Tous ces désœuvrés de haute vie avaient imaginé de varier leurs plaisirs par une vente de charité. C'est fort bien de venir en aide aux orphelins des sauveteurs morts en mer ; mais, comme c'est aussi de haut genre, le prince Zinesko avait été l'un des plus ardents à organiser cette kermesse. Il avait été l'âme et la cheville ouvrière. Une Russe millionnaire, la comtesse Bragiloff, avait offert son parc. On y avait construit de jolies boutiques foraines, dressé des chevaux de bois, organisé des loteries. Un acteur célèbre dirait la bonne aventure, et ces dames tiendraient les boutiques en costumes de paysanne, avec une profusion de broderies et de galons d'argent sur leurs robes de drap.

Par grande exception, Marcelle, qui ne quittait jamais son silencieux Prieuré, devait assister à cette kermesse. Pierre Bruc avait offert une si large aumône pour les enfants des Sauveteurs morts en mer, que la jeune fille avait été invitée, avec instance, comme bouquetière.

Le prince Zinesko était résolu à faire grande figure à ce Pardon breton, et à royalement dépenser. Ayant donc fait une toilette conquérante, et glissé une somme respectable dans son porte-monnaie, il monta dans sa victoria. Bientôt il eut atteint la villa Bragiloff. Le coup d'œil de la kermesse était délicieux. C'était un empressement discret chez les vendeuses comme chez les acheteurs, une joie de se retrouver, un caquetage de bon ton, un froufrou de toilettes pimpantes, une griserie de libéralités sans frein. On était entré là bien décidé à se laisser *plumer*, et comme les vendeuses étaient délicates, on prenait le parti de se plumer soi-même. Il faisait un temps charmant. Dans les longues allées, bordées de boutiques, c'était un va-et-vient de promeneurs, heureux de jouir de cette belle journée. Sous une tente de coutil blanc et rouge, et au repos dans de confortables fauteuils, on prenait des glaces à un louis la coquille.

Plus loin c'était le bal champêtre ; puis le jeu des boules.

Toutes les vendeuses étaient à leur poste, et en costume. La comtesse Bragiloff était chamarrée de galons d'or ; elle avait de merveilleux bijoux bretons, achetés autrefois à une ignorante paysanne de Saint-Ideuc ; son petit bonnet de Cancale, en forme de crête, était tout à fait original ; elle avait des bas rouges que laissait voir sa jupe courte, et de vrais sabots avec des talons d'argent. Elle parlait avec animation, riait, donnait des explications, fronçait le sourcil, poussait des exclamations, et mettait incessamment en branle son tourniquet pour appeler à sa loterie.

Près de sa boutique se dressait le kiosque de Marcelle ; quatre colonnes enguirlandées de fleurs, avec un velum de gaze argentée pour plafond. Et, dans ce petit espace, sur des gradins, il y avait des fleurs en profusion. Marcelle était absolument charmante dans ce décor fleuri : Conan ne se lassait pas de regarder à la dérobée sa chère fiancée ; mais, après l'achat d'un bouquet, il dut abandonner la fête ; car si les uns se divertissent en ce monde, combien d'autres souffrent ? la maladie ne fait jamais relâche. Il était donc parti, fidèle à son austère devoir, admirable toujours dans sa vie de dévouement. Et, tandis que son tilbury, tout bourgeois et tout simple, filait du côté de Saint-Enogat, le prince Zinesko faisait son entrée dans le parc Bragiloff.

C'était le Wladimir des grands triomphes, celui qui avait une élégance souveraine. Il se dirigeait vers les groupes, échangeait des saluts, prodiguait des sourires. Il était dans son élément ; rien ne lui plaisait davantage que de rire, comme un comédien sous une lorgnette de théâtre, et de faire des grâces. A quoi bon être irrésistible, s'il n'y pas une galerie pour regarder et applaudir ?

De son kiosque fleuri, Marcelle le regardait, littéralement fasciné. Elle le suivait des yeux avec un mélange d'attendrissement et d'orgueil. Elle était heureuse de se dire : " Il doit la vie à mon père. " Pas un instant il ne lui avait été indifférent. Qu'est-ce donc qui se passait en elle ? Quelle influence avait donc sur sa jeune raison, autrefois si juste, cet esprit brillant ? Elle ne pouvait se répondre à elle-même. Tout ce qui lui aurait semblé banalité chez un autre devenait délicatesse chez le prince. Ce qu'elle eût appelé orgueilleuse prodigalité chez les élégants de la kermesse, elle le nommait excessive générosité, quand il s'agissait de ce séduisant étranger.

Wladimir, après avoir salué la comtesse Bragiloff, s'était laissé entourer d'un essaim de vendeuses, ses valseuses du casino, et les petites folles, encouragées par sa magnanime condescendance, se livraient à la joie de garnir toutes ses boutonnières de roses, qu'il soldait un louis la fleur, et de bourrer les poches de son veston, de cigares, qu'il payait

d'une main qui ne comptait pas. Marcelle n'osait lui offrir ses gardenias et ses jasmains. Lui fouillait la foule du regard comme s'il cherchait qu'elqu'un. Puis, dès qu'il eût reconnu le kiosque fleuri de Mlle Bruc, lentement il s'approcha. Il était devenu grave.

— Pardonnez mon audace, murmura-t-il, mais je voudrais une de vos fleurs.

Puis, plus bas encore, cependant avec une nuance d'âpreté dans l'accent.

— En venant ici, j'ai rencontré le docteur Ploël. Il avait un gardenia à la boutonnière. Il est bien heureux.

Et se faisant suppliant, prenant sa voix la plus insinuante, celle qui allait tout droit au cœur innocent de la pauvre Marcelle :

— Ah ! de grâce, donnez à moi aussi une seule de ces fraîches fleurs... Je vais partir... Je vous contemple pour la dernière fois : cette fleur sera un talisman. Fanée elle me rappellera encore le plus précieux souvenir de mon existence. Elle me rappellera l'ardente reconnaissance que j'ai vouée aux habitants du Prieuré... Je leur dois la vie... O doux ange, pardonnez-moi de ne pas avoir su taire mon secret.

Sa voix tremblait, et, brusquement, il se perdit dans la foule.

Et le soir, quand Marcelle se retrouva dans sa chambre du Prieuré, elle se mit à fondre en larmes. Était-il possible qu'elle fût aimée à ce point ? Pauvre prince ! Comme il allait souffrir, car ils ne se reverraient plus jamais. Ah ! si elle n'avait pas été fiancée... si elle n'avait pas donné sa parole... Pauvre noble prince ! Pauvre cher prince, qui serait torturé à cause d'elle !

Elle venait de mettre, dans un petit coffret en laque, un brin de bruyère semblable à celui qu'avait choisi le moldave ; puis, tout à coup, brusquement, elle le retira du coffret, le froissa dans sa main, et en jeta les débris par sa fenêtre ouverte. Non, elle ne devait pas garder le moindre souvenir de cette troublante journée, puisqu'elle était la fiancée du bon, du loyal, de l'excellent docteur Ploël.

Elle se mit à aller et venir dans sa chambre, comme elle aimait à le faire, changeant de place les bibelots. Mais elle touchait à tous ces petits riens presque machinalement, par habitude ; elle n'y mettait plus le charme de son goût.

Pourtant, avec quel entrain elle l'avait fait organiser sa jolie chambre. Il n'y avait que trois mois de cela. Comme elle avait planté joyeusement le lierre qui verdoyait dans la jardinière basse et enlaçait son feuillage à un treillis doré ! Avec quelle joie elle avait peint elle-même, sur le petit paravent en-satin, les fleurs de lotus et les blancs ibis. Rien ne l'intéressait plus de ces choses matérielles. Rien ; ni les photographies de ses amies du couvent dans leurs cadres filigranés d'argent ; ni les fleurs éparses de ci de là, sur les guéridons et sur la console. Elle était tout à la lutte morale entre sa parole engagée et un naissant amour.

Pauvre Marcelle ! Elle n'avait aucune défiance. Et comment eût-elle deviné la stratégie du noble gentilhomme ? Dans le cercle fœnicièrement honnête où elle avait vécu, pas une main qui ne fût loyale, pas une réputation qui ne resplendît d'honneur. Non, elle ne soupçonnait en rien l'astuce et la perfidie de ce Moldave. Naïvement, elle le croyait profondément épris ; et, sans retour, elle allait lui donner son cœur, parant ce gentilhomme de toutes les qualités, lui prêtant tous les sentiments nobles et désintéressés, faisant de lui le séduisant fantôme.

Le lendemain, la jeune fille se leva un peu reposée par le sommeil. Jamais le lever matinal ne lui avait été un acte de courage. Au contraire, c'était une jouissance pour Marcelle, durant les beaux matins d'été, de respirer l'air frais des premières heures. Depuis son retour du couvent, jamais elle n'avait manqué la messe de sept heures.

Elle quitta le Prieuré. La falaise avait tous ses parfums sauvages et des gouttes de rosée perlaient à la pointe des genêts. Marcelle pénétra dans la chapelle, entendit dévotement la messe près d'une vieille parente, une bonne cousine qu'elle retrouvait chaque matin, puis les deux femmes quittèrent l'église.

D'habitude, avant de rentrer au Prieuré, Mlle Bruc descendait jusqu'à la mer. Elle aimait à chercher des coquillages et des algues. Elle s'intéressait beaucoup à un album qui était un herbier de plantes marines. Sur la blancheur du papier, ces fleurs de la mer étalaient leurs minces fibrilles ; les unes rosées, les autres verdâtres, les autres d'un brun sombre, toutes délicates. Des grains de sable demeuraient encore pris dans leurs brins fragiles.

— Irons-nous chercher des varechs pour l'herbier ? dit la bonne vieille parente.

— Si vous le voulez, cousine.

En ce moment, son herbier ne lui tenait guère à la pensée, mais elle sentait que le grand air lui ferait du bien... Et puis, elle avait dans le cœur, ce dont elle s'irritait contre elle-même, comme une vague espérance d'entrevoir le prince. Était-il vraiment parti ? N'apparaîtrait-il plus jamais sur la plage ?

Oui, d'habitude, Marcelle aimait passionnément sa promenade matinale ; elle éprouvait une ivresse de vivre, faite du clair soleil, de l'air pur, du parfum des falaises. Elle trouvait un charme à cette grande mer bruisante ; elle trouvait un charme à cette grande mer bruisante ; elle ne se lassait pas de regarder les yachts de plaisance projetant leurs lignes élégantes sur le fond clair du ciel, et les barques quittant le rivage. Rien qu'à regarder la mer, elle ressentait un désir presque irrésistible de s'élançer parmi les vagues, de courir, de nager, de plonger comme elle le faisait si souvent. Jamais Marcelle, on vraie fille de marin, ne trouvait trop longue sa promenade le long des grèves, à cause du grand air et de l'odeur salée du flot. Que de fois elle avait admiré ce spectacle sans rival de cette plage de Dinard, arrondie dans un cirque verdoyant et réunissant l'attrait du sable d'or, des noirs rochers déchiquetés, des villas blanches et des parcs aux arbres verts !

Et, cependant, à cette plage élégante, Marcelle préférait une petite anse solitaire entre ses rochers sauvages, et qui n'était guère connue que des gens du pays. Là, on ne voyait pas de mondaines en cercles sur la plage, et des étalages de grands éventails et d'ombrelles aux couleurs éclatantes ; mais, comme la mer y était vraiment vivante et joyeuse !

— Que c'est beau, n'est-ce pas, cousine, s'écria Marcelle, oubliant, pour un instant, l'idée obsédante qui la hantait. Aujourd'hui la mer est superbe ; elle est dans ses jours graves ; forte, mais sans violence.

Et la jeune fille, avec une merveilleuse agilité, s'élança sur une pente rapide conduisant au bord du flot.

La vieille cousine accompagnait l'enfant par bonté d'âme et descendait, avec difficulté, le sentier rempli de cailloux. Le souffle lui manquait ; et, sur ces aspérités glissantes, elle courait le risque de se donner une entorse.

— Que vous êtes bonne, cousine, de me suivre dans mes aventureuses expéditions ! fit aimablement Marcelle. Vous êtes déjà toute fatiguée. Tenez, voilà une belle pierre bien arrondie. Asseyez-vous dessus, et reposez-vous. Pendant ce temps, je ferai de petites excursions à droite et à gauche... sans m'éloigner, c'est évident.

La bonne cousine adopta de suite cette combinaison ; et, tirant un journal de sa poche, elle se plongea dans les faits divers d'une feuille locale.

D'ordinaire, Marcelle se sentait animée d'une vie nouvelle, dès qu'elle mettait le pied sur cette plage ; elle s'en allait, comme elle venait de le dire, à droite, à gauche, au gré de son caprice, gaie, heureuse, fredonnant à demi-voix de petits fragments de mélodies, toute contente de sentir la forte brise jouer dans ses cheveux et dans les plis de ses vêtements. Et puis, elle s'arrêtait pour cueillir ces jolies fleurs de mer que la science appelle des actinies.

Oui, d'ordinaire, pour Marcelle, ce coin de grève était un lieu de délices ; elle s'en allait, ramassant les plantes marines avec une ardeur d'enfant ; elle sautait de pierre en pierre, de flaque en flaque. Chaque jour, elle prenait ainsi une provision de santé. Ses joues étaient roses sous la grande fraîcheur salée. Elle aspirait, d'un large souffle, à la source même de toute vigueur.

Oui, d'ordinaire, elle eût volontiers passé une journée entière au bord de la vague, écoutant ces milliers de petits bruits confus et de murmures indéfinissables, se mêlant, sans s'y confondre, à l'éternelle chanson des lames. Pas un être humain dans cette solitude ; mais tout un monde d'êtres. On les entendait, on les devinait. Sous ces goëmons, sous ces herbes, sous ces galets, dans ces flaques, s'agitaient des peuples entiers avec leurs mœurs, leurs lois, leurs joies, leurs craintes. Les sauterelles dansaient des sarabandes, et les lagunes, que laisse la mer descendante, gardaient de petits animaux trop lents, qui n'avaient pu la suivre. Ils se mouraient, tous ces petits polypes, sur ce sable où le soleil buvait l'humidité. Et, pendant ce temps, les courlis jetaient leur cri d'appel, et les mouettes voltigeaient joyeuses en décrivant d'immenses courbes.

Oui, d'ordinaire, Marcelle, de ses mains délicates, cueillait, avec ravissement, toutes ces algues colorées que le flux amène sur la roche et que le reflux emporte.

Mais, en ce moment, la jeune fille n'avait pas le courage d'achever la tâche commencée. Que lui importait son herbier ? A peine eût-elle détaché du calcaire quelques brins de varech, que, lasse, nerveuse, triste, triste à pleurer, elle se laissa presque tomber sur une roche arrondie ; et, les mains jointes, l'œil vague, elle continua à suivre le combat dans son cœur.

C'était toujours la lutte, la lutte épuisante entre le penchant d'une sympathie naissante et l'honneur de la parole engagée... l'obéissance à son père.

L'air était parfaitement calme. On n'entendait que le bruit de la marée montante, qui commençait à recouvrir les cailloux de ses ondulations légères. Elle gagnait peu à peu. Et puis, bientôt, les vagues se mirent à l'assaut du rocher.

La jeune fille, toujours assise, dominait de plusieurs mètres la charge furieuse. En avant ! En avant ! Les vagues arrivaient en tumultueux galops. Elles avançaient, blanches d'écume, comme emportées par une rage. En avant ! Elles ronflaient, hennissaient ; puis se jetaient éperdues sur la pointe de granit. Assaut inutile. Elles retombaient en fine poussière d'eau ; leurs gouttelettes s'irisaient au soleil, s'évaporaient dans la chaude atmosphère, et la pointe du rocher breton restait toujours immobile, inébranlable, défiant la nouvelle charge de la vague montante et jamais lassée.

— Il sera ainsi de ma volonté, disait Marcelle ; elle sera comme ce rocher ; rien ne pourra l'ébranler... Je suis la fille du plus loyal des hommes, et je ferai mon devoir, tous les jours. Je suis la fiancée de Conan Ploël, et je serai sa femme. Qu'ai-je à faire ? à étouffer mon cœur tout simplement... Eh bien ! je l'étoufferai. J'obéirai à mon père.

De grosses larmes coulaient sur ses joues.

Pauvre Marcelle ! Elle ignorait encore la puissance d'un premier amour. Elle ne savait pas que la passion, si elle n'est étouffée en son germe, a souvent plus de force sur un jeune cœur que la vague sur le rocher. Elle demandait à Dieu son aide ; mais pas assez fortement... Il eût fallu, dès la première seconde, chasser le rêve alors qu'il n'était encore qu'un mirage, et elle ne l'avait pas chassé. Elle l'avait même si peu éloigné, ce dangereux rêve, que, maintenant encore, tout en se disant : " Je serai la femme aimante et fidèle de Conan ", elle prenait plaisir à revoir, par la pensée, le bel étranger : elle écoutait la musique de sa voix, le charme de sa parole ; elle croyait sentir la douceur pénétrante de son serrement de main. Ah ! toujours, il souffrirait ; sa blessure serait inguérissable. Pauvre prince !

Toute à ses pensées, la jeune fille oubliait la vieille cousine, assise, là-bas, sur sa pierre. Elle n'apercevait même pas une jolie petite yole amarée à un pieu parmi les cailloux... la yole de Conan.

Il était devant elle, et un bon sourire s'épanouissait sur son loyal visage. Puis, tout à coup, il demeura immobile, comme atterré.

— Vous pleurez, murmura-t-il, vous pleurez ? O Marcelle, vous avez du chagrin ?

De grosses larmes roulaient encore sur les joues de la jeune fille ; elle les essuya violemment.

— Je n'ai rien, fit-elle d'un accent brusque.

Il la regarda. Une grande tristesse s'était soudainement empreinte sur le visage du jeune homme, et d'une voix nuancée de reproche :

— Vous n'avez donc plus confiance en moi que vous ne me dites pas vos peines ?

— Je n'ai rien, répéta-t-elle.

Et un sourire légèrement moqueur, qu'elle ne put réprimer, se dessina sur ses lèvres. Pauvre Conan ! Pour lutter avec le prince Wladimir Zinesko, dont il avait compris la dangereuse puissance, il avait voulu paraître, devant sa fiancée, sous l'aspect d'un gentleman ayant une jolie barbe courte, des moustaches retroussées, et une jaquette de haut genre. Mais, plus il avait soigné son costume, moins il l'avait réussi. Il était presque grotesque, ce pauvre bon docteur, pomponné, parfumé, gêné dans ses vêtements neufs. Et le sourire légèrement moqueur s'accroissait sur les lèvres de la jeune fille. Ce manque d'élégance de Conan donnait, en quelque sorte, un nouveau prestige au prince Wladimir. Et, tout à coup, Conan si plein de cœur et de délicatesse, Conan si intelligent, comprit qu'il avait fait fausse route. Il comprit qu'il avait eu tort de faire émonder ses cheveux et sa barbe, et d'abandonner ses vêtements commodes et simples de tous les jours. Il en ressentait un amer chagrin ; ses yeux s'emplirent de larmes.

— Oh Marcelle, murmura-t-il d'une voix altérée, Marcelle, ma chère petite fiancée, ne

vous moquez pas de moi. Tenez, ma seule excuse d'être si ridicule, c'est que j'ai voulu vous plaire. Oh ! je ne suis pas un jeune homme séduisant, moi ; je ne sais que bien vous aimer.

Et remuant tristement la tête :

—Mais la tendresse et le dévouement ne suffisent pas pour mériter l'amour.

Il s'exaltait.

—Ah ! dites-vous, Marcelle, dites-vous qu'il ne faut pas me juger sur l'enveloppe. Dites-vous que ce n'est pas ma faute si, par une fatalité malheureuse, la nature m'a taillé des traits sans la moindre régularité ; dites-vous que ce n'est pas ma faute si, par cette même fatalité, ceux qui aiment le mieux sont presque toujours ceux qui savent le moins bien parler d'amour.

L'émotion lui coupa la voix, et Marcelle, vraiment touchée, ne souriait plus ; mais elle murmurait de sa voix douce :

—Mon pauvre Conan, je sais que vous m'aimez bien, et je vous trouve fort bien habillé. Ne vous montez pas la tête.

Elle mettait loyalement sa petite main dans celle de son fiancé, et, tous deux, par le sentier de la falaise, s'en allèrent rejoindre la vieille cousine, endormie sur les faits divers de son journal.

V

Qui eût reconnu Marcelle ? Ses yeux étaient cernés d'un cercle bleuâtre dénonçant des nuits passées sans sommeil. Elle n'était pas malade, cependant ; mais elle demeurait languissante, comme si elle eût fléchi sous le poids d'un fardeau trop lourd. Elle semblait, chaque matin, plus faible et plus lasse. Lorsque Conan lui prenait la main, il la trouvait sèche et brûlante. Elle était tout à fait incapable de l'énergie qui eût été sa guérison : chasser à jamais le souvenir du prince. Non, elle ne pourrait cesser de songer à celui qu'elle avait élu entre tous. Tout ce qu'elle pouvait, c'était de taire son angoisse. Son chagrin dissimulé n'en devenait que plus profond ; et, sans doute parce qu'elle n'en parlait jamais, elle y pensait toujours.

Un matin, elle avait trouvé, sur son balcon, un souvenir du Moldave. C'était une rose à laquelle on avait attaché une petite pierre, afin de lancer plus aisément ; un papier enveloppait cette pierre, et Marcelle, craintive, frémissante, le cœur angoissé de remords, car elle savait qu'elle n'aurait pas dû se cacher de son père, avait lu, dans la solitude de sa chambre, le romanesque billet. Elle l'avait lu et relu ; maintenant elle le savait par cœur.

—“ Ah ! j'avais fait un beau songe, écrivait le prince Zinesko ; j'avais une idée, une idée chère, qui était d'emporter, là-bas, dans mon domaine de Moldavie, celle que je respecte à l'égal d'une sainte et que j'aime plus que ma vie. Oui, je voulais l'aimer bien loin du bruit et de la foule, à l'ombre de mes cèdres centenaires, dans mes jardins embaumés de roses, frais et doux nid qui abrita la tendresse de ceux dont je suis né. De sa grâce, de son sourire, de sa jeunesse, de sa beauté, la princesse Zinesko eût réjoui l'antique domaine. Qu'elle eût été digne de perpétuer la longue et noble lignée... Mais c'était un songe ! Ah ! chère âme, de loin vous m'inspirerez toujours une admiration respectueuse et sans espoir. Tant que vous serez libre, Marcelle, permettez-moi de vous vouer le plus passionné des cultes... Et puis, quand tout sera fini, quand vous serez la femme d'un autre, il ne me restera plus qu'à dire à la vie un éternel adieu.”

Parfois, Marcelle se disait :

—Je vais tout avouer à mon père ; je vais lui dire que ce mariage avec le docteur Ploël est devenu impossible.

Et puis, elle hésitait. Elle craignait la juste colère de l'armateur. Qu'aurait-il pensé de ce prince qui se permettait d'écrire à une jeune fille ? Et l'enfant, enivrée par le dangereux et subtil poison, demeurait lâchement muette. Elle pleurait beaucoup dès qu'elle était seule. Elle inondait de ses larmes le petit billet. Puis, à ses élans d'espérance, succédaient des heures d'accablement. Et les semaines s'écoulaient ainsi.

Le docteur Ploël n'était pas sans s'apercevoir des changements survenus dans la manière d'être de sa fiancée, et il l'aimait trop profondément pour ne point en deviner la cause.

Depuis des jours et des jours, lui aussi se disait :

—Je parlerai à Marcelle. Je lui demanderai pourquoi, chaque fois qu'il est question de fixer la date de notre mariage, elle est prise d'un tremblement nerveux, pourquoi ses yeux se remplissent de larmes. Ah ! elle ne m'aime pas.

Il arpentait sa vaste chambre, perdu dans sa songerie. Son pas était égal et tranquille ; mais les veines de ses tempes étaient gonflées ; un pli douloureux se creusait sur son front.

Il aimait trop Marcelle pour accepter sa main sans son cœur. La voir triste auprès de lui, la voir l'aimant par devoir, par obéissance, par pitié, il ne pourrait le supporter. Et puis, pourrait-il la condamner à cette étroite existence qui est le lot de la femme d'un médecin de campagne ? Elle aimait ce qui brille ; elle était créée pour l'élégance et les triomphes mondains. Pourquoi n'y avait-il pas songé plus tôt ? Son propre amour l'avait aveuglé !

Il soupira profondément. L'angoisse montait en lui. Ah ! comme il aimait simplement, noblement, profondément, généreusement, sans geste et sans phrase, cet humble médecin de campagne !

—Allons, fit-il, du courage ! Je me connais. Je suis fort. Je puis tout supporter, tout, excepté de la voir souffrir.

Son parti était pris. Il allait trouver Mlle Bruc à l'heure même ; il ne fallait pas de malentendu entre eux..., un malentendu irréparable. Sans délibérer davantage avec lui-même, il prit le chemin du Prieuré.

Dès qu'il pénétra dans le jardin, il aperçut Marcelle assise sous un berceau de verdure, qu'elle affectionnait particulièrement. Oui, la jeune fille était changée : la fraîcheur de son teint était moins vive, ses yeux semblaient agrandis ; ses lèvres avaient pâli ; il y avait sur son visage quelque chose d'inquiet, se traduisant tantôt par un sourire forcé, tantôt par une mélancolie inconsciente.

—Marcelle, fit Conan d'une voix affectueuse.

Il la regardait avec une grande tendresse ; et, dans ce simple mot de Marcelle, la jeune fille pressentit toutes sortes de questions. En cet instant, elle ne pouvait nier d'avoir versé des larmes.

—J'avais un peu de chagrin, murmura-t-elle... J'avais besoin de me trouver seule.

Et lui vivement :

—L'autre jour, sur la grève, vous avez refusé de me dire votre peine. Elle était profonde, cependant, puisque vous pleurez encore aujourd'hui. Ah ! ma chère Marcelle, comment verrai-je clair dans votre âme si vous ne lui permettez pas de s'identifier avec la mienne ?

Son visage se couvrit d'une rougeur ardente ; elle balbutia :

—Le chagrin passe. Ne vous inquiétez pas... Ce sont les papillons noirs d'une jeune fille... Le temps est sombre aujourd'hui, ma pensée est comme le ciel... Demain le soleil se remettra à briller.

Il s'était assis à ses côtés sous le berceau de roses.

—Je souffre de vous voir malheureuse. Que puis-je faire pour vous consoler ? Dites, rien ne me coûtera pour vous épargner une souffrance. Qu'avez-vous ? Confiez-moi la cause de vos larmes.

—Mon pauvre Conan, mon pauvre Conan, vous êtes bon, voilà tout ce que je sais, répliquait la jeune fille en détournant les yeux.

Il s'approcha davantage.

Pourquoi détourner ainsi la tête ; laissez-moi plutôt lire dans vos yeux qui n'ont jamais menti. Voulez-vous que je vous dise votre secret : Je l'ai deviné !...

Puis avec un profond soupir :

—Marcelle, vous ne m'aimez plus.

—Vous êtes bon, vous êtes bon, répétait-elle, et je vous aime.

Il secoua tristement la tête.

—Oui, vous m'aimez, mais votre affection est de la simple et bonne amitié ; celle que vous me portiez autrefois et que vous me porterez toujours, je l'espère...

Il s'interrompit, car l'émotion brisait sa voix ; puis ayant repris courage :

—Elle aurait pu suffire ; vous auriez été heureuse près de moi, si, tout à coup, l'amour n'était entré dans votre cœur... Ah ! que l'amitié est pâle devant l'amour, n'est-ce pas Marcelle ?

Elle baissa la tête.

—Vous l'aimez donc bien, ce prince Zinesko ?

Ne le nommez pas, Conan. Ah ! ne le nommez pas ; je voudrais tant l'oublier... Si vous saviez comme j'ai lutté, comme je lutte encore tous les jours.

—Et vous croyez que je veux que vous luttiez, que vous souffriez à la pensée d'unir votre destinée à la mienne, fit Conan, avec une énergie et une hauteur que Marcelle ne lui avait jamais connues. Ah ! vous m'avez bien mal jugé.

Des larmes jaillirent sous les paupières de Marcelle.

—Vous êtes bon et généreux, mon ami ; vous avez toute mon estime. Laissez-moi le temps de chasser ce souvenir... Il m'obsède, quand je pourrai vous aimer je vous le dirai.

Il répliqua avec tristesse :

—Pauvre Marcelle ! vous ne m'aimerez jamais d'amour. Votre cœur, sans le savoir, s'est donné à l'étranger. Il était beau, séduisant ; moi, je n'ai rien qui plaise ; il causait avec esprit, moi je ne sais parler qu'avec mon cœur. Je ne suis qu'un pauvre médecin de campagne : lui est un prince. Il vous a remarquée, il vous a aimée, et votre cœur est allé vers lui. N'est-ce pas ainsi que les choses se sont passées ?

Elle baissa la tête et répondit bien bas :

—Oui, c'est bien cela.

—Je vous aime assez, Marcelle, pour vous rendre votre liberté. Je ne sais encore ce que me coûtera notre séparation ; je n'ose me le demander à moi-même. Je ne veux songer qu'à une chose : à votre bonheur. J'avais pensé que vous le trouveriez près de moi ! C'était un vain rêve ! oubliez-moi !

—Vous oublier, Conan ; jamais, jamais. Je vous aimerai toujours de tendre amitié, comme une sœur aime son frère. J'ai tant de chagrin de ne pouvoir vous aimer davantage, mon pauvre Conan.

Maintenant, il essayait de la consoler, car elle était tout en larmes. La générosité du jeune homme lui faisait sentir plus douloureusement son ingratitude. Comme il savait faire taire sa souffrance ! Il ne laissait pas échapper une plainte pour lui épargner de trop vifs remords. Elle comprenait toute la valeur morale de son fiancé ; et pourtant, l'autre captivait son âme. Etrange sentiment : elle aimait follement le prince Zinesko, et elle souffrait le martyr en déchirant le cœur du bon Conan.

—Je voudrais, fit-elle avec effort, que nos fiançailles n'eussent jamais existé. Si vous pouviez oublier !

—Des souvenirs pareils ne peuvent s'effacer du cœur, fit-il tristement.

—Mon bon ami, reprit-elle avec douceur, mon pauvre Conan, tâchez de m'aimer seulement comme si j'étais votre petite sœur Marcelle, une sœur bien affectueuse, bien dévouée.

Il eut un sourire navrant :

—Pauvre enfant ! Est-ce que l'ardente tendresse s'accroît ou diminue à volonté.

Puis regrettant l'âpreté de son accent :

—Je ferai tous mes efforts pour vous obéir. Jamais je ne vous demanderai de me donner une place unique dans votre cœur. Je tâcherai même que, peu à peu, le calme se fasse en moi. J'y arriverai, peut-être, puisque dès aujourd'hui, je me sens la force de vous dire : Marcelle, vous êtes libre.

Il retint héroïquement les larmes sous ses paupières.

La jeune fille se méprit à ce calme apparent.

—Conan, murmura-t-elle craintivement ; Conan, puis-je oser vous demander un autre acte de générosité ?

Il était horriblement pâle.

Alors rougissante, la voix embarrassée.

—Mon bon Conan, dites..., dites vous-même à mon père que vous m'avez rendu ma parole... moi, je ne l'oserai jamais.

—Je le lui dirai, Marcelle.

Alors elle s'écria, inconsciente d'être si cruelle dans cette joie nouvelle qui faisait explosion :

—Oh ! cher Conan, vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur sur la terre.

—Je vous aime, Marcelle, voilà tout.

Elle le regarda. Il lui parut transfiguré par le sacrifice et l'oubli de soi-même ; ses yeux avaient un vif éclat, ses lèvres un doux et triste sourire ; elle ne put s'empêcher de lui dire :

— Que vous êtes généreux, que vous êtes noble !

Tant mieux, répondit-il, si, en me quittant, vous avez de moi cette bonne opinion. Adieu Marcelle... Adieu ma petite amie d'enfance... O mes rêves de jeunesse !

Et, rapidement, il s'éloigna, quittant le berceau de rosiers où chaque fleur s'effeuillait sous la brise. Il partait ayant au cœur la tristesse poignante que laisse un bonheur passé qui ne doit plus jamais revenir. Jamais plus il ne serait le fiancé de Marcelle. Jamais plus ils ne se rencontreraient sur le chemin de la vie. Il s'éloignait, ne voulant même plus se retourner pour voir son visage. Il s'en allait à pas rapides, ne voulant pas jeter un dernier regard sur ce Prieuré, sur cet antique logis, où il avait passé des heures inoubliables. C'était la maison attrayante, la demeure dont elle était l'âme. Non, il ne voulait plus la revoir ; mais il emportait toutes ces choses gravées à jamais en son cœur. En ce moment, un pêcheur passait sur la falaise, il chantait un vieil air de Bretagne, très monotone d'une tristesse navrante, et cette complainte du temps passé fit couler le trop plein de ses larmes. Tout le jour, cependant, domptant son chagrin, il alla voir ses malades ; il ne termina ses visites que vers le soir, à cette heure du crépuscule où la détresse de la lumière s'accorde si bien avec la tristesse intime. Le jour baissait sur la tranquille maison blanche où il demeurait avec sa mère. Tout, à cette heure où le soleil achève de disparaître, y respirait un calme profond. Ce logis, abrité sous les arbres, semblait un asile de paix avec ses rideaux de mousseline d'une blancheur de neige. Les vieux chênes étendaient, sur le gazon de la pelouse, des ombres de plus en plus profondes ; la lampe venait d'être allumée au salon ; Madame Ploël travaille pour les pauvres. Je ne sais quoi de calme, d'apaisé, le rayonnement d'une âme sereine baignait ses traits comme ceux de certaines sœurs de charité. Elle leva, sur son fils son regard si tendre ; et celui-ci trouva dans ces beaux yeux bleus, la seule jeunesse de ce visage vieilli, un attendrissement si profond, quelque chose de si doux, de si triste, mêlé à une telle pitié, qu'il ne put contenir davantage son poignant chagrin.

— Le sacrifice est consommé, s'écria-t-il. Je lui ai rendu sa parole.

— Et elle a accepté de la reprendre ?

Il baissa la tête.

— Elle ne m'aimait pas... elle ne m'a jamais aimé. Oh ! mère, il y aura bien des années... tristes pour moi !

Elle lui saisit la main.

— Mon pauvre enfant ! mon Conan chéri ! je savais bien qu'elle n'était pas digne de toi.

Un éclair rapide passa dans les yeux du docteur.

— Mère, elle est digne de tout l'amour d'un homme ; son cœur est généreux... Seulement, elle m'a toujours connu ; elle m'a toujours regardé comme un ami d'enfance... Et puis, un jour, un bel étranger a passé sur son chemin ; et devant l'amour l'amitié a pâli.

— Elle a toujours été éblouie par ce qui brille ; jamais elle n'a su t'apprécier à ta valeur. Je t'en avais prévenu, Marcelle est une enfant sans force morale.

Il joignit les mains.

— Je vous en prie, ne m'en dites pas de mal. Ah ! un moment, j'ai cru qu'on était toujours aimé de qui on aime... Je me suis trompé.

Elle avait fait asseoir son fils à ses côtés, et lui disait de ces choses que seul un cœur de mère sait trouver aux heures tristes de la vie.

— Au moins, tu ne te décourageras point ; tu demanderas à Dieu de t'aider dans cette épreuve. La prière est un refuge. La prière est un appui. Tu es chrétien, mon fils ; il faut t'en souvenir.

Il redressa son front.

— Je m'en souviendrai.

— Et, tout à coup ses yeux se baignèrent de larmes.

— Mon pauvre Conan !

Elle le voyait dans cet état d'extrême tristesse, où d'être plaint amollit le cœur, lui enlève ce que la douleur a de trop cuisant.

— Oui, bien pauvre, reprit le jeune homme, profondément remué par la douce voix maternelle, bien pauvre ; mais je me trompais, ma mère, en pensant que personne ne pourrait remplir cette place vide, là, dans mon cœur. Je vous aimerais tant que vous deviendrez, pour moi, tout au monde... Jamais on ne peut assez aimer sa mère.

Il s'était mis à genoux devant elle ; il la regardait comme autrefois, lorsqu'il était tout petit enfant.

— O mère, je ne regrette pas d'avoir agi comme je l'ai fait. Je le devais. Je ne pouvais devenir son mari alors que je sentais qu'elle avait dans son cœur une autre image. C'était un cruel sacrifice ; mais c'est fini. Comme vous le dites, la prière est un refuge ; la prière est un appui ; il y a aussi l'humanité souffrante. Je m'y attacherai comme un naufragé à une épave flottante, éperdument. Je ferai du bien, et la joie des autres me consolera.

Madame Ploël lui serrait les deux mains.

— C'est bien, mon fils ; sois fidèle à cette résolution et tu éprouveras comme la charité console ; elle est l'unique remède à tout cuisant regret. Ah ! je le sais. Quand j'ai perdu ton père, que serais-je devenue si je n'avais eu les pauvres et mon petit enfant ?

La mère et le fils passèrent leur soirée dans de doux épanchements. Le lendemain, Conan, triste mais résolu se dirigea vers la grève. A cette heure, Pierre Bruc s'y trouvait toujours. L'armateur aimait à s'occuper de navigation et à diriger lui-même un petit bateau de plaisance. Il aperçut Conan.

—Le vent est favorable. As-tu le temps de venir, en ma compagnie, faire une petite promenade ?

Et, soudainement, remarquant l'émotion du jeune homme :

— Eh bien ! Qu'est-ce qui te trouble ainsi, mon cher enfant ?

Alors Conan, après un instant d'hésitation, s'acquitta du message dont il s'était chargé.

Marcelle craignait de déplaire à son père, elle n'osait elle-même lui annoncer la rupture de leurs fiançailles. C'était fini pourtant ; il avait rendu la parole donnée.

Pierre Bruc avait écouté, muet de surprise : il croyait avoir mal compris.

—Comment, comment, balbutiait-il, tu lui as rendu la parole donnée... Et... elle a accepté de la reprendre ?

Le médecin inclina la tête.

—Ce n'est pas possible... je ne puis y croire.

La pensée que Marcelle hésitait dans l'accomplissement d'une promesse lui faisait monter le rouge au front. Il ne reconnaissait plus sa fille. Mais qui donc avait pu la changer ainsi ? Et tout à coup, la pensée du prince Zinesko lui venait à l'esprit, il entra dans une furieuse colère.

— Non, non, cela ne serait pas. Allons donc, parce qu'un coureur de dot avait ensorcelé Marcelle, faudrait-il renoncer au gendre de son choix ? car il n'était qu'un chasseur de dot, ce misérable Moldave : son instinct le lui disait infailliblement. Il s'était dit, ce rastaquouère : " Le père a un magot, la fille est agréable ; faisons une affaire. " Certes il ne la ferait pas, cette affaire. Le vieux père serait là, disant non, non, encore non, de toute sa force, de toute son autorité, avec toute l'énergie de son amour paternel. Ah ! il croit que je me soucie de sa noblesse. Non, non, je ne la paierai pas de mes écus. Ce que j'estime, moi, c'est la noblesse du cœur.

Il marchait à grands pas sur le sable humide, le teint coloré, les poings crispés ; il était aisé de voir qu'en dépit de sa bonté ordinaire, le vieux marin avait une nature particulièrement violente.

Conan voulut intervenir.

—Les vus du prince Zinesko ne sont peut-être pas aussi intéressées que vous le supposez. Marcelle est si jolie ! elle peut inspirer l'amour.

—Ah ! ça ! C'est toi qui le défends ? fit l'armateur avec un accent étrange.

—Il peut me faire beaucoup de mal ; mon cœur peut être torturé par un sentiment de jalousie, dit simplement Conan, est-ce une raison pour ne pas lui rendre justice ? qui nous prouve que ce prince moldave soit un chasseur de dot ?

Et le père de Marcelle, sentant encore augmenter son aversion pour l'étranger :

—Qui me le prouve ? Mais je te le répète encore, c'est mon instinct qui me le crie. Oh ! je hais tout dans cet homme : ses yeux bleus à l'expression féline, sa bouche aux contours railleurs, sa parole mielleuse. Je hais tout en lui, te dis-je, tout, jusqu'à la distinction de ses manières qui contraste avec ma franchise et ma rondeur à moi, jusqu'à sa moustache parfumée, ses mains aux ongles allongés en amande ; jusqu'à la cambrure de son pied dans sa fine bottine. C'est un égoïste et un prétentieux. Triste, triste nature.

Et s'exaltant :

—Et dire que Marcelle, si intelligente d'ordinaire, se soit éprise de ce fat sans valeur morale. Les simples, les forts, ceux qui font de la besogne sans pose, voilà ceux que l'on doit préférer. Le beau prince a dû lui monter la tête.

Et, brusquement, se tournant vers Conan :

—Pourquoi, aussi, lui as-tu rendu sa parole sans me consulter ?

—Parce que je l'aime avec toute l'ardeur de mon âme, et que je ne pouvais supporter de la voir si malheureuse.

Bruc frappa durement du pied.

—Si tu l'avais tant aimée, tu n'aurais pas si aisément renoncé à la lutte.

Les lèvres de Conan frémissaient.

—Je l'aime à lui donner ma vie !

Bruc fut ému par cette vérité d'accent.

—Mon pauvre garçon, mon pauvre Conan ! Aide-moi ; nous allons reprendre la lutte, et je te donne ma parole que ce n'est pas l'étranger qui l'emportera.

Ce matin-là, Pierre Bruc ne fit pas sa promenade accoutumée. Peu lui importaient les voiles et les rames, et les lignes jetées pour la pêche. Il voulait, dès l'heure même, interroger Marcelle et lui faire toucher du doigt sa folie. L'enfant ne manquait ni de cœur ni de raison. Marcelle travaillait à un ouvrage de tapisserie dans le salon du Prieuré. Elle se leva, dès que parut son père.

—Eh bien ! qu'est-ce que j'apprends, fit-il, la voix dure et le sourcil froncé, c'est ainsi que tu as accepté le sacrifice de Conan ? O Marcelle, le rouge de la honte me monte au front.

Un flot de sang envahit le visage de la jeune fille, et ses mains se joignant instinctivement :

—Père, je n'ai pas osé le dire..., mais le prince Zinesko m'a fait savoir combien il m'aimait. Il m'a dit qu'il n'aurait plus qu'à quitter la vie, quand je serais la femme d'un autre.

Elle éclata en sanglots ; quand elle fut un peu calmée, elle reprit d'une voix entrecoupée :

—Je suis une ingrate envers Conan, je me le reproche assez ; son chagrin me désole ; mais, j'aime..... j'aime l'autre de toute mon âme.

Alors elle vit l'explosion d'une colère terrible. Bruc repoussa brutalement Marcelle qui s'était mise à ses genoux ; les mots sortaient étranglés de ses lèvres pâlies.

—Ah ! tu aimes ce Zinesko, qui fait de brûlantes déclarations à une jeune fille, sans que le père l'y ait autorisé. Ah ! tu l'aimes. Eh bien ! moi, j'aimerais mieux te voir porter en terre que de te voir épouser ce malhonnête homme. Un homme qui déclare qu'il va mourir d'amour pour exciter une naïve pitié et ainsi palper une dot.

—Père, suppliait Marcelle à genoux, père, vous ne le connaissez pas. Vous êtes injuste, envers lui.

Bruc continuait, sans même entendre la voix brisée de son enfant.

—Coureur de dot, va ! prétendre avoir reçu le coup de foudre et en mourir ! Ce coup de foudre, il ne l'a reçu ni sur la tête, ni sur le cœur, je t'en réponds, mais bien sur la poche. Ces ébranlements-là ne sont point mortels. Ah ! que je les connais trop, tous ces roués méprisables. Et tu as cru, Marcelle, et tu crois encore aux mensonges de cette langue dorée ?

Il la regarda avec une extrême dureté.

—Non, affirma-t-il de nouveau d'un ton sévère ; non, ce prince n'entrera jamais dans ma famille. Tu vas immédiatement écrire à Conan Plœl que tu regrettes la peine que tu lui as faite.

Marcelle était devenue livide ; mais, pleine d'énergie dans son angoisse, elle balbutiait les dents serrées :

—Cela me brise le cœur de vous résister ; mais je ne puis vous obéir. Non, non, je n'épouserai pas Conan Plœl.

La taille de Bruc se redressa ; et, de sa voix impérieuse, à laquelle on ne résistait jamais :

—Tu épouseras Conan, je l'exige. Tu tiendras tes engagements. Tu m'obéiras. Ah ! ingrate enfant ! Il n'y a pas eu de duvet assez chaud, ni de soie assez douce pour capitonner ton berceau. Tu as été adorée durant dix-huit années, et il a suffi, folle, il a

suffi d'un roué, que tu connais à peine pour te faire oublier ceux qui t'aiment réellement. Je ne reconnais plus ma fille, ma fille dont j'étais si fier et dont aujourd'hui il me faut rougir. Une fille qui oublie ses promesses ; une fille qui me désobéit.

Il était si véhément dans son indignation qu'il dépassait le but.

—Entends-tu, Marcelle ; entends-tu, si jamais Zinesko se met en travers de mes projets je saurai le briser comme un obstacle. Je les ai tous brisés dans ma vie, les obstacles. Ah ! tu crois que tu vas m'attendrir par tes larmes. Non, j'aurai le courage de te voir pleurer, parce que ton bonheur est en jeu, parce que je veux pas t'exposer à voir un jour tomber tes illusions. Ah ! quel amer réveil, ma pauvre enfant !

Bruc se calmait par degrés devant les mains jointes de sa fille, devant son visage altéré. Alors il reprit, avec moins de rudesse :

—Réveille-toi, réveille-toi d'un rêve insensé. Prends confiance en moi. Si je te parle ainsi, c'est que j'ai l'expérience de la vie. Je sais lire sur un visage humain et y reconnaître l'astuce et la ruse. Obéis-moi.

Marcelle pleurait et ne répondait rien. Il la prit dans ses bras, tout ému par cette profonde douleur.

—Je connais aussi les pauvres têtes de jeunes filles. Je sais combien elle s'exaltent parfois. On dit que raisonner l'exaltation d'une tête folle, c'est perdre son temps ; mais je te crois plus raisonnable que les autres, ma petite enfant. Oh ! ne pleure pas avec cette violence, tu me fends le cœur. Si je te parle ainsi, c'est que l'inquiétude et la crainte sont le lot de ceux qui aiment. Je serai si assuré de ton bonheur, si tu le confies à Conan. Me refuseras-tu cette joie ?

Il priait à son tour, et Marcelle balbutiait :

—Oh ! père, père, je voudrais vous obéir, mais je ne puis pas... je ne puis pas... j'aime le prince...

Et, tout à coup, elle pâlit encore, ses yeux se dilatèrent et elle tomba privée de sentiment dans les bras de son père.

L'émotion l'avait brisée. Frêle et nerveuse, affaiblie comme elle l'était depuis des semaines, elle n'avait pas été de force à soutenir la lutte. Quand elle revint à elle, elle était glacée et tremblait de tous ses membres.

Jeannette bordait soigneusement son lit en lui disant :

—Ah ! pauvre demoiselle, comme vous m'avez fait peur. Je vais vous apporter une infusion de fleurs d'oranger ; après vous essaieriez de dormir.

Marcelle prit docilement le breuvage, puis elle posa sa tête lourde sur l'oreiller. Le sommeil ne pouvait venir ; la respiration était difficile ; la fièvre montait, une fièvre ardente. Que donner à cette enfant pour calmer sa souffrance ! Est-ce avec des potions, des breuvages que s'apaise la douleur de l'âme ? Pierre Bruc demeurait silencieux. Assis près du lit, il considérait cette jolie tête fatiguée, ces yeux creusés par l'angoisse intérieure.

—C'est son cœur qui souffre, disait-il tout bas.

Et il savait bien que les remèdes sont impuissants pour guérir une pauvre enfant exaltée, qui se meurt de tristesse de ne pouvoir atteindre sa chimère. L'espoir seul lui eût rendu le calme, et pourtant, secouant la tête d'une façon presque farouche, Bruc répétait tout bas :

—Jamais ; plutôt la voir porter en terre que de la voir épouser ce Moldave.

Le lendemain, Marcelle était encore toute blanche, avec une flamme de fièvre dans les yeux : son souffle court sortait péniblement de sa poitrine. Par instant, elle délirait, et, dans ses divagations, il était aisé de constater quel empire Wladimir Zinesko avait pris sur cette âme rêveuse et passionnée.

Pierre Bruc, consterné, écoutait ces phrases décousues, ces récits incohérents où la pensée obsédante se faisait jour.

—Ah ! criait-elle, pardon, mon père, pardon... non, non... je ne puis vous obéir... Oh ! je voudrais mourir !

L'armateur poussait un profond soupir. Quoi ! cette enfant de dix-huit ans désirait mourir ! C'était horrible. Il passait sa main sur le front brûlant ; il y mettait des compresses d'eau glacée, afin d'apaiser cette fièvre et de ramener un peu de calme dans ce cerveau en délire.

—Ma petite Marcelle, murmurait-il, ma pauvre enfant chérie !

Elle ne l'entendait pas et continuait de parler, l'œil dilaté et le geste fébrile. Et le

père apprenait ainsi, avec une douleur cuisante, quelle était la force de cet amour caché.

L'enfant suppliait :

— Ayez pitié de moi... ayez pitié de lui ! C'est donc bientôt mon mariage avec Conan. Je serai brave, je tiendrai ma promesse.

Et, se révoltant tout à coup :

— Non, non, c'est impossible ! Oh ! que je suis malheureuse, que je suis malheureuse...

Cher prince, venez me consoler... bien aimé prince...

Elle pleurait après ces vains appels au prince moldave. Et le vieux marin, le visage inondé de larmes, commençait à se demander s'il avait le droit de s'opposer, avec une telle énergie, à ce mariage tant désiré par la pauvre enfant. Après tout, formuler ses griefs contre ce Zinesko, rien ne l'y autorisait. Ils prenaient naissance dans des nuances, et ces nuances n'étaient pas des faits. Il avait fait demander des renseignements à l'ambassade de Moldavie ; on avait répondu :

“ Grande fortune, grand nom, état civil indemne. ”

Pas un reproche sérieux ne pouvait être adressée à Wladimir. Il était joueur, dépensait largement ; il aimait les chevaux ; mais enfin, cette vie d'oisif était-elle un obstacle absolu ?

Le jour tombait ; pas d'autre bruit dans la chambre que le murmure du flot venant mourir sur le rivage. Jeannette allait et venait, rangeant les fioles sur le petit bureau, Marcelle, anéantie, avait fini par s'endormir. Penchée sur elle, à la clarté de la veilleuse, Pierre Bruc regardait le cher visage, et un soupir vint à ses lèvres. En la voyant si pâle, il songea, soudain, à un autre visage tout semblable ; il revit la mère de Marcelle qui, après de longs mois de souffrance, s'était éteinte lentement, lentement, avec une figure sereine ; et, aussitôt, il revit en souvenir la scène déchirante des adieux. Toute l'amertume de la séparation d'alors remontait à son cœur. Il se représentait le bouquet de roses blanches posé, par sa fille, enfant, sur le sein de la jeune mère endormie à jamais ; il croyait encore entendre le mot : HEUREUSE ! dernier cri arraché par l'angoisse maternelle à cette poitrine haletante. Était-elle heureuse, Marcelle ? Avait-il accompli le dernier vœu de la mourante ? Jusqu'ici il aurait pu se répondre : oui, elle est heureuse. Je me suis dépensé sans mesure pour son bonheur ; mais, depuis son refus d'unir Marcelle au prince Zinesko, il sentait sourdre en lui un doute cruel. HEUREUSE ! Tant d'années avaient passé sur la recommandation suprême qu'on eût pu croire qu'il l'avait oubliée. Mais lui se souvenait toujours ; la voix de l'agonisant résonnait à son oreille avec une inflexion suppliante : HEUREUSE ! HEUREUSE !

Alors il avait confié sa fille à de bonnes religieuses, de vraies mères, et il était redevenu un de ces rudes marins qui, sans cesse, affrontent le danger de l'océan avec un but unique dans la vie. Son commandement était énergique. Jour et nuit il n'était occupé que de son commerce et que de la marche de son navire.

HEUREUSE ! HEUREUSE ! Il la voulait riche ; il la voulait adulée, la première du pays breton, et il peinait durement pour lui acquérir la dot rêvée. Comment dire ce qu'il avait dépensé, pour en venir à cette fortune, d'années de force, de vigilance, d'énergie et ses longues nuits de veille dans les embruns et sous la pluie, et ses souffrances dans les pays torrides ; mais un vrai sang de marin breton coulait dans ses veines ; il était un de ces hommes rudes, à l'âme rêveuse, qui vivent sans cesse sur la mer, gardant toujours au fond de leur cœur le souvenir unique et ineffaçable de quelque coin de lande où fleurit la bruyère, ou de quelque figure douce qui se dessine au fond de la pensée. La figure douce, qui revenait dans chacun des rêves de Pierre Bruc, c'était sa petite Marcelle. Puis, elle avait grandi, elle était devenue une belle jeune fille ; alors, disant un éternel adieu à la vie du marin, il s'était fixé au Prieuré pour y finir sa vie en face de la mer. Mais il avait rêvé que Marcelle ne le quitterait pas, qu'elle deviendrait la femme de son jeune ami. Un étranger voulait la lui ravir. Bruc posa la main sur son cœur ; il y sentait une profonde douleur. Dans son antipathie contre ce Zinesko, ne se glissait-il pas un sentiment d'égoïsme ? Si Marcelle devait être heureuse loin de lui avait-il le droit de la retenir dans la maison bretonne ? HEUREUSE ! HEUREUSE ! La pauvre mère mourante l'avait dit ce mot ; c'était sa recommandation suprême.

La soirée s'avançait ; la mer continuait sa plainte ; la lampe, sous son abat-jour, ne jetait dans l'appartement, qu'une lueur discrète ; Marcelle reposait. Sous ses rideaux blancs, son visage était d'une pâleur de cire ; la fièvre était tombée. Bruc crut, une seconde, qu'elle était morte. Une hallucination rapide la lui montra les yeux clos par le dernier sommeil. Elle était morte, morte de chagrin peut-être...

La jeune fille, depuis un moment immobile, commençait à s'agiter : ses lèvres prononçaient un nom, toujours le même, toujours le nom du prince ; puis elle ouvrit les yeux. Elle était là, calme, en cet instant, la raison très lucide. Elle eut pour son père un pâle sourire. Une grande souffrance mêlée à une grande tendresse se montrèrent sur le visage de l'armateur ; il prit, dans les siennes, la chère petite main diaphane qui aurait dû, un jour, lui fermer les yeux.

— Tu l'aimes donc bien, dit-il, que tu y songes toujours !

Elle répondit avec une douceur navrée :

— Pourquoi me parlez-vous de lui, mon père ? Vous connaissez mes luttes de chaque heure, elles m'ont épuisée : je suis à bout ; mais, si je me relève si je guéris, ne doutez pas de moi. Je trouverai le courage de me vaincre. J'épouserai le docteur Ploël.

Ces paroles si simples, accompagnées de larmes muettes, avaient un tel caractère de douleur, que Bruc se sentit, tout à coup, ému jusqu'au fond de l'âme.

— Marcelle, Marcelle, bégaya-t-il, tu guériras, mon enfant ; sèche tes larmes ; je ne puis te voir si mortellement triste. Je ferai ce que tu désires.

Elle le regardait anxieuse.

— J'ai pensé si longuement à ce qui nous divise. Vois-tu, je me suis senti en proie à une détresse morale si cruelle que je ne saurais l'exprimer. Si je voulais que tu fusses la femme de Conan, c'est que je pensais que ton bonheur était là... Toi, tu penses qu'il est ailleurs.

La jeune fille joignait les mains, respirant à peine. Et le mot, que Bruc s'obstinait à ne point prononcer, jaillit soudain de ses lèvres.

— Eh bien ! je vais écrire à ce gentilhomme, à ce Moldave, que le Prieuré lui est ouvert. Guéris-toi pour recevoir ton fiancé.

Et, du revers de sa main, il essuyait les grosses larmes qui coulaient lentement sur ses joues bronzées.

Il ajouta :

— Pauvre Marcelle ! Pauvre Marcelle ! puissions-nous, tous deux, ne pas commettre une irréparable erreur.

À dater de cette promesse, un mieux sensible se manifesta dans l'état de Marcelle. Il fallut néanmoins bien des jours pour vaincre la maladie. On ne guérit pas tout d'un coup quelles que soient les riants espérances. Si l'esprit se remet à la joie avec la rapidité de l'éclair, le corps est plus lent à retrouver sa force. Cependant, grâce aux soins assidus de son père, Marcelle ne tarda pas à traverser les phases de la convalescence ; douce période qui est une renaissance. Un sang plus frais s'éleva, avec une puissance plus généreuse, du cœur dans les veines : chaque sensation est presque une jouissance d'enfant. Maintenant un doux sourire reparaisait sur les lèvres, qui n'étaient plus décolorées et la gaieté dans les yeux, qui n'étaient plus brillants de fièvre, mais rayonnants d'espérance.

Pierre Bruc soulevait son enfant chérie dans ses bras, l'asseyait lui-même dans un grand fauteuil, puis il la regardait.

— Tu sembles pensive, Marcelle... Voudrais-tu quelque chose ?

Elle souriait.

— Je ne veux rien. Je suis heureuse. J'attends. Je pense. Il me semble que je renais.

Bruc ne répondait pas : mais il pensait que les jeunes filles, de nos jours, donnent bien promptement leur cœur.

VI

Quand vint le mois d'octobre, le prince Wladimir Zinesko accourut au froid appel de l'armateur. Il accourut comme un brillant comédien, jouant son rôle avec un art parfait. Comme il savait rester en extase devant sa jolie fiancée, qu'une légère pâleur rendait plus touchante encore ! On eût dit l'extase d'un fervent devant une sainte image. Comme il savait la fasciner par des hommages pleins de déférence. Et la pauvre Marcelle marchait dans une atmosphère d'illusions. Un matin, la corbeille arriva de Moldavie. C'était un composé de diamants, de perles, puis des dentelles, des pièces de satin et de velours, des broderies d'Orient, des bijoux précieux, le tout contenu dans un magnifique coffre incrusté de nacre. Marcelle joignait ses petites mains où brillait la bague des fiançailles.

— Comment vous remercier ? Oh : je reconnais là votre nature généreuse, votre noble cœur.

Conan se trouvait au Prieuré le jour même où toutes ces splendeurs scintillaient sur la table du salon. Pierre Bruc l'avait fait appeler pour une indisposition, une sorte de vertige qu'il avait éprouvé, et qui avait effrayé Marcelle. Ce malaise n'avait pas eu de durée, et le docteur se disposait à quitter son ami ; il achevait d'écrire l'ordonnance et se tenait assis à l'écart. Silencieux, il regardait Marcelle avec une souffrance étrange.

La jeune fille, debout devant la glace, s'amusait à essayer un collier de perles. Il détournait les yeux, car cette joie lui faisait mal. Rarement il venait au Prieuré. Un regard de Marcelle, un sourire témoignant de sa tendresse pour Wladimir, perçaient le cœur de Conan. Pourtant, pour l'amour d'elle, il n'aurait pas voulu qu'il en fût autrement. En vain la jeune fille, dans le naïf égoïsme de ceux qui aiment, venait à lui et lui disait :

— Pourquoi fuir ainsi mon fiancée, mon cher Conan ? Je voudrais tant que vous fussiez amis. Cela me ferait tant de plaisir.

Amis ! était-ce possible ? et il murmurait :

— Ne me demandez pas cela, Marcelle. Tout ce que je puis, c'est de forcer mon cœur au silence. Soyez heureuse.

Il ne haïssait pas ce Moldave ; mais il éprouvait pour Wladimir un éloignement insurmontable. Il ne lui voulait pas de mal ; mais il souhaitait ne pas le rencontrer, n'avoir jamais aucun rapport avec lui ; et, dès qu'ils étaient en présence, il se dérobait. Il s'en allait loin, le plus loin possible, souffrant d'un mal dont personne n'eût pu le consoler.

Le mariage eut lieu le 15 octobre, par une claire journée d'automne. Les invités, amis du prince Zinesko, étaient de marque : collection de personnalités à grand effet destinée à éblouir la simple famille de l'armateur. Peut-être, sous le vernis brillant, aurait-on découvert un petit point véreux ; mais la tare était bien dissimulée. Les témoins du prince, un riche Persan et un magnat de Hongrie, étaient fort décoratifs, et serraient la main de l'armateur avec beaucoup de noblesse. C'était vraiment des gens à rehausser par leur présence, l'éclat d'une cérémonie. L'église voisine du Prieuré était transformée. Sur le désir du prince, qu'un mariage tout simple eût rempli d'horreur, on avait décoré l'autel d'une profusion de plantes rares, de cierges, de candélabres d'or. Un tapis d'Orient, aux vives couleurs, descendait jusqu'au bas des marches, et sur des prie-Dieu de velours, les jeunes mariés étaient agenouillés, bénis par un prêtre arménien, de passage à Dinard. Il y avait aussi des chœurs et des soli de premier ordre. Pour complaire aux désirs vaniteux de son gendre, l'armateur avait bien fait les choses, et payé largement un ténor réputé à Paris. Marcelle rayonnait dans sa longue robe de satin, enrichie de dentelles. C'était bien en elle la foi de l'être qui ignore en celui qui lui a pris l'âme ; les élans d'un cœur qui croit s'être donné pour toujours, parce qu'il espère avoir rencontré une loyauté à toute épreuve et un dévouement sans égal. Un seul nuage formait ombre dans ce radieux bonheur : le chagrin du docteur Ploël. En vain, dans son naïf égoïsme elle lui avait demandé de lui prouver qu'il pardonnait en assistant à son mariage ; Conan n'avait pu s'y résoudre. Le matin, il avait envoyé à la jeune femme, de la part de sa mère, une croix d'or richement ciselée ; il y avait joint quelques mots affectueux, empreints de tristesse.

« Ma présence, disait-il, n'est pas plus nécessaire à votre bonheur que cette pauvre petite croix ne l'est dans votre écrin. Vous voudrez bien m'épargner une épreuve qui me ferait souffrir sans aucun avantage pour vous. Je souhaite, du fond de l'âme, que vous soyez heureuse. Pour moi, je n'ai jamais été que bien peu de chose dans votre vie ; maintenant je n'y suis plus rien. Adieu, Marcelle... adieu, ma petite amie d'enfance. Ne craignez rien de moi. Jamais mon importune présence ne troublera vos joies... Croyez, cependant, qu'au fond du cœur, je vous resterai toujours dévoué.

« CONAN PLOËL. »

Marcelle avait versé une larme en lisant cette lettre ; mais déjà, elle n'y pensait plus tant elle était heureuse de sentir son prince agenouillé près d'elle. Il était vraiment beau, ce Wladimir Zinesko, avec ses yeux bleus, largement fendus, et ses longues moustaches blondes tombant de chaque côté de sa bouche vermeille. Et quelle noble tournure dans son habit de coupe élégante ! quelle main souple sous le gant blanc ! quel

piéd finement cambré dans la merveilleuse bottine. Tout en lui trahissait un gentil-homme de vieille race. Elle elle allait être princesse... princesse..., elle, Marcelle... Et ce qui valait encore mieux que le titre, ils s'aimaient.

L'évêque arménien, mitre en tête, descendait les degrés de l'autel. Il étendit les mains pour les bénir ; ils échangèrent les alliances ; ils étaient unis pour la vie. A ce moment Pierre Bruc ne put réprimer un profond soupir.

— Mon Dieu, murmurait le pauvre père, l'âme en détresse, mon Dieu, faites que je me trompe. Ah ! que je souffre ! il me semble que je vais perdre mon unique enfant.

L'orgue jouait ; la messe s'achevait ; et, en grande pompe, le défilé descendit l'église. Un splendide déjeuner était servi au Prieuré. On se mit à table. Bruc faisait les honneurs du repas avec sa rondeur un peu lourde, contrastant avec l'élégance de son gendre. Le repas achevé, les toasts portés au bonheur des époux, les invités passèrent au salon et le prince Zinesko pénétra dans la chambre qui lui était destinée, afin de procéder à sa toilette de voyage. Les jeunes mariés devaient partir pour Nice. Le prince changea sa cravate blanche pour un plastron de nuance sombre et son habit noir pour un veston, quand il détourna la tête au bruit d'une porte ouverte avec précaution.

Qui donc venait le troubler dans cette importante affaire de sa toilette ? Qui donc se permettait de pénétrer chez lui sans se faire annoncer ? Le prince levait le front d'un geste noble, se préparant à foudroyer l'intrus par quelques paroles raides ; mais les mots s'arrêtèrent sur les lèvres à la vue du visiteur. C'était un grand et mince jeune homme de vingt-six ans, au visage d'une pâleur de cire, des yeux ardents qu'avivait encore une moustache brune militairement retroussée. Il regardait Wladimir avec un sourire singulier, d'une ironie froide.

— Eh ! eh ! fit-il, avec un accent étranger des plus prononcés, c'est ainsi qu'on oublie les amis, qu'on ne les invite même pas le jour de ses noces. Eh ! mon cher, je crois, en vérité, que tu as désiré que je perdisse ta trace... la trace du prince Zinesko ! Mais il n'est pas facile de me dépister ; et, comme je te recherchais avec un double stimulant, l'amitié et la faim, je t'ai retrouvé.

Le prince fronçait le sourcil d'une manière menaçante. Il prévoyait d'extrêmes difficultés, et puis le tutoiement de ce misérable l'exaspérait ; mais il n'osait l'interrompre. Que de fois, dans le cours de sa vie, il s'était tiré d'un mauvais pas grâce à sa féline prudence. Il demeurait muet, mais il ébauchait un plan pour échapper à cet intrus. À la fin il dit :

— Paul Vélina, vous n'êtes donc pas encore lassé de votre odieux chantage ? Vous revenez encore et le jour même de mon mariage. N'ai-je pas versé en vos mains, cependant, une partie de l'héritage qui me venait de ma grand'tante. Qu'avez-vous fait de cet argent ?

Paul Vélina eut un geste du pouce et de l'index, simulant de légers billets bleus qui s'envolent. On ne voyait pas bien s'il plaisantait ou non. Il y avait comme une habitude de sarcasme dans le pli de sa lèvre, il dit :

— Eh ! mon cher, l'argent est rond ; il est fait pour rouler. Celui que j'ai gagné à ton service n'a fait qu'un tour à la roulette. Alors j'ai essayé de donner des séances de spirisme. Cela ne marchait pas du tout, Tous, des incrédules. Mon gousset restait vide. Ah ! depuis des mois elle n'est point drôle ma vie de misère. Je vis à peine vêtu, remplaçant le linge absent par l'épanouissement du noué de ma cravate. Il y a trois jours, j'ai perdu dans un tripot mon dernier louis. J'étais littéralement désespéré, quand un journal est tombé sous ma main. Ton mariage avec mademoiselle Bruc y était annoncé. Vite, je cours au Mont-de-Piété ; j'y laisse ma dernière épave ; on me donne trois louis ; je prends le train et me voici. Tu dois avoir de l'argent... quelques petites économies.

Je vais vous faire jeter à la porte, répliqua froidement Wladimir. Je ne vous connais plus. Vous m'aviez juré, sur une sainte image, de ne plus apparaître devant moi.

Le jeune homme éclata de rire.

— Y crois-tu à la valeur de ces serments-là ? Je me suis rappelé que tu m'avais dit, un jour, alors que nous étions amis : " Viens dîner avec moi quand tu voudras ; cela rend parfois service d'avoir un couvert mis." Eh bien ! cela va me rendre aujourd'hui rudement service, J'ai entrevu, en bas, les reliefs d'un festin, qui m'ont mis en appétit. Bon repas ici, bonne maison, et j'ai grand besoin de me refaire, je t'en réponds.

Wladimir eut un geste d'anxiété.

Vélina continua :

—Je me souviens encore d'un axiome qui me semble précieux à conserver dans ma mémoire : " Les secrets des riches amis sont des éponges pleines d'or ; il faut savoir les pressurer."

—Taisez-vous, taisez-vous, s'écriait Zinesko devenu blême et craignant, sans doute, le récit de quelque tragique aventure.

Véline attacha sur lui ses yeux perçants :

—Eh ! Eh ! tu ne te soucies pas que je te rafraîchisse la mémoire, Ah ! moi, je n'ai pas oublié comme tu soupirais après l'héritage de ta grand'tante, riche à millions ; mais elle ne donnait pas un décime à son élégant neveu, ne voulant pas, disait-elle, contribuer à ses folies. Et toi, tu attendais impatiemment : le temps s'écoulait ; les jours, les semaines, les mois ; et la vieille sorcière, comme tu l'appelais, la vieille sorcière, que l'on disait si malade, n'en finissait pas de mourir. Moi je te répétais mon opinion sur les héritages ; c'est qu'il est sage de se les assurer.

—Taisez-vous, taisez-vous, répétait le prince, les lèvres frémissantes, les mains crispées. Taisez-vous.

Paul Véline ne se troublait point.

—Oui, il est bon de se les assurer par un moyen sûr. Ce moyen je l'avais trouvé. Tu ne voulais pas en faire usage ; en attendant tu tirais la langue et tu faisais des dettes. Las de cette misère, tu m'as donné carte blanche.

—Taisez-vous, taisez-vous, redisait le prince avec égarement ; on pourrait nous entendre.

Par la portière, restée soulevée, on percevait le bruit de la fête ; les invités, au salon, causaient bruyamment, et le son des voix arrivait comme une rumeur.

—Comment chasser cet homme ? pensait Wladimir.

Oh ! Dieu, que déjà il avait souffert de cet odieux chantage !

Paul Véline, d'un œil exercé, fouillait la pensée du prince et lisait, comme à livre ouvert, sur le visage blême.

—Je crois, dit-il, que tu vas me montrer les dents, comme un dogue auquel on veut reprendre un os. Et mârbleu ! je suis raisonnable. Comme cadeau de mariage, signe-moi un chèque de cent mille francs..., signe.

Il lui présentait du papier et une plume.

—Signe, te dis-je.

—Fou, repartit résolument le prince.

—Signe, ou je crie... Signe, ou je vais trouver ton beau-père, et lui apprends tout... On nous coffrera tous les deux, mais que m'importe à moi ? Je suis fatigué de ma vie de misère, et je ne serai pas fâché d'être nourri par l'État.

Et présentant la plume de nouveau :

—Signe ; je le veux.

Le prince était pâle comme un mort.

—Allons, décide-toi, faisait avec arrogance l'aventurier. Tu as trouvé bon gîte ; je veux part au foyer. Tu dînes d'une façon supérieure, je suis un affamé qui gronde à la porte. Invite-moi. Dès que je serai assis au banquet, ne crains rien, je ne renverserai pas la table.

Il fallait en passer par les exigences du misérable. La main de Wladimir tremblait violemment. Jamais il n'avait éprouvé pareille révolte intérieure. Il avait des tentations de se jeter sur ce Véline, de le saisir à la gorge, de l'étrangler, de lui enfoncer ainsi, à jamais, le secret avec le râle de l'agonie ; mais la lutte aurait été bruyante, on serait accouru. Véline aurait crié, aurait jeté à tous les vents le dangereux secret. Alors il fallait céder encore, céder toujours. Quelle vie, quelle vie lui faisait cet homme ! Il prenait la plume ; les premières lignes du chèque se traçaient quand un léger coup fut frappé à la porte : Marcelle entra ; dans son élan affectueux, elle tendit au prince ses deux mains ouvertes.

—Eh bien ! êtes-vous prêt ?

Elle attachait sur son mari des yeux pleins de tendresse. Elle fut frappée de l'expression de son visage crispé.

—Seriez-vous souffrant ?

Mais, déjà, il avait changé d'expression.

—Non, je ne suis pas souffrant, je suis tout au bonheur de ce voyage... Notre voyage de noces.

—Il lui pressait les deux mains, et, tendrement, il y posa un baiser.

Marcelle avait retrouvé son beau sourire de jeunesse confiante. Elle ne soupçonna pas un instant que le prince pût mentir. Paul Véline, satisfait de posséder son chèque signé, maintenant aidait son compère à jouer l'odieuse comédie. D'arrogant, son regard était devenu obséquieux : et, s'inclinant devant Marcelle :

—Ah ! madame, s'écria le misérable, avec un accent de gratitude bien rendu, comment bénir assez le généreux prince, votre époux. Il vient d'aider, avec une largesse digne de son grand cœur, un pauvre exilé, réduit à la plus profonde misère.

—Oui, en effet, mon cœur s'est ému au récit des souffrances de ce jeune homme, répliqua Wladimir, et j'ai peut-être donné une somme un peu forte, ma chère Marcelle.

Elle lui serrait les mains, dans sa joie de le voir si charitable.

—Jamais, jamais nous ne pourrions trop venir en aide à ceux qui ont besoin d'appui.

Véline, dissimulant sous un air d'humilité son sourire de triomphe, songea à se retirer.

—Adieu, fit le prince en lui tendant noblement la main.

—Adieu, et que le ciel vous bénisse ! répliqua le misérable.

Puis il reprit avec ironie :

—Permettez-moi de ne pas vous dire un adieu sans retour. Ma reconnaissance est trop vive pour que je ne vienne pas, parfois, vous dire que je n'oublie pas les bienfaits. Au revoir.

Wladimir étouffa un blasphème, car il devait sourire à Marcelle. Rapidement il acheva ses derniers préparatifs ; et, comme la voiture attendait, ils descendirent en hâte.

Depuis un long moment Pierre Bruc avait quitté ses invités, laissant à une vieille cuisinière le soin de faire les honneurs du salon. Dans son esprit, dans son cœur, existait une unique pensée : " Le départ de son enfant. " Il s'était enfui sur la terrasse, et là, devant la mer qui battait son plein et faisait rage sur les noirs rochers, il trouvait une sorte de volupté amère à se noyer dans sa propre souffrance. Il sentait des mots cruels lui mouler aux lèvres à l'adresse de son gendre. Il en voulait à sa fille d'avoir eu en ce prince une confiance qu'il ne partageait pas ; d'avoir préféré cet inconnu au bon et loyal Ploël, à son père lui-même. Ingrate, ingrate Marcelle ! Il marchait à grand pas sur cette terrasse, n'ayant plus comme d'habitude, une bonne parole pour son goëland perché sur le bloc de granit.

—Ah ! l'affection filiale... fumée ! fumée ! répétait-il. Tant que l'enfant a besoin de vos caresses, de votre appui, elle se plaît sous le vieux toit : c'est la petite fauvette, dont les chants vous réjouissent. Le vieux père l'adore. Et puis, vienne l'heure de bâtir un nouveau nid, la fauvette s'envole à tire-d'aile... Elle s'envole joyeuse, sans souci de ceux qu'elle abandonne. Ah ! cette heure est amère, même aux mieux préparés.

Il essayait une grosse larme qui coulait le long de sa joue, puis, se raidissant, il s'avança vers Marcelle, qui venait à lui. Elle entourait l'armateur de ses deux bras.

—Père, père ne soyez pas si triste ; votre chagrin me désole. Je reviendrai bientôt. Je vous écrirai souvent.

Pierre Bruc se trompait en disant que sa fauvette s'envolait joyeuse. En ce moment Marcelle versait des larmes bien sincères ; mais les larmes d'une jeune mariée sont comme une rosée de printemps, vite séchées, bientôt oubliées. Et dès qu'elle fut dans la voiture, emportée au galop de deux chevaux, Marcelle eut un sourire pour Wladimir, qui lui disait son profond amour. Et lui, le pauvre père, demeura immobile, s'appuyant sur le marbre de la terrasse. Il rentra enfin ; les invités étaient partis ; mais le salon n'était pas vide. Le docteur Ploël venait d'y pénétrer. Cette visite fut douce au vieux marin. Il sentait, dans cette âme, une douleur pareille à la sienne.

—Ah ! mon cher Conan, s'écria-t-il, que tu as bien fait de venir. Ce soir, plus que jamais j'ai besoin de presser sur mon cœur un cœur dévoué. Je suis malheureux !

Et se jetant dans les bras du jeune homme :

—Elle est partie..., partie si loin... C'est fini de mon bonheur. J'ai perdu mon enfant... Tu comprends cela, toi... Tu ne trouves pas que je suis un vieux fou en pleurant ma fille.

Conan cherchait de bonnes paroles pour le consoler et n'en pouvait trouver.

—Elle a promis de m'écrire. Chaque matin je guetterai le facteur ; je vivrai de cette petite aumône jetée en passant. Ses lettres seront peut-être rares ; je n'ai plus que la seconde place dans son cœur.

Son œil devenait sombre ; et, tout à coup :

— Ah ! mon pauvre Conan, puisse Marcelle ne pas apprendre, à ses dépens, comment certains hommes envisagent de nos jours les devoirs du mariage et la foi conjugale. Ce prince Zinesko me semble avoir des notions tout à fait à lui sur le devoir. Son plaisir en est pour lui la règle.

L'honnête figure de Bruc devint presque menaçante.

— Ah ! il la rendra heureuse... ou sinon... s'il la ruine, s'il la délaisse... Tiens, je deviens fou.

Conan comprit que toute consolation était inutile en ce moment, et qu'il était plus sage de laisser cette douleur farouche s'apaiser dans le silence. Il quitta son ami et regagna sa paisible demeure. Mme Ploël vint à la rencontre de son fils ; et, lui tendant la main :

— Pauvre enfant ! Quelle pénible journée, comme tu as dû souffrir !

Le front du jeune homme s'assombrit ; il répliqua d'une voix brève :

— Pendant la cérémonie j'ai été voir des gens encore plus malheureux que moi. Comment se plaindre quand on a visité une pauvre fille au visage rougé par un mal cruel ; une veuve qui a tout perdu, son mari, son fils unique, et qui reste sans pain. Ah ! mère un médecin devient philosophe. Les hommes lui semblent des éphémères, bientôt balayés par la mort. La vie a peu de durée. Dans la joie ou dans la peine, elle passe rapidement.

Il disait cela d'une voix lente, détachée de tout.

— Tu fais le brave, Conan ; tu veux me cacher ton regret de ce que tu crois le bonheur perdu, et cet autre chagrin qui doit être si sensible à ton âme fière : avoir donné ta tendresse à un cœur qui ne te l'a pas rendue.

— Vous dites vrai, ma mère. Je vous en prie, ne parlons plus jamais de ce regret.

Elle acquiesça à ce désir d'un mouvement de la tête.

— Tu as raison ; mieux vaut ne plus parler de cette jeune femme. Efforçons-nous de l'oublier. Avec le temps, tu verras, un voile se tisse sur les choses qui s'éloignent ; tu verras aussi que si la vie est courte, elle a cependant de beaux jours. Nous sommes à la saison d'automne... le printemps reviendra. Tu n'as encore que vingt-huit ans, Conan ; tu verras encore beaucoup de riantes saisons. Il y a de par le monde des jeunes filles bonnes, qui savent apprécier les cœurs généreux et les intelligences d'élite.

Il l'interrompit vivement :

— Ma mère, je connais mon devoir, et je sais que je ne dois rien tenter pour rencontrer en ce monde, celle que j'ai tant aimée ; mais je resterai fidèle à son souvenir. Autrement, quand vous êtes demeurée veuve, si jeune et si belle encore, nul parti ne vous a tentée. Vous vous êtes entièrement consacrée à votre fils. A mon tour de me consacrer à ma mère. Vous aurez tout le cœur de votre enfant. Où serais-je plus heureux que près de vous. Vous êtes si parfaite.

Une grande mélancolie était empreinte dans son regard. Mme Ploël répliqua simplement :

— Laissons passer le temps, et, quoi qu'il advienne remettons-nous toujours entre les mains de sa divine Providence. C'est la sagesse.

— Ou la sagesse, répéta le docteur, comme un écho.

Il s'était approché de la fenêtre, et il se figurait voir la princesse Zinesko glisser hors de sa vie, comme il voyait, de cette fenêtre, un petit navire fendre les vagues, s'éloigner, disparaître, puis laisser la mer à sa solitude profonde. Et, pendant ce temps, le prince et la princesse quittaient la Bretagne, Marcelle se livrait, avec une joie enfantine, au plaisir du voyage. La locomotion l'amusait ; elle trouvait ce wagon-coupé si confortable elle avait conscience qu'elle était élégante et jolie dans sa toilette de voyage. Du reste le prince lui disait en ce moment.

— Vous êtes exquise, ma chère.

Elle jouissait aussi des menus objets qu'elle emportait. Son sac en maroquin du dernier genre, son flacon de sels, un bijou artistique. Toutes les pièces de son nécessaire étaient en vermeil, avec ses armes en relief. Elle l'ouvrait, le refermait, pour avoir le plaisir de l'admirer. Le prince lui avait offert ces merveilles. Avec quel goût il savait choisir !

— Vraiment vous m'avez gâtée, fit-elle, vous êtes bon et je vous aime, ajouta-t-elle avec une effusion où il y avait le dévouement d'une existence entière.

Il eut son plus séduisant sourire.

— Vous m'aimez ? Est-ce bien vrai, ou un petit mensonge ?

Et, comme elle paraissait contristée de ce doute :

— Je plaisante, mon enfant, vous m'aimez, je le sais et moi je vous adore. Voyons, il faudrait vous reposer ; il est près de onze heures. Je vais tirer le rideau bleu devant le réflecteur afin que la lumière trop vive ne fatigue pas vos jolis yeux. Pendant le reste de la nuit, je vais vous regarder rêver..., à qui ?

En parlant ainsi, il enveloppait la jeune femme d'une molleuse couverture de voyage aux nuances les plus riches : Pauvre princesse ! elle continuait d'assister à une comédie parfaitement rendue, jouée dans des décors irréprochables. Marcelle n'avait passommeil. Jamais ses rêves n'eussent égalé en bonheur les joies du présent. Elle fermait les yeux, rêvant tout éveillée à sa vie nouvelle, à son riant avenir. Puis, tout à coup, se soulevant elle dit :

— J'ai peur, j'ai peur, mon ami, de n'être jamais la femme du grand monde qui vous eût convenu. A vrai dire, je ne suis qu'une simple provinciale.

Il l'interrompit.

— Confiez-vous à moi, ma chère, et je vous formerai. Vous serez mon élève. On m'a toujours reconnu de la distinction, du goût, du tact. Est-ce votre avis ?

Elle dit : " Oui ", fascinée par les belles manières du prince, et ne voyant pas, la naïve, que l'amour aveuglait, l'orgueil effroyable de celui qui prétendait à la perfection absolue.

Il continua :

— Je n'ai aucune inquiétude sur vos succès à venir. Si vous suivez mes avis, en quelques jours, vous serez une femme du monde accomplie. Toute femme intelligente a dans sa nature une souplesse, un tact inné qui lui permettent de s'assimiler promptement toutes choses, de sorte qu'elle n'est point déplacée dans un milieu supérieur. Ah ! princesse, vous porterez noblement le vieux nom de Zinesko !

Et s'animant, des bouffées d'orgueil lui montant au cerveau :

— Je vous vois déjà, ma belle enfant, recherchée, adulée, régnaant dans les salons par votre esprit, votre beauté, votre fortune. Vous serez de ces privilégiées dont on cite les noms, dont on décrit les toilettes dans les journaux du high-life, et dont l'entrée, dans une loge de théâtre, est un événement qui appelle tous les regards.

Elle sourit doucement à cette perspective.

— C'est très beau de briller ; mais il est une meilleure joie ; être seule, près de vous.

— Ah ! princesse romanesque, fit-il, c'est ainsi que vous comprenez le bonheur. Eh bien ! nous voguerons de concert dans l'éther. Maintenant, chérie, dormez en paix.

Et, pour l'engager au repos, il s'enveloppa chaudement et ferma lui-même les yeux.

Le lendemain, au coucher du soleil, le train atteignait le littoral de la Méditerranée, féérique parcours que celui-là. On serpente au bord même des moindres sinuosités de la côte, on rare de si près les flots qu'on se figurerait y naviguer, n'étaient les tunnels qui vous replongent, à chaque instant, dans les ténèbres, comme pour mieux vous faire apprécier, à la sortie, quelque nouvelle perspective resplendissant de soleil. Là-bas, en Bretagne, c'était la mer froide et sauvage, de l'écume blanche frappant sans cesse de noirs rochers ; ici c'était toute une succession de caps et de baies, que venait festonner une mer d'azur se confondant avec l'infini du ciel. Hier encore, c'était l'automne, le brouillard du Nord ; maintenant Marcelle aspirait, avec délices, la tiède atmosphère du Midi. Partout, dans la campagne, on ne voyait que riches villas, entourées d'orangers, de palmiers, de plantes tropicales. Le train passait entre des jardins embaumés de roses et de mimosas.

— Que c'est admirable ! s'écriait Marcelle... Le beau voyage !

— Pas tant d'enthousiasme, chère amie, ce n'est pas distingué ; on dirait que vous n'avez jamais rien vu.

Et voilà que, tout à coup, il se rejeta dans l'angle du wagon-lit, le visage blême, les sourcils contractés, l'air effrayé. Mais, en moins d'une seconde, il se maîtrisa. Un train les avait croisés, et, à ce train se trouvait accrochée une voiture cellulaire. Cette impression avait été si rapide qu'elle avait échappé à la jeune femme, tout occupée de l'admirable paysage. Elle trouvait un charme tout particulier à traverser cette campagne niçoise. Les habitations avaient un aspect si vivant, si avenant, parfois si grandiose. Les jardins descendaient en pente jusqu'au rivage. Derrière les arcades d'un portique d'ifs ou à travers une colonnade de pins au bout d'une pelouse, par dessus les lauriers roses d'un parterre, la mer présentait ses vaisseaux, son calme, son azur.

Enfin, le train s'arrêta. On était en gare de Nice. A l'heure suivante, le prince et Marcelle prenaient possession de la villa louée à l'avance par Wladimir. C'était une maison construite à l'italienne avec des balcons, des terrasses, le tout blotti dans des palmiers. L'intérieur répondait à l'extérieur. En tout, le prince aimait l'exquis, et jamais homme ne dépensa l'argent avec un dilettantisme plus raffiné.

— Quel palais ! faisait Marcelle en traversant le vestibule pavé de marbre, orné de plantes exotiques, et en pénétrant dans le salon tendu de riches étoffes, et dont les tons, d'une extrême douceur, prêtaient un plus séduisant éclat au teint rose et délicat de la princesse. Quelles fêtes on donnerait dans cette enfilade de riches appartements, terminée par une serre, où des fleurs rares embaumaient !

— Je suis, en effet, satisfait, disait Wladimir, en donnant un regard approbateur à sa nouvelle résidence ; mes ordres ont été ponctuellement exécutés. Nous pourrions faire figure à Nice ; car, sachez, mon enfant, qu'une femme, même jolie comme vous l'êtes, a toujours besoin d'un beau cadre.

Dans la chambre à coucher, ils retrouvèrent le même luxe discret et délicat. Elle était de soie bleu pâle, ornée de vieilles guipures. Marcelle versa de l'eau dans une immense cuvette en porcelaine japonaise, on rafraîchit, avec délices, son visage et ses mains ; puis elle passa dans la salle à manger, où un lunch d'arrivée les attendait. Et, pour la jeune femme, il y avait quelque chose d'exquis à se trouver assise devant cette table, chargée de fines pâtisseries, de fruits savoureux, à se servir d'une petite cuillère armoriée, à s'entendre parler à la troisième personne par ce valet de chambre de haut style, dont la main disposait tout sans bruit. Et la princesse Zinesko se reportait involontairement à la rusticité plantureuse des repas du Prieuré, et au bruyant service de la fidèle et familière Jeannette. Bientôt le prince congédia, d'un noble geste, le serviteur et se mit à servir lui-même Marcelle, lui versa le thé, lui offrit le sucrier, et, tandis qu'en face d'elle il buvait à son tour le thé parfumé, c'était toujours le même sourire, le même regard dont elle avait sans cesse, la douceur au fond de l'âme.

Leur lune de miel dura quinze jours. Durant quinze journées, pour complaire à la mode, qui veut que les amoureux cherchent l'ombre, le prince consentit à vivre toujours aux côtés de sa femme. Gracieux et attentionné, il se laissait adorer par cette enfant aimable.

— Chère Marcelle, ne trouvez-vous pas que notre vie ressemble à une véritable idylle : Paul et Virginie.

— Oui, Paul et Virginie. Et, quand nos cheveux auront blanchi, nous deviendrons Philémon et Baucis.

— Ah ! charmant ! charmant !

Le matin, tandis qu'un beau soleil se jouait sur les oliviers et les chênes-lièges de la campagne niçoise, ils s'en allaient à l'air vif, sur deux chevaux de même couleur isabelle. Le cuir fauve des selles craquait, les mors, mâchés par des bouches blanches d'écume, sonnaient, ardemment secoués, et un grand lévrier d'Afrique enserrait les deux cavaliers dans les cercles fous de sa course joyeuse. C'étaient d'heureuses matinées pour la jeune femme ; cette nature à la fois douce et forte aimait, les exercices violents. Elle ramait au Prieuré ; ici elle galopait avec ivresse, et l'écuyère novice fit bientôt honneur à l'habile cavalier qui dirigeait ses essais. Le soir, Wladimir demeurait près de Marcelle dans le petit salon pompadour, sa pièce favorite, lui racontant ses longs voyages, ses tristesses d'orphelin. Parfois, il feuilletait un album du bout des doigts, tandis que la jeune femme jouait sur le piano ses airs les plus doux.

— Exquis ! ravissant ! faisait l'auditeur en dissimulant soigneusement un baillement ; vous avez assez de talent pour que je vous permette de jouer quelquefois dans un concert, si ce concert est organisé au profit d'une infortune distinguée.

Le piano fermé, Marcelle prenait parfois un livre : un poète aimé. Elle lisait bien ; toutefois, cette lecture, souvent sérieuse, alarmait l'incurable frivolité du prince, et bientôt il disait :

— Causons plutôt :

Mais il commençait à être à court de romans ; ses tirades devenaient moins chaleureuses, car, déjà, son caprice pour la jolie Marcelle touchait à son déclin. Alors, on parlait toilette, amablement et même apprêts culinaires. Très gourmet avant son mariage, il l'était devenu davantage dans le calme de sa villa, il passait de longs instants à combiner des menus inédits.

Cette vie calme et retirée ne pouvait durer. Malgré l'équitation, la musique, l'album feuilleté du bout des doigts, les conférences avec son chef de cuisine, il s'ennuyait terriblement. La vie lui semblait d'une monotonie intolérable.

La lune de miel a beau être de bon genre, elle devient un supplice si elle se prolonge au delà d'une quinzaine. Il avait horreur de la solitude. Non, il ne saurait prendre goût à la vie retirée, habituée qu'il était à courir les villes d'eau. L'été se passait sur les côtes en vogue, l'automne dans les châteaux pour les grandes chasses ; l'hiver à Nice, et là il ouait, soupait était en fêtes perpétuelles, pouvant être recontré partout, excepté dans sa propre maison. Non décidément, cette vie sans un souci, cette existence béate l'exaspérait. Il avait soif d'imprévu, d'agitation, de triomphes mondains. Sa gentille Marcelle, dont l'aimable naïveté lui avait semblé une adorable chose, commençait à l'irriter. Elle était d'une trop constante égalité d'humeur ; son doux et tendre sourire lui semblait fastidieux. Il aimait le relevé, le piment, et se soutenir dans l'éther, pour être à la hauteur de Marcelle, lui paraissait une gymnastique difficile, par trop fatigante.

Novembre s'achevait, Nice était déjà en fête avec ses bruyants plaisirs. Marcelle, qui jeune fille, s'était crue mondaine, ne songeait guère au monde. Son bonheur présent lui suffisait.

C'était l'heure du crépuscule. Elle était là, dans son petit salon pompadour. L'atmosphère était imprégnée de l'odeur des violettes et mimosas disposés dans des coupes. La flamme d'un feu clair se jouait à l'entour du foyer. Le dernier volume d'un poète à la mode venait de glisser sur ses genoux : elle ne lisait pas, car sa pensée s'en était allée vers le Prieuré, vers son père, tout seul là-bas, et elle se reprochait de ne pas lui avoir écrit assez souvent, assez tendrement. Elle réparerait sa négligence, et ferait, pour lui, un long récit de sa vie de Nice. C'était un de ces moments de vague rêverie qui s'harmonisent si bien avec la fin du jour. Elle n'avait pas voulu que les lampes fussent allumées, et elle en voulut presque au valet de chambre qui vint lui remettre le courrier. Ce jour-là, il ne se composait que du *Figaro*—que lui importait la politique—et de son journal de modes. Elle regarda distraitement les gravures, puis elle reprit sa songerie. Au bout d'un instant, la portière se souleva de nouveau.

—Toujours seule, s'écria le prince Zinesko. Ah ! ma chère petite, vous avez apporté ici toutes les vertus domestiques du Prieuré : la lecture, le travail, la musique ; vous vous suffisez admirablement ; mais, dites-moi, n'êtes-vous pas désireuse de quitter cette vie d'ermite ? Ne vous serait-il pas agréable de voir quelques nouveaux visages ?

—Vous savez bien, mon ami, que vous voir suffit à mon bonheur. Que m'importe le reste du genre humain !

Il s'inclina profondément, et lui baisant la main :

—Très flatté, très flatté.

Il se mit à feuilletter le journal de modes.

—Oh ! la jolie toilette ! Que j'aimerais à vous voir ainsi parée. Ce satin, ces dentelles ces perles blanches vous rendraient incomparable. Il faudra bien, un jour, nous décider à peupler notre solitude. Je tiens à vous produire... Si nous donnions une fête ?

Et, se faisant câlin, pour mieux obtenir la fin de cette vie monotone :

—Je vous avouerai, en toute franchise, ma bonne petite Marcelle, que j'ai toujours aimé l'éclat, et qu'un de peu bruit ne me déplairait pas. Je ne suis ni poète, ni philosophe, pour vivre dans la retraite. Je reconnais que votre société est exquise ; mais serions-nous séparés en allant unpeut dans le monde ? Loïn de là Avec quelle fierté je jouirais de vos triomphes ; votre beauté vous en assure.

Marcelle eut comme un petit sentiment de froid sur le cœur.

Quoi, déjà parler de retourner dans le tourbillon mondain. Wladimir s'ennuyait donc près d'elle ! L'heure avait-elle déjà sonné où l'amour allait décroître ? Elle se disait ces choses avec une sorte d'inquiétude et d'étonnement profond. Pourquoi cette lune de miel, qui lui paraissait si délicieuse, ne durerait-elle pas toujours, brillante, argentée, jamais au déclin ?

Mais il suffisait au prince d'exprimer un désir pour que ce désir fut un ordre. Dès le lendemain, le prince et la princesse, assis l'un près de l'autre sur les coussins capitonnés de leur landeau, commencèrent leurs visites. Bientôt on les leur rendit. On voyait, dans leur grand vestibule dallé de marbre, une coupe de Chine remplie de cartes aux noms barbares : toutes les terminaisons exotiques de la terre. Mais peu de vieux noms

bien français. Il y avait une invitation pour un concert chez la princesse Koumiassine, pour un bal chez la comtesse Bragiloff ; la richissime Péruvienne, Rosa Soumarès, les conviait à son thé de cinq heures, et la Hongroise Marse Lenko, à une fête costumée. Le prince consilla d'accepter ces invitations. A leur tour, ils voulurent recevoir, et la villa italienne sembla de bruit et de mouvement. Chaque samedi, le prince Zinesko donnait un dîner suivi d'une réunion fastueuse.

A vrai dire, il dépensait un argent fou ; mais il entraînait dans les habitudes du prince de confondre le capital avec le revenu. Est-ce qu'il s'en inquiétait ? Il voulait vivre, et non s'assoupir dans une monotone existence. Il lui fallait une vie fouettée, activée, éperonnée, la vraie vie mondaine, sans arrêt ni repos. Il n'aimait que ce capiteux, ce montant, ce perpétuel mouvement qui enflérait ses journées.

Parfois, Marcelle s'attristait devant la nullité de ses heures, gaspillées sans profit ; mais, à son tour, elle fut prise de vertige ; et, bientôt, ce fut un tourbillon de fêtes dans lequel l'un et l'autre se complurent follement. Marcelle était si jeune et tout ce train de vie si nouveau pour elle ! On l'accueillait avec une grâce dont sa naïve confiance ne savait pas démêler le banal. Quand vinrent les premières feuilles de mars, elle était à l'apogée de sa vie mondaine, et chacun de ses moments était pris dans l'engrenage sans fin des plaisirs de la saison.

VII

Marcelle était dans tout l'éclat de sa royauté mondaine. Vêtue d'une toilette de satin bleu pâle, elle se disposait à se rendre à une fête donnée par la comtesse Bragiloff, une grande dame russe passant ses étés à Dinard, ses hivers à Nice. Les réceptions à la villa Bragiloff étaient aussi fastueuses que mêlées. Les salons de la grande dame étaient le rendez-vous d'un monde cosmopolite et bizarre. On y voyait des princes sans apanage, presque sans ressources, qu'on nommait Altesses, et des millionnaires partis de bas étage, qui menaient grand train.

Ce soir-là, la fête devait être particulièrement intéressante : la comtesse Bragiloff réservait une surprise à ses invités.

Le prince et la princesse Zinesko arrivèrent fort tard. Marcelle, débarrassée de ses fourrures par les mains empressées des femmes de chambre, pénétra, au bras du prince, dans le premier salon, meublé avec cette somptuosité composite propre aux grandes installations modernes. La lumière était éblouissante, les éventails palpitants, les bijoux scintillaient, les paroles et les rires se confondaient en une sorte de rumeur indistincte. On venait d'applaudir une jeune fille russe, vraiment remarquable par son talent sur le violoncelle lorsque l'arrivée du prince fit diversion. Tous les yeux se portèrent sur le noble couple, et Wladimir dut être flatté dans sa vanité car Marcelle était proclamée, la plus charmante entre les charmantes. La comtesse Bragiloff s'avança vers les nouveaux venus :

— Chers amis, je désespérais de vous voir. Je vous attendais pour la surprise...

Et, en confidence :

— Nous allons avoir une séance de spiritisme et d'hypnotisme donnée par un jeune slave, qui se dit en communication directe avec l'âme de la grande Catherine. Ce sera d'un intéressant ! Mais gardez mon secret.

Elle s'animait en parlant, et ses cheveux d'un blond fauve, ses prunelles brillantes, son visage d'une extrême maigreur lui donnaient un air étrange. Sa toilette sombre faisait ressortir la magnificence de ses bijoux ; ses mains, sans cesse agitées d'un mouvement fébrile, étaient chargées de bagues venues directement de l'Oural : les saphirs, les émeraudes et les diamants des châtions étaient énormes.

Elle avait passé, allant porter ses sourires et son secret aux autres invités. Marcelle venait de prendre place près d'une jeune Péruvienne dont la beauté brune contrastait avec sa beauté blonde ; elles se faisaient valoir l'une par l'autre ; mais la princesse n'y songeait guère. Toute son attention était concentrée sur Wladimir, sur son prince si noble, si magnifique, si grand seigneur. Ah ! comme il mettait bien en pratique cet axiôme, qu'il aimait à répéter : " L'homme devient riche, il naît élégant. " Grand et svelte, une fleur à la boutonnière, il causait, allant de groupe en groupe. Sans doute,

sa conversation était pleine d'attrait, car partout on l'accueillait avec des sourires. Mais elle était aussi ondoyante que chatoyante, cette causerie du prince. Quand les paroles avaient expiré sur ses lèvres, il en restait ce qui reste d'un feu d'artifice éteint : rien de plus.

Et puis, tout-à-coup, Marcelle, surprise, saisit, sur le visage de Wladimir, une expression d'inquiétude et d'angoisse ; elle lui fit un léger signe avec son éventail, voulant savoir la cause de ce trouble subit ; mais il ne s'approcha pas d'elle. Si habitué que fût Zinesko à cette maîtrise de soi, qui permet aux mondains de parler leur léger langage avec une dévorante anxiété au fond de l'âme, Wladimir n'avait pu réprimer un sentiment d'effroi.

— Ah ! pourquoi était-il l'esclave d'un infâme passé, d'un passé qui l'accablait ? La présence de cet homme, là, devant lui, était comme une perpétuelle menace ; de cet homme dont le regard aigu fouillait dans ses yeux ; de cet homme qui le saluait avec un sourire singulier, d'une ironie froide.

La comtesse Bragiloff présentait à ses hôtes le fameux spirite, qui se prétendait en communication avec l'âme de la grande Catherine. Marcelle venait de reconnaître Paul Vélina, l'exilé.

— C'est un cœur reconnaissant, pensait-elle ; comme il remerciait chaleureusement le jour de notre mariage ; Wladimir avait été si généreux.

Le jeune Slave était fort bien vêtu d'un habit noir et d'une cravate blanche ; mais ses yeux étaient plus enfiévrés que de coutume. Ses prunelles, devenues tout à coup ardentes, d'un éclat insoutenable, semblaient apercevoir loin, bien loin, des visions étranges. Il demeurait silencieux ; puis, d'un mouvement brusque, il se plaça debout au centre du grand salon.

Tous faisaient cercle ; les regards curieux s'arrêtaient sur lui, et le silence était devenu profond. Cet homme, ce charlatan, si prodigieusement habile, intriguait.

— Croyez-vous aux esprits ? demanda-t-il d'une voix lente.

Et devant quelques sourires sceptiques.

— Vous n'y croyez pas ?

Il levait les mains comme pour une évocation : il prononçait des paroles magiques. Sa voix, très basse, s'élevait par degrés. Maintenant, après avoir lentement éveillé l'Esprit, engourdi là-bas au delà du monde terrestre, il le priait de venir à son appel ; puis il l'adjurait de paraître, lui intimant l'ordre de quitter son séjour. Ses grands gestes et les jeux violents de sa physionomie lui donnaient une expression tragique. Ses traits se décomposaient. Tandis qu'il évoquait l'Esprit, ses yeux se fixaient dans une vision d'épouvante. Et puis, subitement, il cessa de parler ; et dans le grand silence, on entendit comme des frissons d'ailes, comme un murmure de feuilles secouées. Un souffle passait sur les bougies ; tous les lustres s'éteignirent et la lune seule, la lune argentée, jeta sa lueur blafarde sur une grande tenture blanche. Une main allait et venait sur cette draperie ; une main sèche, parcheminée ; la main du revenant.

— Es-tu en communication avec ma pensée, fit la voix sourde de Vélina ; puis-je t'interroger ?

La main s'agita ; elle paraissait tracer des lettres sur la tenture blanche, et les trois lettres, formées par un mouvement lent, donnèrent ce mot : Oui.

— Qui es-tu ? interrogea le spirite.

Les mouvements recommencèrent et on put lire :

— Une vieille femme.

— Que viens-tu faire ici ?

— Demander réparation.

— On t'a fait du tort ?

— Oui.

— Est-il présent ici, celui dont tu te plains ?

— Oui.

— Veux-tu le nommer ?

La main se balança quelques secondes, comme hésitante ; puis elle se mit à tracer des simulacres de lettres.

— Non.

— Pourquoi ? ... Est-ce que ton sang coulerait dans ses veines ?

— Oui.

Tous les assistants étaient blêmes ; tous étaient impressionnés par cette lumière blanche de la lune, par le silence, que seule, troublait la voix cavernueuse du spirite et par cette main diaphane, qui voltigeait en traçant les lettres mystérieuses. Quant à Vladimir, il se sentait envahi par une rage sourde, et se demandait comment il pourrait sortir de ce mauvais pas : car il ne mettait pas en doute la dangereuse allusion. C'était horrible d'être à la merci de ce misérable ; c'était terrible de savoir que quelqu'un vivait, respirait, allait et venait parmi les hommes, portant avec lui ce fatal secret qui ne lui laissait plus, même dans les heures où il aurait pu être heureux, qu'un sentiment d'effroyable crainte. Depuis que ce Slave avait retrouvé sa trace, il ne goûtait plus un instant de repos. Que venait donc de machiner cet habile charlatan ? Quelle farce lugubre ! Il regardait la vision, et un sourire nerveux contractait ses lèvres. Il connaissait trop Paul Véline pour ignorer combien les menaces de cet aventurier étaient redoutables. Allait-il raconter, en termes moins obscurs, la sombre tragédie ? Serait-il sans merci ?

Véline continuait d'interroger l'esprit ; une espèce de frisson courait sur son visage ; il suivait tous les mouvements de la main. Un instant, son œil quitta la fantasmagorie et se fixa sur la prunelle dilatée du prince Zinesko. Ce regard du spirite était une vrille ; cela était froid et cela perçait. Tout un drame tenait dans les mots exprimés par la prunelle à l'éclat insoutenable.

— Je te veille et je te surveille, semblait-elle dire.

Une exigence impérieuse se traduisait par un léger battement de paupières.

— Tu me donneras de l'argent.

Wladimir était vaincu ; la crainte l'anéantissait ; et, portant la main à la petite poche où se met le porte-monnaie, il sembla répondre :

— Je paierai votre silence.

— Eh bien ! reprit la sombre voix en interrogeant l'esprit, puisque tu refuses de nommer qui a été coupable, tu vas nous dire maintenant à quelle date sera la fin du monde ? Quelle est la femme la plus aimée ? Quand sonnera l'heure de la destruction de la Babylonie moderne ?

Il continua sa séance de charlatanisme, adressant tour à tour à l'esprit les questions les plus sombres ou les plus burlesques. Aux plus jolies femmes, la main sorcière prédisait longue vie et parfait bonheur ; puis, tout à coup, cette main magique se mit à voltiger de par le salon, se posant, comme un oiseau, sur le fronton des glaces, sur les plantes vertes dans les jardinières ; elle effleurait les visages, caressant doucement les uns donnant aux autres une petite tape, ou un coup assez rude. Le prince Zinesko, une de ses victimes, fut presque renversé ; puis... prest !... prest !... la main s'éleva vers la corniche du plafond, pénétra à travers les moulures, sans laisser de traces, et se perdit dans le monde invisible d'où elle était venue. Et, à peine fut-elle évanouie, que, soudain, tous les lustres se rallumèrent. Alors toutes les mains battirent en applaudissant. Ce spirite était vraiment étonnant. Quelle magie ! Quelle adresse ! Comment parvenait-il à produire des effets qui tenaient du prodige ? Comme, tour à tour, il terrifiait et égayait l'assistance !

Paul Véline répondait par de grands saluts aux compliments qui lui étaient adressés. Il prenait note, sur son carnet, des séances qui lui étaient demandées ; puis il s'esquiva vers le buffet, désireux de se reconforter par des libations de Champagne. Celui de la comtesse Bragiloff était de marque, et la table, avec ses volailles, froides et ses bons, de toutes les sortes, apparaissait, entre les plantes vertes, somptueusement servie.

La fête avait repris son élan. Elle était devenue bal. Les quadrilles succédaient aux valse, les valse aux mazurkas ; puis, le cotillon s'organisa dans toutes ses fantaisies, sous la conduite d'un jeune duc renommé pour ce genre de talent. La chaleur devenait suffocante, et plusieurs invités s'étaient dirigés vers le jardin d'hiver, afin d'y trouver un peu de fraîcheur. Des chaises en bambou doré avaient été disposées sous les palmiers de cette serre magnifique, et c'était une jouissance d'admirer cette végétation tropicale doucement éclairée par une lumière voilée sous des globes de diverses couleurs. Des groupes s'étaient formés, et de ces groupes, des petits rires, discrètement étouffés, partaient sous les éventails, pendant que les hommes penchés causaient à voix basse. Par-dessus ce chuchotement mondain arrivait le son affaibli de l'orchestre. La valse russe, *Fleur des Neiges*, était vraiment délicieuse, entendue à cette distance. Elle berçait mollement.

Marcelle, un peu fatiguée des danses précédentes, se reposait aussi dans ce jardin d'hiver ; elle était seule, un peu à l'écart des groupes ; et jamais elle ne s'était sentie plus complètement heureuse. Un treillage doré, garni de fleurs blanches au parfum de vanille, tapissait toute la serre , du plafond vitré, des lianes pendaient et s'entrecroisaient formant ainsi de charmants enlacements de verdure, piqués ça et là d'une fleur éclatante. Une statue de marbre se dressait sur son piédestal de bronze. Cette nymphe, toute blanche sous le grand latanier penchait un vase de forme antique dans un mouvement plein de grâce ; et, continuellement, un filet d'eau coulait de l'urne dans un petit bassin entouré de légers roseaux ; puis, l'eau courait sur un lit de sable fin entre les fougères arborescentes, les orchidées de prix, les sensitives bizarres, et les lycopodes fins comme de la soie et verts comme l'émeraude. Ce bruit argentin du filet d'eau accompagnait délicieusement la valse *Fleur des Neiges*.

Quel calme pour Marcelle ! Quel doux repos d'être là, toute seule, sur le canapé en canne dorée, abritée par les feuilles énormes d'un arbre des tropiques. Quel parfum pénétrant avaient les gardenias et les fleurs d'oranger, Comme le petit ruisseau murmurait une argentine symphonie sur les cailloux blancs de son lit... Qu'elle était d'un poétique effet, cette lumière adoucie à travers les verdure. L'orchestre jouait en sourdine. La valse semblait s'éloigner... s'éloigner... Il fallait prêter l'oreille pour entendre ce murmure. Et Marcelle souriait en s'éventail languissamment.

Ah ! savoure, savoure, cette dernière minute de bonheur, pauvre Marcelle, pauvre être si bon et si tendre, et si confiant. Elle regardait autour d'elle, ravie, émue, le cœur débordant d'amour pour le prince. N'était-ce pas à la haute situation du prince Wladimir qu'elle devait d'être accueillie ainsi à cette splendide fête ? N'était-ce pas à lui... à lui... le prince Zinesko qui était venu la chercher toute humble et toute simple dans l'antique domaine du Prieuré, à lui que devait se rapporter toute sa gratitude pour ce titre de princesse, si doux à ses lèvres, pour ce luxe qui l'entourait, pour ces diamants qui étincelaient sur ses épaules. Ah ! mais cela n'était rien. Ce qu'elle aimait surtout, ce n'était pas la vie fastueuse d'une grande dame ; ce qu'elle aimait, c'était lui... Lui, si beau, si noble, lui, son prince ; lui son mari ; lui sa joie, son trésor, son amour, tout ce qu'elle adorait au monde. Lui, pour lequel elle avait quitté, presque sans chagrin, le Prieuré et son vieux père ; lui qu'elle avait mis bien au-dessus du bon et brave Conau Ploël. Oh ! oui, elle l'aimait de toute son âme.

Et, en rêvant au bien-aimé, elle regardait la statue de marbre blanc et l'eau coulant de l'urne de porphyre ; elle regardait les fougères et les palmiers ; elle respirait le parfum des gardenias et des roses. Et tout cela resta pour toujours gravé dans son cerveau, avec cette précision cruelle et ces couleurs ineffaçables, qui nous rappellent à jamais le souvenir de nos dernières heures de bonheur. Jamais, depuis, elle ne rentra volontairement dans un jardin d'hiver ; car là, elle avait goûté la dernière minute de joie de son heureuse et confiante jeunesse.

Du canapé où elle était assise, elle avait vue sur le parc.

Deux hommes se promenaient dans une allée lointaine. Marcelle reconnut la haute silhouette et la démarche élégante du prince Zinesko.

— Oh ! je veux aller vers lui, murmura-t-elle. Qu'il sera bon de me promener à son bras, par ce beau clair de lune ! Nous irons loin..., bien loin, tout au bout du parc ; je lui dirai que je l'aime ; cela vaut mieux encore que tout ce tourbillon mondain, dont je me lasserais vite. S'aimer de tout son cœur, de toute son âme ; il n'y a que cela.

Et, quittant la serre, s'éloignant du salon, elle se dirigea, son écharpe de dentelle jetée sur ses épaules, vers celui qui était bien réellement son tout, son univers. Elle s'approchait du prince, le regard débordant de joie et de confiance. Cet homme, près de lui ne la gênerait pas car elle reconnaissait l'exilé, ce jeune Slave à l'âme si reconnaissante. Ils avaient atteint un endroit désert de l'immense parc. Cette partie sauvage n'était même plus illuminée par les girandoles de lanternes vénitienues ; mais, dans le haut du ciel, la lune brillait ainsi que des étoiles sans nombre. Le parfum léger des marronniers en fleurs montait dans l'air tiède de cette nuit de printemps. Un grand silence régnait dans cette solitude, et elle paraissait lointaine, lointaine, là-bas, tout au bout de l'allée, cette villa Bragiloff, pleine de monde, rayonnante de lumières, emplie du bruit de la danse. L'écho de la valse n'arrivait même plus dans ce quince de verdure. Le prince Wladimir et le misérable Vélino se sentaient bien seuls, dans cette solitude seule-

ment troublée par le cri des oiseaux de nuit. Une chouette s'abattait sur un nid, et c'était un carnage.

Marcelle, tout à la pensée de rejoindre le prince et de se promener à son bras, s'avantait donc d'un pas léger... Lorsque, tout à coup, elle demeura debout, immobile, étonnée. Que disait donc l'exilé si reconnaissant ? Il venait de faire entendre une sorte de rire insolent.

— Ah ! ah ! Eh bien ! comment trouves-tu ma farce ? Un peu lugubre, n'est-ce pas ? Tu as eu une peur bleue que je ne nomme la vieille sorcière, et que je ne te désigne à tous comme un misérable. Mais pourquoi aussi me refuser l'argent ? Ah ! nous sommes deux amis qui ne s'aiment guère. Cette espèce-là n'est pas si rare qu'on le croit. Allons, sois bon prince. Vite, donne-moi cent louis... Un acompte.

Le prince fronçait le sourcil et, sans répondre, faisait de la tête un signe dédaigneux et hautain.

— Alors, tu ne veux plus me donner d'argent ? Tu ne veux plus ? Pourtant, tu m'as promis d'un signe cette soirée. Tu m'as promis... Tu ne veux plus ?... Je parle alors, tout de suite. Allons, donne.

Et le prince éclatait :

— Non, je ne donnerai plus rien. Si je donnais encore, cette fois, il faudrait recommencer demain..., et toujours... et toujours..... Misérable.

Un rire sec et strident fut d'abord la réponse ; puis Vélina répliqua :

— A toi de solder mes caprices, car ta fortune, cet héritage, nous appartient à tous les deux. Si je t'ai fait monter si haut, ce n'est pas, je te le jure, pour que je reste en bas. Donne cent louis.

— Taisez-vous, murmurait le prince ; taisez-vous Vélina ; on pourrait nous entendre.

Et, là-bas, cachée par le tronc d'un cèdre, Marcelle demeurait immobile, éperdue. Elle était blanche comme une statue de marbre ; des gouttes de sueur perlaient dans ses cheveux. Elle passa la main sur son front, afin de faire revenir sa tranquille raison dans sa pauvre tête hallucinée... Elle rêvait sans doute... C'était un horrible cauchemar.

La querelle continuait.

— Donne moi de l'argent.

— Non, non.

Et railleur, maintenant, Vélina reprit sur le ton du persiflage :

— C'est que j'ai bonne envie d'abrégier la longueur de l'existence en fumant de bons cigares et en soignant ma table. C'est que sur le chemin de la vie, j'ai un désir ardent de rouler en carrosse. Tu dois comprendre cela, toi. Ah ! ce soir, que c'était beau, cette fête où j'ai pénétré, grâce à mes talents et à l'habit noir soldé par tes pièces d'or. Ah ! que c'est donc doux l'état de l'homme riche ! Ah ! que c'est bien la vraie vie, la bonne, la seule. Grand Dieu ! être aussi de la fête, non plus désormais en charlatan, qu'on invite pour amuser un public, mais y être comme toi, en prince. Ah ! oui, je veux être aussi de leur monde, et ne plus regarder avec la foule massée à l'entour des portes cochères. Je veux voir, de mon carrosse, patauger les autres et les éclabousser à mon tour, ces insolents favoris de la fortune, qui me raillaient quand je n'étais qu'un pauvre petit paysan de l'Oural, grelottant dans sa sale fourrure... Mais j'avais de l'intelligence. J'ai étudié... Ah ! rendre enfin mépris pour dédain, la belle revanche ! Donne-moi de l'argent.

— Non, non.

— Ah ! tu ne veux pas. Eh bien ! je vais te faire cracher tes pièces d'or avec des mots cinglants, qui marbreront de rouge ta face blême. Ah ! tu veux te cuirasser contre mes menaces ; tu veux te faire sourd aux insultes. Mais attends, attends.

Il eut un geste violent, et un méchant regard étincela sous sa paupière.

— Taisez-vous ; taisez-vous, balbutiait de nouveau Zinesko. On va nous entendre.

Et, là-bas, toujours appuyée contre le cèdre, Marcelle se sentait devenir folle. Cette causerie tragique, jetée là, dans la solitude du parc, tandis que, là-bas, là-bas, dans la maison étincelante de lumières, la valse reprenait plus joyeuse, plus entraînante ; cette causerie, cette querelle plutôt, éveillait en elle ces soupçons affreux. Quelle foudroyante clarté traversait son esprit. Quel était donc cet homme auquel elle avait donné sa confiance sans réserve ? Ah ! malheureuse ! malheureuse. Elle n'avait pas de pleurs dans ses yeux, pas encore de sanglots à l'étouffer dans sa poitrine ; mais, dans son regard, une indicible épouvante.

Elle écoutait.

—Tu ne veux pas me donner de l'argent ? Eh bien ! je vais révéler à tous que tu n'es qu'un faux prince ; que tu n'as fait qu'une chose jusqu'à ce jour : mentir, mentir et mentir.

—Taisez-vous, Véline : taisez-vous !

—Ah ! tu as été heureux de trouver mon aide, quand, compromis par tes tricheries au jeu, tu as désiré quitter la Moldavie et venir en France y jeter de la poudre aux yeux... Et tu as réussi, car je déclare avoir vu rarement quelqu'un qui sentit d'aussi loin son gentilhomme. Tu es magnifique.

Il eut son rire sardonique.

—Mais tu n'étais pas si fier, quand tu vins me trouver dans l'imprimerie, où, si péniblement, je gagnais ma vie. Tu n'étais alors qu'un pauvre sire. Pas l'ombre d'un titre... Mais moi, j'étais habile à imiter toutes les écritures, et je fabriquais des parchemins, sur papiers jaunés par une préparation chimique, à défier l'École des Chartes elle-même. Tout cela vaut de l'argent.

Marcelle était en proie à une véritable agonie. Ses tempes étaient en feu. Il lui semblaient que les arbres du parc tourbillonnaient devant elle ; elle frémissait de la tête aux pieds, s'appuyant fortement aux cèdres pour ne pas tomber. Enfin, de ses lèvres agitées par un tremblement nerveux, elle laissa échapper un cri sourd, douloureux comme un râle. Il ne fut pas entendu.

Les misérables continuaient de se quereller.

—Je n'ai pas fini. C'était un soir... un soir de mars comme celui-ci ; tu vins à moi, pâle de colère. Tu avais achevé de dissiper l'héritage paternel, et tu venais d'apprendre que ta grand'tante, sur l'immense fortune de laquelle tu comptais, exaspérée de ta vie dissipée, testait en faveur d'une jeune orpheline, d'une douce demoiselle de compagnie dont le dévouement était la joie de ses dernières années. Elle donnait tout, absolument tout à cette Miriam Romany, la chargeant de fonder un hospice et de combler de bienfaits un orphelinat. Tu étais frustré, et tu marchais, de long en large, dans ma chambre, en faisant crier le vieux plancher, en épuisant ta rage en gestes violents. N'est-ce pas que je me rappelle ?

—Taisez-vous, balbutiait Wladimir ; taisez-vous !

—Alors je te dis : Il s'agit simplement de faire disparaître le testament ; je m'en charge. Va dans une ville de jeu. Montre-toi à tous, rends-toi au cercle la nuit du vingt mars. Moi j'agirai. Et, tandis que tu maniais les cartes, charmant et élégant sous la lumière des lustres, je me glissai dans la demeure de la vieille dame. Elle habitait une maison de campagne isolée. Je me vois encore longeant un petit chemin que surmontaient des arbres hauts, épais, se rejoignant et formant voûte. Dans le jour, ils faisaient tomber, sur le sentier, une ombre fraîche ; mais, cette nuit-là, ils formaient un trou profond d'un noir de tunnel. Je frissonnais dans le grand silence de ces arbres endormis, et j'avais, m'efforçant d'épier toutes choses autour de moi, le cœur serré de crainte ; le moindre bruit dans cette solitude me faisait tressaillir. Ah ! tout cela vaut de l'argent.

Écoute, écoute.

Et la voix sourde de Véline continua :

—A travers les herbes vivaces, les arbres et les rones, en écartant les branches d'un arbuste, dont les fleurs pleuvaient sur moi en neige blanche, j'atteignis un vieux mur, tapissé de joubarbe ; mais entre les brindilles de verdure, il y avait aussi des tessons de verre. Je poussai quelques pierres jusqu'au bas du mur. En m'exhaussant ainsi, j'atteignis le sommet ; puis, m'y accrochant au risque de m'ensanglanter les mains, je franchis la clôture. J'étais dans la partie la plus déserte du parc. Là-bas, au bout de l'allée, voilà bien la maison avec une fenêtre éclairée. Une garde-malade, et la demoiselle de compagnie veillent la vieille dame sur le point de rendre l'âme. Je savais par toi où était le testament ; dans le petit salon à côté de la chambre de l'agonisante. Je pénètre dans le logis. Ma fausse clef grince dans la serrure. Je m'arrête. Ne va-t-on pas m'entendre, appeler, me chasser, me traiter comme un voleur de nuit ! Ah ! tout cela vaut bien de l'argent.

Et, le visage contracté, la lèvre ironique, Véline acheva son récit :

—Elle râlait dans la pièce voisine. Je percevais son souffle effrayant. Cela m'arrêtait.

Cela s'arrêtait. Cela reprenait. Et moi, en hâte, j'ouvrais le petit meuble. Il était là, le testament, plié en quatre dans la grande enveloppe, avec cette suscription : "MES VOLONTÉS DERNIÈRES." Le saisis, le faire disparaître dans les profondeurs de ma poche, refermer le meuble avec un soin extrême, fut l'affaire d'une seconde... Elle râlait, elle râlait toujours. La demoiselle de compagnie sanglotait auprès du lit..... Et puis, ce fut le silence ; elle ne râlait plus ; elle était morte. Et cela me fit un singulier effet. Ah ! cela vaut bien de l'argent.

Et, serrant les mains du prince à les briser ;

—Écoute, écoute. Dès que je fus chez moi, les VOLONTÉS DERNIÈRES tombèrent dans la flamme, et je regardai quelques minutes cette flamme, qui montait jaune et souple, illuminant la noire cheminée. Tu étais riche. La demoiselle de compagnie prétendit qu'un testament avait disparu. Elle fut traitée d'intrigante. Je t'aidai encore à la diffamer. Maintenant, elle vit quelque part dans la misère ; et toi, paisiblement, tu jouis de ma rapine. Ah ! tout cela vaut bien de l'argent.

Wladimir chancelait.

—Je vous ai déjà tant donné, balbutiait-il.

Et Vélina avec une terrible âpreté :

—Donne ; donne encore.

—Mais je n'ai rien, faisait Zinesko, vaincu et suppliant, je n'ai rien sur moi... seulement quelques louis.

—Viens au cercle, qui est là tout proche ; tu vas me signer un chèque, et, demain, je repars à l'aube pour un lointain pays. Viens, tu seras de retour pour la fin du bal. Viens.

Ils partirent comme deux amis. Vélina venait de passer son bras sous celui du prince, et ces deux misérables revenaient vers la fête, le regard hautain et la démarche noble.

Et, tandis qu'ils s'éloignaient, Marcelle étaient tombée comme foudroyée au pied du cèdre ; elle y demeurait sans mouvement les yeux hagards, les mains jointes et crispées ; elle était l'image effrayante du désespoir. Ah ! ce qu'elle souffrait, en cette seconde, était si terrible qu'elle n'aurait pu l'exprimer ni par des mots ni par des cris ; c'était si cruel qu'elle croyait en perdre la raison. Comment... comment, son mari, son prince, son Wladimir, son amour, son cœur, son univers, sa vie... cet homme qu'elle aimait n'était qu'un infâme faussaire, n'était qu'un lâche voleur ! Il avait pris un faux titre ; il avait odieusement fait dérober un testament. Ah ! Quelle boue ! Quelle fange ! Quelle horreur !

Un épouvantable désespoir envahissait la jeune femme. Elle s'appuyait maintenant au cèdre, essayant de se relever ; mais, dès qu'elle fut redressée, elle chancela de nouveau ; elle pâlisait, elle étouffait ; ses bras battirent l'air ; puis, avec une plainte sourde, elle tomba sur le gazon, privée de sentiment.

A l'heure suivante, un certain émoi régnait au milieu de la fête. On venait de trouvé la princesse Zinesko évanouie dans le parc. On lui faisait respirer un flacon de sel : la comtesse Bragiloff s'empressait autour de sa jeune amie ; enfin, Marcelle ouvrit les yeux et poussa un léger soupir.

—Elle revient à la vie, s'écria la grande dame russe. Qu'on transporte la malade dans ma chambre à moi.

—Non, non, balbutia la pauvre Marcelle, d'une voix si altérée, que la comtesse en tressaillit, soupçonnant quelque émotion d'une extrême violence. Non, ce n'est rien... un simple malaise..., pas dans votre chambre... Chez moi..., chez moi.

Elle souriait à demi avec des lèvres frémissantes dans un visage d'une livide pâleur. Elle s'était levée ; elle marcha ; la tête lui tournait ; cependant elle put atteindre son coupé ; elle y monta, relevant sa robe à traîne de satin bleu pâle, enveloppant ses épaules de ses riches fourrures ; et le équipage fut emporté à la vive allure des chevaux de prix. Il s'éloignait rapidement de cette villa Bragiloff, étincelante de lumière, pleine de danses, de rires. Il longea le parc, orné de girandoles de verres, et de lanternes en festons ; et, bientôt, il s'arrêta devant la villa Zinesko.

La jeune femme gravit le perron. Elle était secouée d'un frisson comme il arrive après une mortelle blessure, alors qu'on veut lutter et ne pas tomber. A la porte de son appartement, la femme de chambre se présenta, mais, devant sa jeune maîtresse, elle recula effrayée. Jamais elle n'avait vu une expression si douloureuse ; ce visage était désespéré.

—La princesse serait-elle malade? interrogea la camériste.

—Princesse!... balbutia Marcelle, Et ce mot, d'une euphonie si douce, avait, en cet instant, sur les lèvres de la pauvre femme, un accent tragique, quelque chose d'amer et de dur, presque de menaçant.

—Colette, je vous défends de m'appeler princesse.

Colette demeura interdite. Que signifiaient cette défense et cet accent? Pourquoi la princesse revenait-elle toute seule de cette fête? Pourquoi elle ne revenait ainsi sans le prince. Pourquoi surtout cette fièvre et cette fixité dans ses yeux? Elle crut à une soudaine folie. Comme elle se préparait à aider la jeune femme à se défaire de sa parure.

—Non, laissez-moi, fit la voix si étrangement altérée. Je veux être seule.

Colette se retira; et dès qu'elle eut laissé retomber la portière, ce fut l'explosion de ce loyal cœur si cruellement blessé. Quelle agonie! Quelle indicible souffrance! Quelle folle douleur!

—Était-ce donc vrai tout ce qu'elle avait entendu dans ce parc? Était-ce possible seulement? Ainsi donc, il l'avait trompée depuis le premier instant où il lui avait parlé. Il ne l'avait donc pas aimée un jour, pas une heure. Ses brûlantes déclarations n'étaient qu'un mensonge comme le reste. Il avait fait disparaître les dernières volontés d'une morte pour de l'argent, le voleur; et, sans nul doute, il avait joué l'amour, encore pour de l'argent, pour conquérir une dot, le traître, le lâche, le misérable! Oui, traître envers elle, traître envers tous. Voilà l'homme qu'elle avait la honte d'avoir aimé. Mais c'était fini de son adoration; sa confiance était perdue, et son amour tué net par le mépris. Elle avait aimé un aventurier, un voleur!

Elle n'était plus maîtresse d'elle-même. Elle, si douce et si tendre d'habitude, sentait dans son âme déborder l'indignation. Ses yeux étaient pleins de flammes; un nuage de colère assombrissait son front; le reproche et l'invective venaient à ses lèvres frémissantes.

Ah! dire qu'elle eût baisé la poussière des pas de ce misérable; mais le voile était tombé, l'illusion avait disparu; l'idole avait laissé voir les pieds... non pas d'argile, mais de boue. Ah! elle quitterait cet homme, dont la lèpre morale la consternait d'horreur. Elle le chasserait pour toujours de sa vie. Mais le pourrait-elle? Aussi loin s'enfuirait-elle, ce nom odieux de Zinesko tiendrait à sa vie comme une lame d'acier à une blessure.

Elle continuait de gémir, le visage convulsé, versant des pleurs, tordant ses mains. Ah! personne ne saurait jamais combien elle l'avait aimé, ni combien elle avait cru en lui... Et puis, cette chose hideuse... un voleur, un misérable, un faux prince, un coureur de dot... Pour de l'argent! Pour de l'argent!

Longtemps, longtemps cette lamentation continua; le visage enfoncé dans le coussin du divan, elle semblait cacher sa honte... La femme d'un voleur! Elle souffrait tant, et crier sa souffrance soulage.

Eh bien! non, gémir ne la soulageait pas, son cœur était brisé, et ses douleurs de tête devenaient intolérables. Elle enleva son aigrette de diamant, et dénoua ses longs cheveux blonds, qui l'enveloppèrent comme d'un splendide manteau. Elle baigna son front d'eau de Cologne, mais n'essaya pas de fermer les yeux. Elle savait que le repos ne viendrait pas. Si elle s'était couchée, elle savait bien que ses grands oreillers chargés de dentelles eussent été seulement mouillés de larmes. Oh! de larmes bien amères, de ces pleurs qui ne veulent personne pour les essuyer. Non, elle ne voulait personne pour recevoir ses confidences, pour adoucir son angoisse. Pauvre Marcelle! Pauvre Marcelle! la plus grande joie d'une femme, après celle d'aimer son mari, est celle de l'estimer; et jamais plus elle n'aurait d'estime pour ce misérable. Comme elle avait surpris son idole en flagrant délit de mensonge! Il lui avait dit: Je suis d'une noble famille; un prince... et c'était faux. Il lui avait dit: J'ai hérité d'une vieille tante... et c'était faux encore. Elle avait entendu le mensonge de ses oreilles. Elle avait vu de ses yeux l'effroi du misérable. Elle avait dans son cœur l'atroce, l'intolérable certitude. Hélas! elle aurait payé de son sang l'ombre de l'ombre d'un doute. Mais plus elle reprenait tous les détails de cette querelle tragique entre Vélina et Zinesko, et plus l'évidence, comme une pointe de couteau, s'enfonçait dans son cœur.

Elle avait quitté le divan; elle marchait comme affolée dans cette vaste chambre; elle marchait sans savoir où elle était, sans en prendre souci: son agitation devenait si intense qu'elle ne pouvait plus supporter d'être assise.

Elle eût tout pardonné ; infidélité, dureté, indifférence. Mais, ici, comment pardonner ? Elle sentait, avec désespoir, que cette faute contre la vérité et l'honneur, était au delà de tout pardon. Le jour de son mariage, en recevant la bénédiction du prêtre, elle avait juré l'amour, le respect, l'obéissance, la constance sans bornes, la soumission jusqu'à la fin ; mais elle avait juré tout cela à un noble prince, à un fier gentilhomme... Et son serment maintenant était brisé. Pour le souvenir de son ancienne tendresse, elle ne le déshonorerait pas aux yeux du monde ; mais elle le laisserait tout seul avec son infamie. Elle lui épargnerait le châtement que les lois humaines lui eussent infligé, si elle avait crié pour se venger : C'est un infâme ! C'est un voleur ! Elle se tairait. Ses lèvres demeureraient muettes ; mais il lui était impossible d'admettre que son devoir allât plus loin. Ils seraient à jamais séparés.

Elle demeura un instant immobile, aussi pâle que puisse l'être un vivant ; mais une décision irrévocable se lisait dans ses yeux. Elle touchait à cette heure la plus grave de sa vie, où il ne convient pas d'agir sous l'impulsion de la colère et du désespoir, mais d'agir posément, avec calme. Eh bien ! oui... Elle partirait ; non pas demain, mais à l'instant même. Elle partirait avant le retour du misérable. Un train, le rapide, quittait Nice à six heures : ce rapide l'emporterait au Prieuré.

Elle joignit les mains ; et pour la première fois, dans son indicible angoisse, elle songea que la prière apaise. Elle s'agenouilla devant un crucifix d'ivoire.

Sa colère s'apaisait ; mais son mépris demeurait, et sa résolution de départ s'affermissait. Elle sentait bien qu'elle ne pouvait agir autrement. Son âme loyale et franche ne pouvait rester associée à une âme ténébreuse. La vérité se marie-t-elle jamais avec le mensonge, la probité avec le vol ? Elle eût supporté le chagrin ; elle n'accepterait pas l'abjection. Les larmes, soit ; la boue, jamais.

Ses yeux se levèrent sur le Christ en croix, aux bras étendus, prêt à accueillir tous les hommes ; ceux qui ont le cœur sain, comme la brebis atteinte de mal.

Marcelle secoua la tête, et ses larmes continuèrent à couler brillantes. Le Christ pardonne parce qu'il est le Christ ; mais une pauvre femme au cœur déchiré, ulcéré, atteint d'une telle flèche ; ah ! une pauvre faible femme ne peut pardonner. Le pardon, c'eût été la continuation d'une vie semblable à leurs quelques semaines d'amour. Elle ne pouvait supporter l'idée de ce perpétuel tête-à-tête. Il était atteint d'une lèpre morale mille fois plus hideuse que l'ulcère qui ronge. Il lui était impossible d'admettre qu'une personne saine de cœur pût cohabiter avec lui. Elle ne s'associerait pas à son infamie ; elle n'en serait jamais, jamais...

Elle s'était levée ; et, maintenant, très résolue, elle faisait ses préparatifs de départ. La lampe pâlisait devant les blancheurs de l'aube, et Marcelle mettait dans un petit sac de maroquin quelques souvenirs intimes ; mais elle n'emporterait absolument rien des présents de Wladimir... pas seulement un bijou. Son regard faisait le tour de la chambre, et toute cette somptueuse élégance, tant admirée le jour de son arrivée à Nice, lui inspirait de l'horreur maintenant. Il lui semblait qu'une vapeur d'infamie flotait sur tous ces objets, presque tous soldés par l'héritage volé.

Elle emporterait quelques naïfs souvenirs de sa vie de jeune fille ; puis un tout petit paysage de Dinard, dessiné par Conan.

À cette vue, son cœur éclata de nouveau. Elle se rappela, soudain, la bonté du docteur Ploël.

— Ah ! mon Dieu, balbutia-elle, mon Dieu ! Folle, folle que j'étais, aveugle, aveugle. Pauvre Conan, vous m'aimiez, et j'ai marché sur le plus noble cœur pour aller vers ce misérable.

Tout son grand désespoir la reprenait. Elle étouffait ; elle ouvrit la fenêtre afin d'aspirer un peu d'air ! Cinq heures venaient de sonner ; le jardin de la villa était parfumé de vie matinale. Ce calme, cette fraîcheur, cette poésie du matin, cette rosée sur l'herbe mouillée enveloppaient les choses d'un bain de pureté, d'un air de jeunesse ; mais Marcelle frissonnait sous les bouffées vivifiantes et embaumées par les fleurs. Ce calme, cette fraîcheur, cette poésie du matin, cette rosée sur l'herbe mouillée enveloppaient les choses d'un bain de pureté, d'un air de jeunesse ; mais Marcelle frissonnait sous les bouffées vivifiantes et embaumées par les fleurs. Ce jour doux et rose se levait pour éclairer la plus horrible des déceptions. Hier encore, elle se promenait, au bras du prince, dans l'allée sous les cèdres. Il venait de lui cueillir une branche de mimosa, et elle l'avait remercié en lui disant :

—Je vous aime à vous donner tout mon cœur, et à n'en rien garder pour le reste du monde.

Elle lui avait dit cela !

Comme elle souffrait ! On souffre moins pour mourir. Elle était retombée à demi inanimée sur le divan, son petit sac de voyage devant elle, sa main serrant convulsivement la courroie de sa couverture. Ce spasme calmé, ses nerfs eurent une détente, et elle se mit à pleurer à chaudes larmes comme une pauvre et faible enfant... Elle appelait à l'aide le protecteur de son enfance :

—Mon père, mon père... Oh ! j'ai du mal, bien du mal ; je souffre.

Non vraiment, elle ne pouvait marcher ; elle fût tombée dans la rue ; sa tête était pleine de vertige.

Elle n'avait que dix-neuf ans, et sa joyeuse jeunesse s'était envolée. Il lui semblait que ses joies d'hier n'étaient plus que le souvenir d'un bonheur depuis longtemps passé, et qu'elle avait vieilli de vingt ans en cette seule nuit.

Elle pleurait, elle pleurait : ses mains se joignaient ; de grosses larmes brûlantes coulaient incessantes sur ses joues. Elle venait d'entendre résonner le timbre de la villa. Sans nul doute Wladimir revenait du cercle où, après un long débat, il avait enfin calmé Véline. Quand donc serait-il délivré de cet odieux chantage ? Il montait rapidement l'escalier, cherchant quel motif de son absence il donnerait à Marcelle. Il avait repris sa mine hypocrite et souriante en s'approchant de la jeune femme. Puis, il recula étonné.

Marcelle n'avait pu retenir un cri de colère et de mépris :

—Lâche !... menteur !

Jamais, en face d'un misérable, ne se dressa femme plus noble et plus fière. Une force factice lui était revenue, ses traits avaient pris une expression soudaine d'énergie et de grandeur ; elle semblait lui dire :

—Je vous accuse ! justifiez-vous.

Wladimir crut d'abord à une sorte de folie.

—Marcelle, par grâce, calmez-vous, Je vous vois dans une exaltation ! Que signifient ces épithètes avec lesquelles vous m'accueillez ?

Marcelle leva hardiment les yeux ; et, le regardant bien en face avec un profond mépris :

—Pas de débats ni de paroles entre nous, fit-elle d'une voix sourde. Vous connaissez vos fautes ; votre vie n'a été qu'un long mensonge. Vous ne pouvez me condamner à ce supplice de subir votre présence... et je pars. Ah ! quel homme êtes-vous donc pour avoir si peu de conscience et pour tromper cyniquement une pauvre enfant confiante ? Je sais tout... Vous êtes un voleur.

Le trait avait porté. En dépit de son imperturbable sang-froid et de sa puissance de dissimulation, ce mot de "voleur" sembla terrasser Wladimir, il resta immobile sans trouver une parole.

—Je sais tout, répétait Marcelle : Ah ! n'essayez pas de vous défendre et de mentir encore... Oui, je me croyais, il y a bien peu d'heures, la plus heureuse des femmes. Et puis, tout à coup, dans cette fête, pendant que je souriais, pendant que je me sentais charmée, regardée, heureuse... heureuse... Oui, tout à coup, j'ai entendu tout ce que vous a dit Véline. Voleur d'un titre, car vous n'êtes pas prince ; voleur d'un patrimoine, car ce testament, jeté dans la flamme, vous déshéritait ; voleur de ma tendresse car vous avez pris mon cœur par de perfides flatteries. Un voleur ! Voilà l'homme que j'ai épousé. Un voleur !

Ah ! si elle avait pu voir la colère, causée par une accusation injuste, rougir le visage du prince ; si elle avait pu entendre un sanglant reproche puisé au fond d'une conscience indignée par la calomnie ! Eût-il éclaté en gestes brutaux ; l'eût-il châtiée, qu'elle eût été heureuse d'être frappée par la fureur d'un innocent auquel on fait injure. Pourquoi ne criait-il pas : "Vous en avez menti !" Mais il demeurait muet, ses lèvres pâles devenaient encore plus minces.

— Quel homme êtes-vous donc ? répétait Marcelle. Quel homme êtes-vous donc ?

Et lui dit enfin, effrayant dans son calme :

— Vous me demandez quel homme je suis ? Je vais vous l'apprendre. Je suis un homme peu patient qui n'aime point les scènes ridicules. Ah ! si jamais vos lèvres

prononcent encore ce mot de voleur, malheur à vous ! Tenez-vous le pour dit et agissez en conséquence.

Il ajouta :

— Est-ce que j'ai volé ? Et de quel droit, par hasard, le caprice funèbre d'une moribonde pouvait-il me frustrer d'un héritage qui était mon dû ? J'ai repris mon bien, voilà tout. Mieux vaut ruiner les autres que d'être ruiné par eux.

Cette surdité de conscience chez cet homme effrayait Marcelle. Il y avait dans son regard une résolution et un mépris que le prince ne connaissait pas. Jusque là il l'avait cru douce et soumise : il avait pensé que son obéissance serait toujours passive et muette ; il la jugeait incapable d'une révolte. Il ignorait les élans indignés d'une droite conscience. Il la regardait avec autant de surprise que de sévérité.

— Je vais partir tout de suite, disait la jeune femme d'une voix brève ; je vais retourner chez mon père.

Et lui, la voix sifflante :

— Vous prétendez retourner chez votre père ; et que pensera le monde de cette brusque séparation ? Vous ne reculez pas devant cette lâcheté : Me perdre aux yeux du monde. Moi je vous déclare que vous resterez ici, dussé-je vous retenir prisonnière... On a vu des femmes séquestrées. Essayez de partir.

Il s'était mis devant la porte ; sa colère était froide et raisonnée.

— Eh bien ! oui, partez, après tout... Et votre père mourra de douleur en apprenant quel indigne mari sa fille a choisi. Vous hériterez, et notre fortune sera doublée.

Elle jeta un cri d'angoisse. Révolte, mépris et douleur, il contenait tout, ce cri. Le misérable avait juste dit la parole nécessaire pour la retenir. " Votre père mourra de douleur en apprenant quel indigne mari sa fille avait choisi. " En moins d'une seconde, elle avait senti, comme par avance, le coup cruel que recevrait son pauvre vieux père en apprenant l'odieuse vérité. Oui, ce serait un déchirement de ce cœur si profondément honnête ; et, sur-le-champ, peut-être perdrait-il la raison ou tomberait-il mort. Non, elle ne pouvait lui révéler l'infamie du mari qu'elle avait choisi presque contre la volonté paternelle. Elle devait supporter sa honte sans permettre à la plainte de lui échapper.

Elle baissait la tête ; sa taille frêle se courbait.

— Grand Dieu ! faisait Wladimir, redevenu sceptique et railleur, Grand Dieu ! Marcelle, est-ce la peine de vous mettre en cet état pour peu de chose, après tout : un titre que je me suis troqué ; une fortune qui m'était soustraite et que je me suis rendu. Ah ! ah ! ah !

Il riait en parfait comédien.

— Ah ! quelle comédie que la vie, et quelle sottise d'en faire un drame.

Marcelle était devenue livide ; il s'approcha pour la soutenir, elle le repoussa violemment. Mais les forces humaines ont des limites, et la pauvre femme, accablée et vaincue, s'évanouit une seconde fois. Elle s'était affaissée sur son prie-Dieu, aux pieds du Christ d'ivoire.

VIII

Durant une semaine entière, la princesse Zinesko inspira la plus grande inquiétude aux sommités de la science réunies à son chevet. Une fièvre cérébrale la mettait entre la vie et la mort. Dans ses courts instants de raison et de calme, elle, n'avait qu'un mot, qu'une prière, qu'un ardent désir :

— N'écrivez pas à mon père ; qu'il ignore ma maladie ; il l'apprendra avec la guérison.

Et puis, elle vint enfin, cette guérison. La jeunesse et la nature triomphèrent de sa douleur. Après des journées entières de délire et d'insomnie, elle finit par s'endormir de ce calme et profond sommeil qui suit les grandes déperditions de force nerveuse, et d'où l'on sort capable de vivre à nouveau et de supporter ce qui semblait insupportable.

La convalescence suivait régulièrement son cours ; mais c'en était fini du bonheur de la confiante Marcelle ; celle qu'elle était autrefois était morte, tuée par la révélation terrible. La belle et blonde jeune femme, babillant comme l'oiseau gazouille, s'était transformée en une sorte de statue de marbre, inquiétant les médecins par un silence presque farouche. Pas une larme ne venait ni mouiller ses yeux, ni soulager son cœur, pourtant toujours prêt à éclater. Elle était là, allongée sur son lit, la tête appuyée

sur ses oreillers de dentelle, absorbée dans la contemplation muette du passé. Si Wladimir approchait de son chevet, d'un geste impérieux de la main, elle semblait le repousser, et son regard, si limpide autrefois, si aimant, devenait froid et sévère.

Le prince l'aura offensée, pensait le célèbre docteur... une brouille conjugale, et elle refuse le pardon.

Au bout du dixième jour, on put la transporter dans un fauteuil auprès d'une fenêtre, et elle laissait errer toujours ce même regard froid et sévère ou bien inexprimablement triste, sur le parc de la villa, tout paré des beautés printannières. Elle songeait au passé en voyant la vie s'épanouir ; l'allégresse universelle lui rappelait cruellement son bonheur d'autrefois, disparu sans retour. Elle n'avait d'autre sentiment que celui de cette intolérable duperie qu'elle avait dû subir, que celui de cet odieux affront qui lui avait été fait. Elle, la fille du brave et honnête Pierre Bruc, elle devenue la femme d'un voleur ! Et tous les printemps, tous les étés se succéderaient ainsi avec leurs splendeurs, et elle porterait toujours son fardeau, et ses journées, à elle, seraient toujours sombres.

Elle ne songeait plus à quitter Wladimir. Et, pourtant, quel dégoût profond elle avait de cette élégante villa où s'écoulaient des journées toutes pareilles maintenant, des journées de silencieux et long martyre ! Quelle indicible amertume elle sentait monter de son cœur à ses lèvres à la pensée de cet homme, à qui elle avait tout donné, sa tendresse et sa confiance, et qui l'avait remerciée par la perfidie. Il lui semblait qu'un abîme s'était creusé dans son âme, et que toutes ses joies, toutes ses fiertés venaient s'y engloutir. Comme elle eût voulu le silence, le recueillement, le calme du Prieuré ; comme elle aspirait à se retrouver dans la chère maison de là-bas, la maison paternelle ! Elle évoquait le vieux logis et le vaste jardin, surplombant la grève bretonne, comme une sorte de paradis perdu ; mais quand la tentation d'y retourner devenait trop forte, elle secouait la tête, et joignait les mains en serrant un petit portrait de son père. Elle regardait longuement le cher et loyal visage, et elle balbutiait :

— Pour vous, père, pour vous je resterai auprès d'un voleur, pour vous je porterai son nom..., un titre dérobé, comme l'héritage ; pour vous je partagerai la vie de celui que je méprise ; car vous ne supporteriez pas la révélation de mon malheur... pour vous, père ; pour vous. Et Dieu m'aidera.

Elle appuyait ses lèvres sur le front de Pierre Bruc.

— Ah ! père, père, vous me l'aviez bien dit qu'il ne fallait pas avoir confiance dans les paroles de cet imposteur. Je n'ai pas eu foi en votre sagesse, je n'ai pas cru à votre longue expérience de la vie et des hommes. Vous me croyez heureuse. Oh ! je ne détruirai pas vos illusions ; je ne vous infligerai pas une telle souffrance. Pour moi seule la douleur ; pour vous, père, pour vous, je veux demeurer silencieuse dans mon chagrin. Il y a des gens qui meurent debout. Pour vous, père, pour vous, je ferai comme eux. Que Dieu vienne à mon aide !

Elle s'entretenait, durant des heures, avec la petite photographie, cette pauvre Marcelle, qui n'avait pas un ami à qui parler, pas un écho où jeter sa plainte.

— Non, je ne plaiderai pas la séparation ; j'épargnerai cette honte à vos cheveux blancs. Je demeurerai près de cet homme ; nos vies couleront côte à côte ; elles seront mêlées, non comme deux fleuves amis, mais comme le couteau qui tue est uni au cœur qu'il déchire.

Parfois, elle forçait ses mains, encore tremblantes, à écrire une petite lettre, qui, allait là-bas, réjouir le cœur du vieux père. Elle parlait peu du présent ; mais elle rappelait les souvenirs de son enfance.

Et le vieux père, en lisant les chères petites missives, essayait ses yeux et balbutiait :

— O ma Marcelle, mon enfant, je te croyais ingrate. Pardonne-moi. Oh ! j'irai te voir bientôt, si tu ne viens ici.

Et Marcelle répondait :

— J'irai aux vacances, père ; je compte les jours,

Elle les comptait, et l'espoir de ce voyage, de ce repos dans son martyre, l'aidait à reprendre des forces. Maintenant, elle pouvait faire de petites promenades. Chaque matin, elle aimait à monter, à l'heure où elle est encore solitaire, la route de Villefranche. Elle restait là, dans la lumière, dans l'air pur, écoutant le sourd murmure de

la mer, dont la plainte berçait sa tristesse. Au retour, elle entra dans une chapelle dédiée à l'Étoile de la mer, petit temple de marbre un peu perdu dans des massifs de palmes. Elle s'agenouillait, avec un respect profond, devant le Saint-Tabernacle, éclairé par une lampe, une petite flamme d'or descendant de la voûte un peu sombre. Elle joignait ses mains, entendait dévotement la messe et faisait, pour la journée entière provision de cette patience silencieuse qui n'est pas la forme la moins difficile du courage.

Un jour, tandis qu'elle récitait le rosaire, soudain Marcelle s'arrêta à ces paroles du *Pater* : "*Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons...*" Elle disait donc à Dieu : *Je pardonne.*" On ne peut mentir à Dieu. Ce fut un éclair. Jusqu'ici elle avait été comme un enfant perdu, cheminant, sans guide et sans lumière, dans une profonde obscurité ; mais, à la lueur divine, sa voie lui fut subitement montrée, et une grande paix descendit en elle, au milieu de ses souffrances. Elle prononçait les mots divin d'EXPIATION, de RÉDEMPTION.

Sa foi ardente dissipait le scepticisme glacé de Wladimir. Elle lui montrerait le chemin de l'honneur ; elle lui ferait comprendre la laideur du mensonge et de la déloyauté. Elle serait l'apôtre. De si loin qu'on ramène la brebis malade au Sauveur, jamais il ne lui refuse l'entrée du berceau.

Elle se leva. Sa halte dans le repos de la chapelle était terminée. Il fallait passer et reprendre son fardeau. Mais si rude que soit la voie, une âme ferme s'y engage sans hésiter, quand elle est certaine que cette voie mène à l'expiation. Si austère que puisse être une tâche, c'est beaucoup de voir cette tâche se dégager clairement des obscurités et des incertitudes. Elle parlerait à Wladimir aujourd'hui même. Peut-être une parcelle d'honnêteté était-elle encore égarée dans le cœur de cette brebis malade. La lèpre morale de ce misérable lui faisait horreur ; mais c'était son devoir de panser cette lèpre et de tout tenter pour en guérir le malheureux.

Allons, pas de découragement, murmura Marcelle, pas de défaillance... A l'œuvre ! En avant ! A la conquête d'une âme !

Son petit coupé l'attendait à la porte de la chapelle ; elle y monta, et dix minutes plus tard elle s'arrêtait au perron de la villa. Wladimir, en élégant costume du matin, venait de faire un tour dans ses écuries. Il nourrissait le projet de faire, courir, et un bai brun anglais lui donnait de grandes espérances. Il traversait la cour, souple et léger. Il n'était pas malade, lui, ce prince Zinesko ; bien loin de là : le contentement de lui-même, la jeunesse et la santé éclataient sur sa face triomphante. Le contraste était pénible entre cette pauvre Marcelle, amaigrie, pâlie, épuisée par l'excès de la souffrance morale, et cet homme si profondément insouciant, que son égoïsme, comme une armure invincible, défendait de toute peine et de tout remords. Il était ravi de la décision prise par Marcelle. Une séparation ou un divorce eût renversé tous ces plans : on eût demandé la cause de la division entre les époux et cette cause révélée, c'eût été la chute du piédestal. Aussi comblait-il sa femme de prévenances, s'imaginant qu'il ferait à nouveau la conquête de ce cœur, comme si l'amour, tué net par le mépris, pouvait jamais refleurir.

Il s'approcha de la princesse, et dit avec grâce :

—Je suis heureux de vous voir en meilleure santé. Vous êtes charmante dans ce rayon de soleil matinal, qui dore votre beauté d'un reflet rose.

Les yeux de Marcelle s'emplirent de larmes ; elle joignit les mains.

—Je voudrais vous parler, balbutia-t-elle.

Elle n'avait plus son visage rigide, son regard glacé, et ses lèvres cessaient d'être muettes, puisqu'elle désirait un entretien.

—Je vous suis, répondit-il en s'inclinant.

Même dans l'intimité, il gardait ses belles manières. Ils pénétrèrent dans le petit salon du rez-de-chaussée. Il prit une pose gracieuse, en s'appuyant à une console, et de sa voix la plus douce :

—Je vous écoute, ma chère.

Alors, tout de suite, appelant à l'aide son grand courage :

—Oh ! je ne puis vous dire tout ce que je souffre.

Il la regardait un peu inquiet, se demandant où elle voulait en venir. Les mains de la pauvre femme tremblaient, un frisson agitait tout son corps. Elle reprit vaillamment :

—J'ai été élevée dans la droiture, et le mensonge me fait horreur... Quittons ce pays allons bien loin, où personne ne nous connaît, et renonçons à un titre qui ne nous appartient pas.

Elle s'animait.

—Et puis... et puis cette fortune dérobée ; elle me pèse sur les épaules comme un manteau de plomb. Sans cesse, je songe à cette pauvre fille à laquelle vous avez fait préjudice, et à cet asile d'orphelins qui devait être fondé. Oh ! je vous en conjure, expiez le passé en rendant l'héritage.

Il eut un rire ironique,

—Comme vous dramatisez toutes choses. Rendre l'héritage... Et comment le rendrais-je ? Je vous assure qu'il est fort diminué, depuis deux ans, l'héritage de la vieille tante Irène.

Marcelle balbutia :

—J'ai ma fortune et je la sacrifierai volontiers pour expier votre faute. Oh ! Wladimir, comment pouvez-vous vivre avec l'oppression d'un perpétuel remords ? Cette jeune fille dépouillée par vous se meurt dans une profonde détresse. Je me suis informée d'elle.

Il haussa légèrement les épaules.

—Vos sentiments vous honorent, mais ils sont fort exagérés. Ne vous inquiétez pas de moi, je n'ai pas l'ombre d'un remords.

Elle joignit les mains.

—Je vous en supplie, je vous en conjure, laissez-moi réparer pour vous. Je voudrais me dépouiller le tout ce que m'a donné mon père qu'il n'y ait pas de tache sur votre nom... notre nom, reprit-elle, si pâle qu'elle en était livide.

Elle ajouta, s'animant et s'exaltant :

—Oh ! moi, je ne puis pas vivre sans prendre souci de cette action deshonnête, sur laquelle vous avez échafaudé votre fortune. Je ne puis pas vivre sans essayer de réparer le mal que vous avez causé. Je ne puis pas vivre dans ce luxe auquel vous me condamnez. Il m'est insupportable et excite, dans mon âme, une douleur indicible.

J'aimerais mieux mendier mon pain que de m'asseoir à cette table délicatement servie qui est la nôtre. Quand je me dis à chaque bouchée que je porte à mes lèvres : là-bas en Moldavie, une jeune fille calomniée par nous, volée par nous, se meurt de tristesse et de misère... Quand, là-bas, en Moldavie, un orphelinat devrait être fondé pour les enfants sans père. Nous avons volé. Restituons.

Une angoisse lui serrait le cœur ; de ses yeux des larmes coulaient brûlantes ; ses mains se joignaient,

—Effaçons le passé par l'expiation ; rendons-le comme s'il avait été sans tache. Je vous pardonnerai de m'avoir trompée... moi..., moi..., pauvre enfant confiante. Si vous acceptez de réparer, je vous serai fidèle, je vous aiderai dans la voie nouvelle de toutes mes forces. Mais comprenez donc que je ne puis goûter une heure de paix après avoir appris que..., appris que les volontés dernières d'une morte ont été méconnues, méprisées. Il faut obéir aux morts. Maintenant, toutes les nuits, je ne connais que l'insomnie, et je vois les paroles de votre tante en lettre de feu : "MES VOLONTÉS DERNIÈRES."

Il passa sur la lèvre aristocratique du prince comme un sourire de pitié :

—Vraiment les femmes n'ont pas l'esprit fort. Quelles sensibles que ces faibles êtres !

Marcelle se redressa violemment, et lançait sa réponse avec une admirable énergie :

—Non, je ne suis pas un être faible ; mais je veux réparer l'iniquité. Je le veux, entendez-vous. Je le veux. Pour y parvenir, je me sens capable de surmonter tous les obstacles.

Wladimir tressaillit.

Elle continuait :

—J'ai le mépris de l'argent mal acquis ; j'ai la haine du veau d'or que vous adorez. Vous avez volé. Mon père a travaillé. Avec l'argent gagné par son travail je laverai votre souillure. Votre conduite a été odieuse, infâme, ignoble ; je serai détachée des biens terrestres, charitable, jalouse à l'excès de toutes les lois de l'honneur.

Elle s'interrompit, et reprit avec plus de calme :

Je ne voulais pas laisser déborder l'indignation qui est en moi... Js ne voulais pas dire des paroles capables de vous offenser : mon désir serait de vous convaincre par la persuasion. Comprenez combien ma cause est juste et grande...

Sa voix avait été un instant sévère et haute ; mais la faiblesse lui revenait : ses lèvres pâlirent, ses yeux se voilèrent.

— Allons, maintenant, vous allez vous trouver mal, fit Wladimir avec une extrême contrariété. On dirait, vraiment, que je suis un grand tyran. N'ai-je pas au contraire, satisfait tout vos désirs. Ai-je jamais levé la main sur vous ?

Elle dit, tremblante :

— Il y a des choses dans la vie, qui font plus mal que des coups.

Wladimir demeura silencieux. Il éprouvait une sorte de respect involontaire pour le courage et la loyauté de cette jeune femme qui souffrait, à en mourir, de la faute d'un mari déloyal.

— Raisonsons, dit-il enfin, affectant un calme qu'il n'avait pas. Alors, vous songez sérieusement à sacrifier votre fortune à la restitution d'un héritage que vous considérez comme dérobé..., et moi comme reconquis. Vous pensez que vous pourriez vivre dans la médiocrité, vous, habituée à toutes les élégances. Pas plus que moi vous ne pourriez supporter la gêne.

— Vous verrez, fit Marcelle avec une bravoure douloureuse, la voix déchirée, mais vaillante.

— Je verrais... avec la médiocrité une suite de renoncements, d'abaissements...

La jeune femme eut une noble révolte, à ce mot d'abaissement...

— Comment pouvez-vous dire abaissement?... S'appauvrir pour réparer, c'est grandir.

Le prince Zinesko attacha sur sa femme un regard de pitié. Les âmes mesquines et indéliçables mesurent toujours les grandes et les loyales à leur propre petitesse.

— Je ne vous comprends pas, dit-il ; votre théorie est beaucoup trop subtile pour mon faible entendement. Tout ce que je sais, c'est qu'à mon âge, avec mes qualités mondaines, et les succès qui me sont promis dans les salons, je n'irai pas, de gaieté de cœur, me condamner à une petite vie bourgeoise. Peuh ! vivre à un cinquième étage. Ne pas oser donner son adresse, ne pouvoir recevoir personne chez soi, personne d'illustre. S'asseoir devant une table sans nappe, être servi par les blanches mains de son épouse, manger des mirotons et des grillades à la poêle, brosser soi-même ses vêtements, s'éclairer au pétrole !... Fi ! l'horreur !

Il s'était voilé la face devant ce tableau de la petite vie.

Il reprit, la voix haute :

— Je ne suis pas un héros comme vous êtes une héroïne, Marcelle, et je n'ai point tous vos mépris pour l'élégance. Vous vivriez de pain sec, vous, et vous vous enfermeriez dans une chambre misérable pour l'honneur ! Moi, j'ai grandi dans le luxe et pour le luxe. C'est mon atmosphère. C'est ma vie ? Elle me plaît à moi, cette existence de prince envié et adulé, et je veux garder ma villa de marbre, mes écuries célèbres, mes tailleurs anglais ; et, dans ces vêtements à la mode, mon gousset garni. Eh ! qu'importe si mon titre de prince ne se trouve pas sur l'armorial. Qui s'inquiète de la vérité ? On ne voit que les apparences.

Il riait d'un méchant rire, d'un rire qui déchirait le cœur de Marcelle.

— Vous n'avez donc jamais entendu parler du respect de soi-même, de l'honneur, de ce commandement divin : *Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras injustement.*

Il s'était assis sur le divan, et la regardait de ses yeux bleus et vagues, qui se faisaient ironiques.

— Très joli, votre petite prêche, ma belle princesse, Si vous montiez en chaire, vous auriez un succès inouï.

Elle ne l'entendait pas, emportée par son désir de le convaincre.

— Moi, le bien d'autrui me brûle ; un bien volé, c'est comme une marque au fer rouge sur mon épaule.

Il dodelinait sa tête blonde, et jouait avec les glands du divan.

Étonnante, ma chère ; vous êtes très étonnante.

Puis, tout à coup, se levant, prenant une pose théâtrale, il la regarda avec autorité, en homme qui impose sa volonté, sans permettre qu'on la discute :

— Assez de sermons. Je ne suis pas habitué à recevoir des leçons, et je vous prévient

que je ne les accepte pas, il m'a plu de détruire un testament inique ; je l'ai fait. A l'avenir, je vous prie de ne pas vous occuper de mes affaires.

Sa voix était sèche et irritée.

— A l'avenir, ma chère, je crois que moins nous serons en tête-à-tête et plus nous aurons de chance de ne pas nous quereller. C'est une maxime conjugale. Surtout ne faites plus de scènes comme ce matin. Je ne le souffrirais pas. Tenez ; vous ferez bien de remonter chez vous, vous paraissiez épuisée.

Oui, elle était épuisée, désespérée, et quel soulagement quand elle se retrouva seule dans sa chambre, libre enfin de souffrir. Elle avait rêvé l'Expiation..., la Rédemption... Rêve ! Rêve ! Chimère. Un homme expie quand il a du cœur... Mais ce prince Zinesko avait un rocher dans la poitrine. Ah ! comme elle avait besoin du secours du ciel pour demeurer enchaînée à sa lourde chaîne. Comme il fallait qu'elle aimât son vieux père, pour ne pas reprendre le chemin du Prieuré, et aller se jeter dans les bras paternels en criant :

— Défendez-moi, mon père, défendez votre fille, protégez-la, consolez-la ; elle a épousé un mari indigne... Elle est la femme d'un misérable !

Elle regardait par la fenêtre, dont le rideau était entr'ouvert.

Cette scène avec Marcelle avait pris sur les nerfs du prince ; il était exaspéré.

Décidément, la princesse devenait insupportable avec ses scrupules ; et, pour dissiper sa mauvaise humeur, il voulait caracoler sur la Promenade des Anglais. Il venait de monter un superbe cheval et le manœuvrait d'une façon si rude, que l'animal se cabrait. Maintenant, il était parti, magnifique, sur sa monture enfin domptée et Marcelle laissait échapper un profond soupir.

Bien des jours s'écoulèrent et la pauvre petite princesse continuait de mener en silence le deuil de son cœur. Elle avait compris que certains chagrins, les plus cruels souvent, s'enveloppent d'ombre et martyrisent le cœur à l'insu de tous. Il y a des deuils d'espérances déçues qui se portent en habits de fêtes ; mais, combien le sourire, sous lequel ils se déguisent, fait plus de mal que les larmes amères.

La jeune femme ne se retira pas du monde, elle ne renonça pas à ses parures, elle visita ses amies, elle dansa dans les fêtes ; mais comme ce monde, qu'autrefois, naïve jeune fille, elle désirait tant connaître, lui paraissait vain et banal, les réunions fatigantes, les parures fastidieuses. Cette existence de perpétuel mouvement lui devenait odieuse, et, dans son décor mondain, où tout parlait de bonheur, elle vivait de désespoir.

Lui, au contraire, vivait heureux, adulé ; jamais il n'avait été aussi admiré par le monde ; jamais encore ses soirées, ses concerts, n'avaient été mieux organisés et ses invitations plus "selected." Ce mot à la mode glissait harmonieusement sur ses lèvres aristocratiques "selected." Il recevait beaucoup. Dans sa somptueuse villa, c'était une continuelle allée et venue d'élégants et de mondaines. Chaque semaine, la grande salle à manger s'éclairait et se fleurissait, et les femmes en toilettes décolletées, les hommes en habits noir avec le gilet de satin blanc, entouraient la table. Le soir, on faisait de la musique, on écoutait de célèbres virtuoses, ou bien l'entrain de la danse animait tous les visages. Les cotillons de la villa Zinesko devenaient légendaires ; à l'aube seulement ils prenaient fin.

Quelle délivrance pour Marcelle quand elle se trouvait seule, libre enfin de ne plus sourire. Quel cri de douleur sortait de sa poitrine

— Ah ! quand je pense, quand je pense qu'on m'envie !

Chaque fois qu'à cette soirée on l'avait appelée "Princesse," le titre usurpé avait marbré de rouge ses joues pâlies. A chaque voix adulatrice vantant sa toilette, ses bijoux, elle s'était dit : "Biens mal acquis." Sa riche corbeille, au jour du mariage, ne lui avait-elle pas été offerte avec l'héritage volé ?

Et, fébrilement ayant éloigné sa femme de chambre, elle enlevait elle-même toute cette parure qui lui était devenue odieuse. Elle se délivrait de cette robe de satin rose dont les reflets blessaient ses yeux. A son cou chatoyaient des perles, à ses doigts brillaient des bagues ; mais, pas une minute de plus, elle ne voulait demeurer parée des bijoux achetés avec l'argent du vol. Avec mépris elle les jetait dans une coupe de cristal ; parfois, au choc des perles, le cristal gémissait, mais moins que son cœur brisé.

Elle jetait aussi loin d'elle son bouquet de roses. Tout était fané dans sa vie ; son

affection foudroyée, sa confiance morte ; elle était la femme d'un voleur. Alors elle pleurait, elle pleurait ; puis, anéantie par les larmes, elle prenait une robe de laine toute simple, faite en étoffe de bure, comme celle d'une pauvre femme ; en la revêtant elle se disait :

— C'est ainsi que je devrais être vêtue, car ma fortune n'est plus à moi ; elle devrait racheter l'infamie de celui que j'ai choisi.

Peut-être s'exagérait-elle, dans sa loyauté, son devoir d'honneur. Bien souvent elle ne s'endormait pas dans son lit moelleux aux oreillers de dentelle ; mais, comme ces saintes religieuses, qui font pénitence, elle s'étendait, vêtue dans sa pauvre robe de bure, sur le parquet glacé, heureuse de sentir la froide planche meurtrir ses membres délicats.

Et elle répétait :

— Il faut que j'expie..., il faut que j'expie : mon mari est un voleur.

Le matin, à l'heure où la femme de chambre venait ouvrir les persiennes, elle quittait la pauvre petite robe de laine pour tristement se parer d'une brillante matinée de cachemire tout ornée de nœuds de rudan,

On lui apportait son premier déjeuner, du chocolat battu en mousse, servi dans une tasse d'argent,

— Merci, Colette, faisait-elle parfois ; je n'ai pas faim.

Et le plateau était remporté. Elle n'avait pas dit vrai, elle avait faim mais la femme d'un voleur ne devait pas approcher ses lèvres d'un mets si délicat ; un morceau de pain était suffisant. Puisqu'elle ne quittait pas le misérable pour épargner à son père la grande douleur d'apprendre son odieuse mésalliance, du moins elle ne devait jouir que le moins possible des richesses usurpées. Non, elle ne jouissait pas ; elle subissait le luxe attaché à sa vie. Son petit morceau de pain était arrosé de ses larmes. En quelques minutes, ce déjeuner de pauvre était achevé ; alors elle montait dans son élégant coupé, à son chiffre de princesse, et elle disait :

— Route de Villefranche.

Elle ne manquait plus jamais la messe, dite par un vieux prêtre desservant la chapelle.

La messe entendue, elle se faisait conduire dans un quartier bien pauvre de Nice ; car, dans la ville de la richesse et de l'élégance, il n'y a pas que des villas de marbre, il y a aussi des rues tortueuses, des maisons délabrées, des mansardes où agonisent des malades.

Elle passait sa main douce sur le mal qui ronge ; elle posait ses lèvres roses sur le front des petits enfants ; elle soutenait les pas chancelants des infirmes et elle murmurait toujours les mêmes paroles :

— Expier... expier... ! pour le misérable qui a été le mari de mon choix.

Elle rentrait à la villa, calmée, rassérénée ; la prière avait été le baume, la charité, la consolation : mais, alors, commençait un nouveau supplice. Il fallait s'entretenir avec la grande couturière, la grande modiste. Le prince assistait aux conférences, faisant de ces frivolités affaire capitale ; il employait ses facultés artistiques dans la combinaison des couleurs et le choix des étoffes. Il voulait que Marcelle fût un modèle d'élégance, de cinq à sept heures, elle présidait à son lunch. De belles dames, descendant de leurs équipages, et des messieurs pommadés, parfumés, en tenue dernier genre, s'empressaient autour d'elle. On rappelait les bals des jours passés, on parlait concert et théâtre. Quand les premiers groupes étaient partis, il en arrivait d'autres, semblables en tous points aux premiers, et la causerie continuait, toujours banale. Comme elle regrettait son Prieuré et ses vrais amis de là-bas ; comme elle voyait, maintenant, le fond du fond des vanités mondaines.

Ses visiteurs partis, elle appuyait sa tête lassée sur ses mains fiévreuses, insouciant de tout ce qui se passait autour d'elle, oubliée du grand dîner qui allait suivre, oubliée de tout ce qui n'était pas son Prieuré et ses doux souvenirs d'enfance.

Le prince Wladimir ne pouvait concevoir cette indifférence vraiment étonnante. Cette petite princesse de dix-neuf ans devenue tout à coup plus grave qu'une religieuse sous sa cornette ! Il se plaçait devant elle et d'un ton demi-railleur, demi-amical :

— Je ne conçois rien à votre sombre mélancolie, disait-il. De la tristesse au milieu du monde, au milieu des fêtes, de la tristesse avec une jolie toilette et des succès ; de

la tristesse quand vous êtes admirée, envie quand vous êtes dans tout l'éclat de votre royauté mondaine ! Permettez-moi de vous dire, ma chère, que c'est insensé.

Et il la laissait pour aller fumer une cigarette sous les arbres du parc. Il était parfaitement ravi d'être au monde, lui, car il avait tout ce qui peut rendre heureux un impie de ce siècle, un homme qui méprise toutes les lois divines, qui les considère comme des rêveries et des divagations ; un homme qui n'estime que le positif, le réel, la terre où il est né, où il vit, où il meurt, où il mourra tout entier, prétend-il, affirme-t-il, tout entier comme le singe, son illustre ancêtre. Oui, il était parfaitement heureux, ce beau prince Zinesko, et il envoyait au ciel, dans un mouvement plein de grâce, la légère fumée de sa cigarette. Il était à Nice, la ville où sont têtés les étrangers, il était le roi de la saison ; il avait la veille, gagné au jeu, et il espérait remporter le prix aux courses prochaines. Sa cigarette achevée, il se dirigeait vers les écuries. Ces superbes bâtiments étaient devenus exigus pour le service du prince. On y comptait six chevaux de haute mine, des poneys charmants, enfin un cheval de course nommé *Sandor*. Le prince le flattait de la main ; puis il daignait parler longuement avec le jockey des chances de succès du magnifique animal.

Et puis arriva, enfin, ce jour des courses. Cette perspective de haute vie en plein air souriait à Wladimir. Dès le matin, il avait revêtu la jaquette courte, chaussé les bottes à revers, et, pour compléter son aspect de sportman, il portait, à sa cravate, une épingle en argent ayant la forme d'un fer de cheval.

Un grand dîner devait être donné à la villa Zinesko, à l'issue des courses. Wladimir voulait que le service fût parfait, les vins irréprochables, et, traversant la longue salle à manger, il eut la condescendance de donner un coup d'œil au couvert : l'argenterie et les cristaux étincelaient sur la nappe ; les fleurs surtout étaient disposées avec art ; et, sur le dressoir, s'alignait une armée de bouteilles vénérables. Le prince n'admettait pas, en matière de service, la moindre hérésie. Palsebleu ! le cérémonial est chose sacrée. Ayant donné un coup d'œil à la carte du menu, respectueusement présenté par le majordome, il voulut bien le déclarer très bien compris. Et, maintenant, les vins étaient-ils à la hauteur des mets ? C'était son devoir de s'en assurer : un palais de manant ne saurait apprécier les délicats bouquets, les suaves arômes. Et le prince dégustait les vins de prix avec des attitudes de connaisseur, tenant, entre ses doigts, le pied de son verre, se recueillant, tandis que le nectar caressait son aristocratique palais et fermant à demi les yeux, comme interrogeant ses souvenirs :

— Château-Yquem, laissait-il tomber de ses lèvres de fin gourmet, Frontignan acceptable... Romané qui se laisse boire...

Et le majordome s'inclinait convaincu. Il passa dans l'appartement de sa femme.

— Quoi, dit-il en fronçant les sourcils, pas encore habillée ?

Il tenait à la montrer à tous, à se parer de sa beauté ; puis, l'union apparente du prince et de la princesse écartait tout fâcheux soupçon. Marcelle baissa la tête ; elle avait oublié l'heure : elle s'inquiétait si peu de ce jour de fête, que lui importait, à elle, d'aller briller à ces courses de Nice ? Dans l'univers entier, était-il un seul coin où elle pût se plaire ? Le costume de Marcelle était sa splendeur sur une chaise longue ; un vrai chef-d'œuvre d'élégance.

— Pourquoi cette indifférence, fit le prince étonné quand toute autre femme serait en paradis. Avez-vous seulement admiré ce costume, que je vous ai fait venir d'une des premières maisons de Paris. Toutes vos amis vont pâlir de jalousie. Si vous aviez un peu de cœur, vous me remercieriez par un baiser de vous avoir fait cette surprise ; mais vous n'avez plus de cœur.

Elle s'était éloignée de Wladimir, et ses yeux étincelaient. Dans ses moments de tendresse, il lui était encore plus odieux qu'à ses moments de colère.

— Alors, vous n'êtes pas ravie de votre robe ?

— Que m'importe cette robe ; que m'importent le luxe et l'élégance ! Moi, je songe sans cesse que cet argent, que vous dépensez sans compter, appartient à une pauvre fille ; je songe sans cesse que vous faites préjudice à des orphelins.

Il était décidément de belle humeur.

— Allons, fit-il, toujours la tragédie, toujours une délicatesse outrée. Vous n'avez donc pas encore compris qu'avec une parole affable, de l'élégance et de l'argent, ou même avec de l'argent tout simplement, car l'or donne tout le reste, on peut se moquer.

de tout. Faites donc comme moi, ma chère enfant ; faites comme les autres et soyez de votre temps.

Il lui avait pris la main ; elle la retira vivement, ne pouvant dissimuler sa répulsion. Il était bon prince, en ce moment, et il fit entendre un petit rire demi-plaisant, demi-raillieur.

— C'est moi, Marcelle, je le vois, qui suis le naïf. Je m'étais imaginé que votre fidèle amour serait impérissable... Après tout, pourquoi vous demander ce qui ne peut exister ici-bas ; l'immuable, l'éternel ? Vous n'avez plus d'affection pour moi, et vrai, je le regrette... Pourquoi aussi me figurer qu'une tendresse féminine a plus d'un printemps ? Autant vouloir entendre toute l'année, chanter le rossignol.

Il fredonna l'air de Rigoletto :

*Femme varié,
Femme varié,
Fol qui s'y jû
Un seul instant.*

Le visage de Marcelle devint d'une pâleur extrême, mais elle ne daigna pas répondre. Son petit air achevé, il reprit avec gaieté.

— Vite, le temps presse ; faites-vous belle, la plus belle. Je vous rends cette justice, vous avez la bonne grâce de ne pas résister aux désirs de votre cœur. Vous mettez docilement en pratique cette maxime orientale :

“ Entendre, c'est obéir.”

Il plaisantait ; un nouvel éclair passa dans les yeux de la princesse ; elle mordit sa lèvre et murmura tout bas :

— Pour vous, mon père ; pour vous seul, je souffre patiemment.

Et, appelant à son aide tout son courage, elle revêtit la délicieuse toilette parisienne.

A l'heure suivante, elle se trouvait à l'hippodrome de Nice, gracieusement étendue dans son landau, aux panneaux vert sombre, attelé de chevaux noirs, les plus fins, les mieux appareillés qu'on eût pu trouver. Marcelle, dont la beauté resplendissait sous le soleil, était lorgnée, admirée par tous. Elle était une figurante de plus et une charmante dans le panorama mondain des courses de Nice. Les voitures arrivaient en foule, depuis le landau attelé à la Daumont jusqu'au modeste fiacre. Des vastes omnibus sortait un flot humain : toute une armée de sportmen de hasard, se hâtent, la lorgnette en sautoir, d'aller parier, jouer les économies du mois, le gain de la semaine, le fond de la tire-lire. Ces modestes allaient se ranger sous une tente de coutil, en face de la tribune d'honneur, toute pavoisée d'oriflammes. Les voitures arrivaient toujours ; des coupés et des victorias d'une correction irréprochable, des mail-coach, que les maîtres, perchés en l'air sur les banquettes, laissant à l'intérieur les domestique, conduisaient eux-mêmes avec talent ; et puis encore des tandems fins et légers qui filaient au milieu d'un bruit de grelots. Tous ces équipages se rangeaient en double file le long de la barrière blanche, et sur les nappes de gazon restées libres les chevaux trottaient, tandis que les gens à pied se fassaient partout où l'on pouvait voir la piste. La musique militaire achevait un pas redoublé, et maintenant la cloche, pendue au mât de l'oriflamme, sonnait avec persistance pour faire dégager la piste. Au milieu de ce tumulte, Marcelle demeurait inerte. Elle ne songeait guère à ces chevaux qui allaient courir, et à ce *Sandor* qui allait soutenir l'honneur des écuries Zinesko. Elle ne s'intéressait plus à rien ; la foule l'étourdissait, le soleil lui donnait la migraine, elle était fort pâle sous son ombrelle ponceau. Elle éprouvaient, au milieu de ce bruit de voix, de rires, de pas et de galops, un besoin de silence, de repos. Elle était triste à mourir.

Wladimir, revenu du passage, promenait sa jumelle sur cette foule.

— Mais, voyez donc, ma chère, cette piste, ces jockeys, cette pelouse animée, ces voitures superbes. Quel œil autre que le vôtre peut rester indifférent à ce magnifique spectacle ? Essayez donc de vous animer ; vous êtes d'une pâleur, d'un morne !

— Je me sens malade, balbutia-t-elle ; je n'en puis plus.

— Dites que tout vous ennuie ; tout, jusqu'au triomphe certain de *Sandor*. Ah ! le voyez-vous ?

Les chevaux arrivaient à la file avec les jockeys en selle. *Sandor* avait un vrai succès d'entrée ; il luisant au soleil et donnait confiance aux parieurs, avec sa poitrine large, sa tête fine, et l'élanement de sa longue échine. Le prince quitta Marcelle. Il s'était rapproché de la piste. Un homme parut un drapeau à la main ; c'était le starter. La course allait commencer.

Les chevaux étaient en rang. Le signal fut donné, et ce fut dans la foule une immense clameur. Qui allait l'emporter de ces bêtes superbes ? Elles allaient, elles allaient de toute la vitesse de leurs jambes fines : les jockeys les pressaient, les excitaient de l'éperon ; c'était un train de foudre. Les distances étaient encore inappréciables ; pourtant *Sandor* semblait prendre de l'avance ; les chevaux disparurent derrière un bouquet d'arbres, plantés au centre de l'hippodrome. Marcelle les revit dans le lointain. *Sandor* avait un peu gagné ; mais elle était incapable d'attendre la fin de la course. Elle sentait des élancements au cœur et des vertiges dans la tête. Si elle restait encore sous ce soleil dégagé de nuages, elle aurait une faiblesse.

Un peu de calme, un peu d'ombre était tout son désir ; et, donnant un ordre au cocher, elle se mit à fuir le tumulte, la cohue, la chaleur. Elle fuyait tout ce que les autres étaient venus chercher. Déjà elle commençait à respirer plus à l'aise, le landau s'était engagé sur une route ombragée de platanes ; la foule était moins compacte ; seuls, quelques retardataires se pressaient et s'étonnaient de voir cet équipage s'éloigner du champ de courses. Sur cette route, une vieille femme, au teint hâlé, essayait de gagner sa vie en vendant une légère pâtisserie.

— Voilà le plaisir, mesdames.

La voix de la vieille femme s'éteignait dans le silence. Elle regardait si les passants s'arrêtaient, secouait la tête, soupirait, renvoyait en arrière, d'un geste pénible, sa boîte de fer blanc, peinte en jaune ; puis elle recommençait son appel :

— Voilà le plaisir ! mesdames.

Elle marchait lourdement comme une personne fatiguée.

— Gare ! gare ! cria le cocher de Marcelle.

Mais la vieille femme ne se dérangea pas assez vite, et, renversée par la voiture, elle demeura étendue sur le sol.

Déjà Marcelle avait oublié son malaise, sa fatigue ; et lesté, elle avait sauté du landau. A l'étonnement des passants, elle trempait son mouchoir dans l'eau d'une fontaine et rafraîchissait les tempes de la blessée. Elle avait appuyé la pauvre tête grisonnante sur ses genoux, sans souci de sa robe élégante aux nœuds ponceau. Elle ne songeait plus, la pauvre petite princesse, au cérémonial et à la correction. La marchande de plaisir n'était qu'évanouie. Elle ne tarda pas à reprendre ses sens.

— Montez, ma pauvre femme, dit Marcelle ; venez auprès de moi ; dites-moi votre adresse ; je vais vous reconduire.

— Non, non, fit la vieille femme, il faut que je me remette à vendre.

Elle reprenait sa boîte de plaisir, restée au bord de la route. Elle eut un cri de douleur.

— Oh ! mon Dieu, madame, oh mon Dieu ! les plaisirs sont brisés ! Et les pauvres enfants qui n'ont pas de pain chez nous.

Sa douleur était vraie, ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Je comptais tant sur ma vente. Que vais-je devenir.

Marcelle lui glissa une pièce d'or dans la main et la fit asseoir dans le landau.

— Oh ! j'ai honte, disait la vieille femme, j'ai honte d'être dans une si belle voiture ; Madame, voudriez-vous me permettre d'aller acheter un pain chez ce boulanger en face, ce matin les enfants n'ont rien mangé.

Marcelle donna un ordre au serviteur assis auprès du cocher, et cet homme revint avec des provisions. La pauvre femme ne songeait plus à sa chute, en pensant à la joie de ceux qui l'attendaient au logis.

— Comme ils seront joyeux, murmurait-elle ; pauvres petits enfants... du pain blanc, un pâté, une bouteille de vin. Vous êtes trop bonne, madame, trop bonne.

— Ces petits sont vos enfants ?

— Non, madame ; ceux de ma pauvre fille, morte à la peine. Le père est alité depuis une année. Ah ! nous avons passé bien des journées sans manger. C'est comme un fait exprès, ajouta-t-elle naïvement, c'est justement ces jours-là qu'on a le plus faim.

Ce mot de pauvre femme résignée serra le cœur de Marcelle. La marchande de plaisirs était d'humeur communicative ; elle continua :

—Ce qui est terrible, madame, c'est que la faim revienne tous les jours. Voyez-vous, on a beau travailler, on ne peut pas s'en tirer, avec les pertes dans mon petit commerce et les chômages, et les habits qui s'usent, et les appétits qui grandissent. Nous sommes bien misérables.

Le luxueux landau s'était arrêté devant une chétive maisonnette abritée par deux oliviers. Lameublement se bornait à des couchettes de fer, une table boiteuse et des chaises de paille jetées ça et là.

—Enfants, venez dire bonjour à la bonne dame qui m'a ramenée en voiture parce que j'étais tombée. Dites-lui merci. Voyez comme elle vous apporte de bonnes choses.

C'était pitié de voir les enfants hâves, avides, saisir leur *portion* de pain, au risque de se faire blesser par le couteau de la grand'mère. Et c'était aussi bien triste d'entendre le père, du fond de son lit, dire d'une voix rendue creuse par la misère :

—Ce ne sera donc pas encore aujourd'hui que nous mourrons de faim.

Et Marcelle était heureuse de soulager ces pauvres gens.

—L'argent n'est bon qu'à cela, songeait-elle. On n'en jouit que lorsqu'on le donne.

Elle avait mis un baiser sur le front des enfants ; elle s'était approchée du malade de cet homme de trente ans, tombé d'un échafaudage l'année précédente. Elle le consolait, et lui, mis en confiance par la douceur de son sourire, lui racontait sa peine.

Oui, je souffre beaucoup, quelquefois pourtant je quitte mon lit, et je me traîne à la fenêtre ; les jours à ne rien faire. Que c'est dur pour moi, si actif autrefois ; moi, qui devrais gagner le pain des enfants. C'est la grand'mère qui le gagne. Être nourri par une femme, si ce n'est pas une pitié ? Je me serais cassé la tête, si je n'avais pas trouvé quelqu'un qui me console ; un bon médecin qui fait encore plus de bien à mon pauvre esprit qu'à mon pauvre corps. Il vient ici tous les deux jours, depuis trois mois qu'il est à Nice, et moi je compte les heures en l'attendant. Il ne va pas tarder.

Il tendit l'oreille ; son ouïe d'infirme était habile à percevoir et à reconnaître tous les bruits d'alentour.

—J'entends son pas sur la route. Ah ! le voilà qui arrive.

Marcelle écoutait le pauvre homme avec plus de complaisance qu'elle n'eût fait pour la causerie raffinée de quelque élégant. Elle avait toujours pensé que la charité n'est qu'une visiteuse importune, si elle n'est pas accompagnée de la bonté d'âme. Il faut respecter les pauvres, et leur témoigner des égards.

L'œil du malade s'animait,

—Enfin ! enfin ! Voilà mon bon monsieur Ploël, s'écria l'infirme d'une voix joyeuse.

Le docteur venait d'ouvrir la porte. Marcelle le reconnut aussitôt ; c'était bien Conan Ploël, son ami d'enfance, son fiancé délaissé.

Quoi, vous ici ! Par quel miracle ?

Conan tressaillit, sa surprise était grande, et son émotion vive. Il dut s'appuyer au dossier d'une chaise, car ce vaillant tremblait en retrouvant, d'une façon si inattendue cette jeune femme qu'il avait tant aimée. Il n'avait rien oublié. Son cœur n'était pas fait pour deux amours ; mais si, avec la délicatesse et le tact qui naissent d'une âme d'élite, il n'avait pas importuné Marcelle de ses regrets, s'il lui avait épargné sa présence il n'avait pu empêcher ses pensées de voler vers l'absente. Il avait souffert. Ces quelques mois de chagrin l'avaient changé ; son expression pleine de bonté était restée ; mais le vif éclat de ses yeux avait disparu ; quelque chose de sombre l'avait remplacé. Pour Marcelle, ce changement était un vrai reproche.

—Vous ici, reprit-elle... Par quel heureux hasard ?

Sa voix avait faibli en posant cette question ; elle eut un sourire pour son ami d'enfance, mais l'ombre du sourire d'autrefois.

Il l'examinait à son tour et pensait :

—La vie se serait-elle assombrie pour elle ! Lui, le médecin, savait lire les peines secrètes sur un visage.

Il répondit :

—Ma venue à Nice est fort naturelle. Ma pauvre mère, très affaiblie, avait besoin de soleil et d'air pur. Nous avons ici une parente, et depuis trois mois nous avons accepté son hospitalité. J'ai quitté mes malades bretons pour soigner ma mère. J'avais prié votre père de ne pas vous parler de moi ; c'était inutile.

—Quoi, depuis trois mois vous êtes à Nice ! Vous saviez que j'y étais, et vous n'êtes pas venu me voir, Conan ?

Il répondit presque bas, d'une voix altérée :

— Être loin de vous m'était douloureux ; pourtant il me semblait impossible d'aller vous voir.

Après la grande amitié de leur enfance, cette réserve était peut-être outrée ; mais Marcelle la comprit. Elle y vit de la délicatesse, de la fierté, et elle ressentit, dans son cœur, une impression nouvelle de respect pour Conan.

— J'irai voir votre mère. Le puis-je sans indiscretion ? Il inclina la tête.

— Ma mère sera heureuse de vous revoir ; elle se porte mieux. A part ses visites à l'église, elle ne quitte guère la maisonnette de notre parente. Elle est du petit nombre de ces êtres qui vivent sans bruit et savent gré aux autres de ne pas s'apercevoir de ce qu'ils valent.

Tout bas, elle répondit :

— Comme vous, Conan.

Il eut un triste sourire.

— Oh ! je ne suis pas bon comme ma mère ; elle vit au ciel, et, moi, j'ai des attaches sur la terre.

Puis, s'interrompant :

— Princesse, si vous nous faites l'honneur de nous venir...

— Conan, répliqua-t-elle d'une voix suppliante, ne m'appellez jamais princesse ; si vous saviez comme vous me faites mal. Appelez-moi Marcelle, comme lorsque j'étais votre petite amie.

Alors il reprit, la voix émue :

— Marcelle, si vous nous faites l'honneur de nous venir voir, ne tardez pas trop ; l'été approche, et dans peu de jours nous retournerons en Bretagne.

La Bretagne ! le Prieuré ! Ce souvenir amena une larme sous la paupière de la jeune femme. C'était le passé sans tache. Elle, dont le mari était un misérable, se rattachait à l'honneur de son père comme le naufragé à une épave. Elle reprit, avec un douloureux soupir :

— Comme la vie me paraissait belle en Bretagne, et comme ses promesses étaient menteuses !

Puis, craignant d'en avoir trop dit, elle ajouta pour donner le change :

— Je suis fatiguée de luxe et de vie mondaine.

Mais Conan avait compris. Ah ! combien elle devait souffrir pour que cette plainte lui échappât. Aucune parole rappelant la tendresse d'autrefois ne fut échangée entre eux ; mais ils éprouvaient, tous deux, un charme extrême à se retrouver au chevet du malade. Ils s'étaient approchés du lit. Conan questionnait, examinait le blessé, donnait des remèdes, trouvait de bonnes paroles ; puis il glissa, dans la main de la grand-mère, une petite pièce blanche.

— Je voudrais être plus riche, afin de vous donner davantage.

— Conan, dit Marcelle avec empressement, je m'occuperai de vos protégés après votre départ de Nice.

— Alors, répliqua-t-il, je serai tranquille sur le sort de mes bons amis.

Conan serra la main de son malade, l'exhorta à la patience, et quitta le misérable réduit, comblé des bénédictions de ces pauvres gens. Marcelle le suivit.

Le valet de pied s'empressa d'ouvrir la portière du landau.

— Non, je ne vais pas monter, fit la princesse ; suivez à une petite distance.

La route était ombragée de platanes, et Marcelle demanda à son ami d'enfance de lui prêter son bras.

— Venez, nous parlerons du Prieuré, de mon bon père. On aime tant à se rappeler les souvenirs de son enfance. Ah ! Conan, la fortune et l'éclat du rang à garder sont une grande servitude..... J'étais si insouciant et si heureuse, là-bas, sur mes grèves... Parlez-moi de mon père.

Elle était comme le voyageur qui aperçoit, devant lui, un chemin aride et pénible, et qui se retourne, parfois, pour jeter un coup d'œil sur les régions fleuries dépassées pour toujours. Conan comprit son désir : il se mit à marcher près d'elle, lui parla longuement de l'arnateur, du pays ; et Marcelle l'écoutait avidement, comme on boit quand les lèvres brûlent de soif.

Et, tandis qu'ils marchaient dans l'ombre des platanes, oubliant le présent pour le

passé, les courses s'achevaient à l'hippodrome. *Saudor*, éperonné, cravaché par son jockey, le poitrail trempé d'écume, les yeux sanglants avait battu ses concurrents d'une longueur de tête. Sous les tentes, sur la pelouse, un enthousiasme fou s'était déclaré : Vive *Saudor* ! Vive *Zinesko* ! Et le prince, complimenté, acclamé, presque porté en triomphe par ses amis, les conviait au banquet du soir.

Marcelle avait disparu du champ de courses, mais il ne s'en inquiétait guère. Il venait de monter dans le coupé d'un de ses amis et son œil regardait, ravi, le bai-brun, portant à l'oreille une cocarde de ruban, indice de son triomphe. Avant de se rendre au cercle, *Wladimir* voulut passer à la villa. Il s'y fit conduire et traversa le vestibule. Par la portière soulevée il entrevit la salle à manger en fête ; le couvert était dressé et les délicates pâtisseries, les fruits de choix, s'élevaient en pyramides dans les coupes.

— C'est bien, fit de nouveau le prince avec un sourire satisfait.

Il avait à dîner la fine fleur du sport.

Il gravit le premier étage ; mais, dès qu'il eut pénétré dans sa chambre, soudainement la fureur empourpra son visage. Il poussa un blasphème. Il y avait dans ce cri, jeté avec un mouvement de recul, comme une stupéfaction mêlée d'effroi et de colère.

— Vous ! Vous, fit-il... Encore..., toujours cet odieux chantage ! Et vous osez pénétrer ainsi chez les gens..., pénétrer jusque dans leur chambre. Ah ! vous allez quitter la place, et tout de suite. Je vais vous faire chasser par mes laquais.

L'homme ainsi interpellé gardait son attitude hautaine ; il appuyait insolemment ses mains sur un jonc à pommes d'or.

— Hé ! Hé ! mon prince, répliqua *Paul Vélina*, avec un ton persifleur, comme tu reçois gracieusement tes amis. Tu as ton portefeuille rempli et tu as peur qu'on te dévalise. Tu as gagné le prix ; partageons.

Wladimir sentait gronder en lui une terrible colère. Il était lassé, à la fin, d'être le banquier de ce misérable, de fournir, sans cesse, à ses intolérables exigences. Cela devait finir.

— Ecoutez-moi, dit-il, d'une voix nette, vous connaissez mon secret. Combien de fois vous êtes-vous présenté chez moi pour me dépouiller ? Vous me menaciez de me perdre, si je n'achetais pas votre silence. Mais ne vous imaginez plus avoir raison de moi une nouvelle fois. Je suis résolu à ne plus céder.

— Tu refuses de partager, fit *Vélina*. Allons, prince, tu plaisantes.

Wladimir répliqua durement :

— Vous n'aurez rien.

— Eh bien ! je vais dire à tous cette fameuse histoire de l'héritage. Je la ferai raconter dans la *Gazette du Sport*.

Et le prince, avec un geste hautain, lui montrant la porte :

— Vous n'êtes qu'un misérable... Sortez d'ici, je vous chasse. Accusez-moi si bon vous semble. Que m'importe ! je nierai ; vous n'avez pas de preuves, le testament est brûlé.

— Ah ! je n'ai pas de preuves ! Tu me prends donc pour un imbécile.

Il ouvrit son portefeuille et en tira une large enveloppe.

— Oui, le testament a été brûlé ; mais j'ai conservé l'enveloppe qui le contenait et qui portait cette suscription "MES VOLONTÉS DERNIÈRES." Reconnaiss-tu l'écriture de la tante *Irène* ? En voilà assez pour te faire condamner. On te jettera en prison, mon beau prince ; tu porteras la casaque du galérien... Moi aussi, peut-être ? Ah ! nous rirons tous les deux... Quel plaisir, dis donc de trainer de compagnie le boulet à notre pied. Allons, donne-moi de l'argent, et que cela finisse.

Les deux hommes se regardaient, *Vélina* avec une hautaine ironie, *Wladimir* avec une rage inexprimable. La haine flamboyait dans ses yeux ; et, ouvrant un meuble de laque qui se trouvait à sa portée, il y saisit un revolver. Il ne raisonnait plus ; il voulait ce papier, cette preuve de son vol, que *Vélina* serrait, avec défi, dans ses doigts d'acier.

— Donnez le papier ! donnez le papier, criait-il dans sa rage grandissante.

Le *Slave* le regardait avec mépris et ne céda pas. Tout à coup, dans un élan de fureur, le prince fit feu. Par un bond de côté, *Vélina* évita la balle ; et déjà il avait saisi le poignet du prince. Une lutte terrible s'était engagée. *Wladimir* se sentait perdu s'il lâchait l'arme ; *Vélina* lui broyait le poignet dans une telle étreinte que le revolver glissa enfin de la main ouverte.

Tous deux s'étaient jetés à terre. Ce fut Véline qui, le premier, saisit le revolver et le brandit à son tour. Il tenait Wladimir renversé sous son genou et menaçait de lui brûler la cervelle.

— Ah ! le lâche !... ah ! le lâche !... Tu vas y passer.

En venant à la villa, il n'avait pas voulu la mort de son complice : mais, puisqu'on le recevait avec une balle, comme un chien galeux, eh bien ? on allait voir. C'était la juste défense. Il était effrayant dans sa colère ; c'était une brusque folie de meurtre, qui lui battait aux tempes, un besoin de goûter au sang. Sa vengeance criait en lui :

— Tue-le... Tue-le.

Le prince, tenu sous le genou de Véline, était livide.

— Pardon, pardon, bégayait-il éperdu. Vous aurez l'argent. Véline ne l'entendait pas, ne comprenait plus, tant grande était sa rage. Pourtant, il eut la présence d'esprit de songer qu'une nouvelle détonation amènerait du secours, et, saisissant son jonc, qui renfermait une lame, sans pitié, de toute sa force, il frappa l'ennemi. La lame entra profondément dans la gorge de Wladimir. Une angoisse se peignit sur son visage. Il essaya vainement d'agiter sa main, comme pour la porter à la plaie béante. Il jeta un regard, déjà terne, sur son meurtrier, aucun son ne sortit de sa bouche ; il était comme paralysé par une insoutenable souffrance. C'était, maintenant, une masse inerte, un corps étendu sur le tapis qui se trempait de son sang. Il n'était pas mort, cependant, et ses yeux atones semblaient poursuivre Véline de leur regard. Celui-ci, fou de terreur devant l'acte qu'il venait d'accomplir, fuyait sans bruit pour aller se cacher bien loin, comme se cache l'homme qui sent, sur lui, une tache de sang.

La lame du jonc avait traversé la gorge du prince. Il venait de perdre connaissance, et un grand silence régnait dans la chambre, tandis qu'à l'étage inférieur, dans la vaste salle à manger, les laquais mettaient le champagne dans des seaux de glace. Ils plaisantaient et riaient, si bien qu'ils n'avaient ni entendu la détonation, ni aperçu Véline se glissant comme une ombre. Ils se disposaient, comme les maîtres, de nombreuses libations le triomphe de Sandor. Et, là-haut, Wladimir demeurait toujours évanoui, pâle comme un mort. Un petit filet de sang coulait, sans interruption, de sa blessure, et le tapis en buvait les gouttes.

IX

Conan marchait à côté de Marcelle, réglant son pas sur le sien. La jeune femme ne ressentait plus l'oppression dont elle avait souffert tandis qu'elle était là-bas, dans son landau. Que c'était bon d'avoir quitté la cohue de l'hippodrome, de se retrouver avec l'ami de son enfance, et qu'il était doux de parler ensemble du Prieuré ! Depuis son horrible déception, pour la première fois, au bord de la Méditerranée, elle trouvait quelque charme au printemps, à la tiédeur un peu énervante de l'air, et au parfum des roses et des fleurs des orangers. Ils approchaient de la villa, puis ils pénétrèrent dans le parc.

— Encore... encore un moment... Je suis si heureuse de vous avoir rencontré, mon bon Conan.

Elle s'assit sur un banc ombragé par un large platane ; lui s'appuya contre un arbre en face d'elle ; et, pendant qu'il regardait l'ombre des feuilles mobiles se jouer sur sa robe claire, il se disait qu'il l'aimait plus que tout ce qu'il aimait sur la terre ; mais elle était la princesse Zinesko ! Alors il fit un pas vers elle, et dit d'une voix tremblante :

— Ma mère serait inquiète, si je prolongeais ma promenade : Adieu, Marcelle.

Il s'inclina profondément. Lorsqu'il releva la tête, son visage avait une expression si douloureuse, que Marcelle sentit en elle une pitié infinie.

— Mon pauvre Conan, bégaya-t-elle, vous souffrez ?

Il secoua la tête.

— Ce n'est rien, et, pourtant, des larmes tremblaient à sa paupière ; il les essuya de la main avec une sorte de rage, comme s'il avait honte de cette faiblesse ; mais Marcelle savait bien quelle était la source cachée d'amertume d'où ces larmes avaient jailli. Elle poussa un profond soupir et lui tendit la main... Alors, tout simplement, Conan prit la main de sa petite amie d'enfance, la serra doucement ; puis, avec une mélancolie qu'il ne chercha pas à dissimuler :

—Jamais, dit-il, le souvenir de cette heure passée près de vous ne sortira de ma mémoire. Ah ! que ne puis-je, de temps à autre, venir ainsi rappeler nos souvenirs !... Mais, je ne le puis pas..., je ne le dois pas. Peut-être ne nous reverrons-nous jamais. Je ne tenterai rien pour vous retrouver ; mais, Marcelle, rappelez-vous toujours que je suis un ami dévoué.

—Conan, murmura la princesse d'une voix indistincte, pour mon malheur, je vous ai méconnu. Pardonnez-moi..., Dieu m'en a bien punie.

Conan releva sur elle des yeux pleins de bonté et de commisération. Il avait senti, deviné, dans le regard attristé de la princesse, la secrète angoisse de ce jeune cœur. Ils allaient se quitter ; et, soudain, ils tressaillirent. Le jardinier de la villa se dirigeait vers la sortie du parc. Il était pâle, l'œil effrayé, puis, apercevant Marcelle, il s'arrêta brusquement.

—Oh ! princesse ! Oh ! princesse !

Il ne pouvait articuler d'autre mot. Enfin il ajouta ;

—Un grand malheur..., le prince est blessé..., il faut un médecin vite, vite. On n'a pas eu le temps d'atteler, je cours ; ce sera plus vite fait.

Le Prince blessé ! grièvement sans doute, sans cela cet homme n'aurait pas eu, sur le visage, de tels signes d'effroi. Conan n'hésita pas un seul instant. Le médecin est comme le soldat ; il a une consigne, un devoir, et la maladie est l'ennemi qu'il a mission de combattre. Peu important ses préférences. Peu importe que l'homme atteint soit ami ou ennemi. Peu importe que le secours soit donné avec joie ou avec regret. Conan était de ceux qui font leur devoir, qui le voient toujours clairement, sans que l'égoïsme ou la passion leur obscurcisse les yeux.

—Je suis médecin, dit-il simplement. Et, tout de suite, il suivit cet homme. Marcelle se hâta aussi, pressée d'arriver près du malheureux..., qui agonisait peut-être. Ils montèrent rapidement au premier étage, sans donner un regard au salon de réception, rempli de fleurs, et à la salle à manger si brûlante. Les laquais avaient cessé de s'agiter. C'était une stupeur. Bientôt les invités arrivèrent l'un après l'autre, et à tous le valet de chambre relatait le tragique événement.

Un homme s'était introduit on ne savait comment, avait frappé le prince, puis avait disparu. On ne retrouvait pas sa trace. En pénétrant chez le prince, pour prendre un renseignement, le majordome l'avait trouvé baigné dans son sang. On attendait les magistrats.

Les invités quittaient la villa en frémissant d'horreur. A quoi tient la vie ? Pauvre Prince, si brillant à l'heure précédente, si joyeux dans son triomphe, si fier du prix remporté par *Sandor*.

Marcelle et Conan, en pénétrant dans la chambre, étaient restés interdits et muets devant le blessé. Le prince avait un peu changé de place depuis l'instant où Vélina l'avait frappé. Après un long évanouissement, il avait tenté de se dresser, d'appeler au secours ; mais il n'avait réussi qu'à ramper sur le tapis, et il semblait ne s'être trainé à cette place que pour y mourir. On voyait la trace du chemin douloureux aux marques sanglantes. Le tapis d'Orient semblait s'être fleuri de bouquets de pourpre. Puis, c'était une tache énorme ou le blessé gisait. Il était inondé de sang ; ses yeux étaient fermés dans sa face blême ; il ne semblait plus s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui ; la torpeur et l'épuisement l'avaient envahi. Pourtant, il n'avait pas perdu tout sentiment, car ses lèvres s'agitaient faiblement sans qu'on pût deviner le sens de son indistinct appel.

Conan s'était penché sur Zinesko. Et lui, si généreux à la minute précédente se sentit subitement troublé. Dans son cœur venait de s'éveiller une de ces tentations si tristement humaines qui, dans une heure d'amertume et de jalousie, s'attaquent aux âmes les plus nobles.

Il n'était pas le médecin de la maison... Pourquoi soigner lui-même un ennemi, celui qui avait ravi son bonheur, celui qui ne savait même pas rendre Marcelle heureuse ? S'il déclarait devoir attendre le docteur dût prince avant de tenter, le sang continuerait de couler par les veines ouvertes, et tout secours serait inutile, et jamais plus la main de Wladimir ne rencontrerait la main de la princesse Zinesko. Elle serait libre !...

Les traits de Conan s'étaient soudainement altérés. Le tremblement convulsif de ces lèvres témoignait de la lutte désespérée qu'il soutenait. Il regardait Marcelle. Elle balbutiait :

— Il va mourir ! Il va mourir ! C'est le châtement. O Conan, que j'ai souffert..., que j'ai souffert... Oui, c'est le châtement.

Son secret venait de lui échapper dans un cri de douleur. Elle demeurait plus pâle que le blessé.

— Le châtement, reprit le docteur comme en lui-même.

La tentation semblait l'envelopper comme une flamme. Pourquoi arrêter le sang qui coulait. Marcelle l'avait dit : C'est le châtement. Ah ! s'il mourait ce mari déloyal, Marcelle retournerait au Prieuré. La solitude endormirait ses chagrins ; son cœur se referait tout jeune et tout neuf. Un rêve de falaise, tout deux marchaient côte à côte. Ils allaient à la petite chapelle, pour que leur union fût bénie. Il n'y avait plus rien entre eux : Zinesko était mort.

Conan frissonna et fit le signe de la croix.

— Vite, donnez-moi des bandages.

Marcelle se leva comme mue par un ressort, et courut saisir, dans l'armoire, des mouchoirs de toile fine, les déchira en charpie, en bandes. Ils se regardèrent une seconde, tous les deux muets et accablés. La pensée marche vite. S'il mourait, elle serait libre Et le rêve de falaise bretonne traversait aussi l'esprit de Marcelle.

Conan soulevait le blessé : le sang coulait toujours ; les paupières étaient closes ; la soif et la fièvre brûlaient les lèvres. Ah ! c'est atroce, un homme sans défense, un ennemi désarmé, évanoui. On ne peut le laisser mourir, quand il est à terre et blessé.

Le visage du docteur Ploëc était devenu sombre comme la nuit. Il préparait ses bandes, et il serrait les dents en commençant son office de miséricorde. Une indigne souffrance l'étreignait à la gorge et lui plantait comme une lame dans la poitrine ; mais il demeurait plus fort que la douleur. Il se tenait la tête droite. Maintenant, il avait vaincu l'expression sombre de son visage ; son œil s'était allumé dans la générosité du devoir. Par un effort suprême, il avait enfin dompté la tentation terrible, et, penché sur le prince Zinesko, doucement il le pansait d'une main exercée. Il étanchait le sang, fermait la blessure au moyen de la charpie, bandait la plaie. L'ennemi désarmé lui était devenu sacré. Le pansement achevé, de nouveau il se courba sur le prince et s'efforça de faire passer, entre ses dents serrées, quelques gouttes d'un puissant cordial, que Wladimir finit par avaler. Peu à peu il semblait se ranimer ; le sang avait cessé de couler ; les pulsations du cœur devenaient régulières. Quelques instants se passèrent et le blessé entr'ouvrit les yeux, regardant autour de lui, puis il les referma.

Alors, Conan ayant complètement achevé le pansement, fit quelques pas dans la chambre.

— Il me semble que je suis brisé, dit-il en s'appuyant à un meuble.

Il sortait de la lutte la plus rude, de la lutte avec son amour, et il avait vaincu.

Marcelle le regardait ; deux grosses larmes jaillirent enfin des yeux de la jeune femme demeurés secs et brûlants durant le pansement, et ces larmes coulaient sur ses joues. Conan lui paraissait sublime.

— Ah ! s'écria-t-elle en s'élançant vers lui, vous êtes une grande âme ; et cependant, comme vous avez souffert.

— C'est le lot de beaucoup de personnes en ce monde, répondit-il... Mais il est temps que je parte... Adieu, Marcelle ; appelez un médecin ; suivez bien ses indications, le blessé guérira, l'hémorragie ayant été arrêtée en temps voulu... Adieu, nous ne nous reverrons plus.

Arrivé sur le seuil de l'antichambre, il ne put se défendre de se retourner vers elle, en lui tendant la main. Elle mit la sienne dans cette main loyale, et, tout à coup elle se sentit attirée. Il la serrait contre sa poitrine ; et, vivement, il la baisa au front. Quand elle releva la tête, il avait disparu.

— Pauvre Conan ! murmura-t-elle, ah ! nul ne saura jamais ce que nous avons souffert tous les deux. Que Dieu nous aide !

Alors elle revint près du blessé. On l'avait mis sur le lit à grand baldaquin, surmonté des armes des Zinesko. Le prince commençait à reprendre ses sens ; ses mains, inertes durant l'évanouissement, devenaient de plus en plus inquiètes ; la respiration était faible et précipitée, mais ce n'était pas l'agonie ; ce n'était pas cette agitation fébrile, cette agitation dernière qui précède la mort. Le moment n'était pas venu où Wladimir allait rendre compte au Juge Souverain de tout ce qu'il avait fait dans son voyage humain, car une légère teinte rosée commençait à nuancer sa pâleur. Bienfût il ouvrit largement

les yeux, reconnut Marcelle, poussa un profond soupir, puis ses paupières se fermèrent de nouveau ; un sentiment vague de souffrance apaisée semblait le bercer. Deux médecines étaient venues. Ils approuvèrent hautement les premiers soins donnés par le docteur Ploël ; ils prescrivirent des remèdes, et, en quittant la villa, ils dirent à Marcelle :

— Bon espoir, princesse ; en quelques semaines, le prince sera rétabli ; mais une ligne plus loin, une artère était coupée et c'eût été fini.

La jeune femme songeait à l'exemple que venait de lui donner le docteur Ploël. Il avait pensé, avec tout l'art possible, le prince, son ennemi. Elle le soignerait avec tout le dévouement dont elle était susceptible : elle voulait passer cette première nuit à son chevet. Le tapis épais étouffait ses pas ; elle s'avavançait, avec précaution, à travers le silence et les derniers rayons de lumière mourante. Les nuits de mars sont froides : elle ordonna que le feu fût allumé, et les bûches de chêne enflammées se reflétèrent sur les landiers de vieux cuivre. Une lampe éclairait faiblement la vaste pièce. Marcelle alla présenter au malade une cuillerée de potion, que ses lèvres enfiévrées burent avec avidité ; elle s'assit dans un fauteuil à haut dossier, surmonté d'armoires.

— Les armes des Zinesko !

Elle dit cela avec un indécible mépris. Elle ne dormit point cette nuit-là, elle veilla Wladimir comme elle se l'était promis. Elle était venue s'asseoir devant le feu, et des larmes tombaient, comme une pluie silencieuse, sur ses mains croisées.

— Oui, je puis pleurer, songeait-elle. Oui, je puis souffrir. Pourquoi l'ai-je aimé ? Mon père ne m'avait-il pas dit qu'il était léger, plein de sentiments d'orgueil. Ah ! s'il avait su la vérité ! Il me disait encore que le divorce des cœurs ne tarderait pas à exister entre nous. Pourquoi n'ai-je pas eu confiance en mon père ? mon père était sage et j'aurais dû lui obéir.

Ses yeux, voilés de pleurs, regardaient vaguement les bûches enflammées et les braises qui tombaient en cendres. Combien son bonheur avait peu duré ! A peine quelques semaines ! pas même le printemps de sa jeunesse. Oui, dans un moment d'exaltation, cet homme, qui gisait là, sur ce lit princier, lui était apparu comme dans un miroir enchanté ; mais le charme qu'il avait jeté sur elle était tombé tout à coup. Maintenant sa vie ne serait plus qu'une suite de jours désolés. Elle irait, sans cesse, à la rencontre d'un lendemain terne et sans joie.

Sans faire un mouvement, absorbée dans sa douloureuse rêverie, Marcelle restait ainsi, contemplant le foyer, les charbons, les cendres. Le prince continuait à dormir ; sa respiration, devenue régulière, se faisait entendre dans le grand silence de la chambre ; la lampe, couverte de dentelles roses jetait un rayon sur l'armure d'un Zinesko. L'armure d'un Milan Zinesko, disait Wladimir avec sa cynique audace, un brave tombé au champ d'honneur. Celui-là était un ancêtre d'emprunt, de parade. Pourtant le mensonge est toujours le mensonge. Pourquoi n'avait-elle pas obéi à son père, si clairvoyant ?

Les heures passaient : elle ne pleurait plus épuisée de larmes ; il ne lui restait qu'une force, celle de suivre, sur la pendule, la marche des aiguilles.

— A boire ! bégaya Wladimir avec l'impatience fébrile d'un enfant malade.

Elle se leva rapidement, prit la fiole, mesura la dose ordonnée, et présenta aux lèvres avides, le breuvage salutaire. Elle revint, non pas devant lâtre : la vue de ces bûches, qui tombaient en cendres, l'attristait trop. Elle s'assit en face de la fenêtre. Par le rideau soulevé, elle voyait, sous de blancs rayons de lune, là-bas, là-bas, sur la hauteur, la chapelle où, chaque matin, elle aimait à prier.

Une petite lueur, brillant seule au milieu du sombre bâtiment, la fascinait. Elle, la fille du vaillant Pierre Bruc, se faisait l'effet d'un pauvre petit novice perdu en pleine mer, et qui apercevait enfin le phare, le phare sauveur. La lueur entrevue était la lampe du Tabernacle, brûlant devant l'autel.

Elle joignit les mains :

— Oh ! mon Dieu, dit-elle, je vous ai tant prié pour vous demander l'apaisement et le pardon. Calmez en moi la révolte et le mépris amer.

Elle se mit à genoux. De son cœur, si désireux de suivre le droit chemin, la prière montait à ses lèvres ; elle répétait, avec la plus grande attention, l'oraison divine, enseignée par le Maître. " Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. " Et, alors, elle sentit revenir en elle cette paix, qui suit tout triomphe sur soi-même, qui n'empêche pas la souffrance, mais qui est compatible avec

elle et la purifie de toute amertume. Plus que jamais elle s'appuierait sur l'ami qui ne trompe point et ne désappointe jamais notre cœur. La vie l'avait lassée, brisée, accablée ; elle jetterait son fardeau sur un bras capable de le porter avec elle. Dieu la soutiendrait.

Deux heures plus tard, elle était de nouveau sur pied, de retour dans la grande chambre. Les médecins étaient revenus, et, malgré la fièvre qui battait ses tempes, Wladimir voulait les interroger. A cette âme pêtée d'ambition et de ruse, l'intrépidité ne manquait pas. S'il devait mourir, il aimait mieux le savoir. Dressant péniblement sa tête, il demanda d'une voix très basse et très changée :

— Blessure mortelle ou guérissable ?

Le docteur, en train de rouler ses gazes phéniquées, lui imposa silence d'un geste.

— Ne parlez pas ; ménégez-vous. Blessure guérissable, je vous l'affirme. Ah ! prince il s'en est fallu de peu que la carotide ne fût ouverte. La guérison sera rapide.

Wladimir eut un sourire, ses yeux étincelèrent. C'est si bon de ne pas mourir. Le magistrat, sachant que le prince avait repris connaissance, venait d'accourir à la villa.

— Connaissez-vous le coupable ? Quel a été le mobile de son crime ?

Le prince mit le doigt sur ses lèvres ; il se fit magnanime.

— Étouffez cette affaire. Oui, je connais celui qui m'a frappé et je lui pardonne. Une querelle l'a conduit à un accès de folie.

Le prince Zinesko guérit, en effet, comme le lui avaient promis ses médecins ; mais les longues journées d'inaction, imposées par la convalescence, altéraient son humeur. Il était irrité, presque toujours violent et blessant. Au milieu de ses gronderies incessantes, ce qui revenait, c'était le moi, toujours sa propre personne. Et, plus le convalescent se montrait tyrannique, plus Marcelle se faisait douce. Elle aurait peut-être dû ne pas dépasser une certaine limite de ce qui s'appelle " endurance ", mais elle s'était juré de combattre énergiquement l'aversion qui, chaque jour, pénétrait plus profondément dans son cœur. Est-ce étrange de voir à quel point on peut mépriser après avoir adoré. Comme les joies du passé deviennent alors le supplice du présent !

Il se plaisait à amener la rougeur sur ses joues pâlies, à la taquiner, comme il disait, dans les moments où, sa mauvaise humeur passée, il redevenait insouciant et léger. Maintenant il se levait et se tenait sur la terrasse, allongé dans un fauteuil à bascule, se balançant doucement. Toutes les fleurs de mai embaumaient à l'entour. Marcelle s'occupait de la confection d'un petit objet de layette ; mais, cette broderie, destinée à la robe d'un nouveau-né ne la consolait pas. Elle rendait au contraire sa peine plus amère. Cet enfant attendu aurait pour père ce fourbe, qui se faisait appeler prince Zinesko.

— Allons, ma chère, disait Wladimir, c'est donc à votre ami, au bon docteur Ploël, comme vous l'appellez, que je dois la vie. Il a étanché mon sang. Sans lui, paraît-il, je mourais saigné à blanc, comme un volatile qu'on égorge.

Marcelle inclina la tête et continua sa fleur au plumetis.

— Mais, c'est admirable. Si je ne me trompe, ce jeune docteur brûle pour vous d'une flamme secrète. Est-ce assez romanesque ?

— Ces plaisanteries me font mal, balbutia la jeune femme.

Il éclata de son rire badin.

— Ah ! ma chère, laissez-moi donc m'égayer un peu, Les journées sont si longues ! Comme cela, le bon docteur, après vous avoir revue, est vite retourné en Bretagne. Il erre sur les falaises comme une âme en peine. Sans doute il rêve de vous retrouver haut, dans une étoile..., peut-être fait-il des vers, en longeant le flot. Ces situations ont toujours créé des poètes. Ah ! vrai si j'étais compositeur, je mettrais en musique les vers du bon Conan ; un paladin des anciens âges ; un Breton bretonnant partout identique à lui-même : un Ploël ne transigeant jamais avec le devoir... Il me sauve, moi son rival heureux, d'une mort certaine, et il s'enfuit, là-bas, là-bas. Honnête Conan ! Enfin, là-bas, il trouvera, pour le consoler, ses petits teigneux, ses braves galeux, toute la gent misérable. De ceux-là il est aimé d'amour tendre.

Marcelle avait jeté sa broderie sur le guéridon et s'était rapprochée de Wladimir ; ses yeux, brillant de fièvre ou de colère, imploraient, avec passion, la fin de cette odieux persiflage.

— Ma chère, il est bien permis de rire un peu. Je ne suis pas un mari jaloux ; je

n'ai pas l'ombre d'inquiétude. Je sais que vous avez des sentiments peu ordinaires. Vous m'avez édifié, touché même, pendant ma maladie. Vous m'avez soigné avec un dévouement incomparable. Ah ! Marcelle, je le sais, je vous ai fait de la peine, causé une grosse déception ; mais je vous en dédommagerai. Nous allons reprendre notre existence mondaine, et vous verrez comme un peu de plaisir fait oublier beaucoup de chagrin.

Marcelle secoua la tête. Jamais une vie mondaine ne lui ferait oublier sa peine. Et, tout à coup, sa douleur éclatant :

— Mais cela est indigne, cela est infâme. Eh bien ! oui, je suis lasse, horriblement lasse de souffrir. Ah ! dites-moi, n'êtes-vous pas, vous aussi, à bout de fausseté et d'hy-pocrisie ?

Il s'était redressé très sévère et ne souriant plus.

— Je vous ai déjà priée, princesse, de ne plus revenir sur ce sujet pénible. Il a été traité. Vous devez savoir que je suis un homme n'aimant pas les conseils et supportant encore moins les remontrances.

— Je ne vous donne pas de conseils ; je ne vous fais pas de remontrances. Je vous dis combien je souffre. Je vous supplie...

— Vous allez me supplier de renoncer à de sérieux avantages. Voilà le thème favori. O naïveté ! Je suis riche, et, bénévolement, je me ferais pauvre. Je suis prince, et, de gaieté de cœur, j'abdiquerais... Vous n'êtes qu'une pauvre femme !

Elle était emportée par son zèle pour la justice. L'excès de son émotion l'arrêtait à chaque phrase ; son visage devenait de plus en plus anxieux et suppliant.

— Sans cesse, moi, je pense à ce préjudice que vous avez fait à cette pauvre fille..., à ces orphelins sans abri. On ne doit pas retenir le bien d'autrui. Que ne puis-je être libre de réparer !

Le prince la prit par le poignet et la rejeta durement loin de lui. Mais elle voulait le convaincre, et, ne perdant pas courage :

— Écoutez-moi, Wladimir ; de grâce, écoutez-moi. Il n'y a pas que cette vie ; il y a une récompense éternelle..., un châtement sans fi.

Il frappa violemment du pied, et la voix cinglante :

— Ah ! restons sur la terre, je vous en prie. Nous ne sommes pas dans le paradis terrestre, ou dans une étoile ; nous sommes à Nice, là, bien sur le sol... Que m'importe votre châtement ou votre récompense. Tout ce que j'ambitionne est de bien vivre sur ma terre à moi, mon unique patrie.

Et, s'animant, arrivant par degrés à une colère terrible :

— Vous êtes folle. Elles sont exaspérantes vos idées de l'autre monde. Et dire que vous en êtes encore à croire à ce mirage du ciel, en pleine lumière du siècle, en pleine liberté. Toujours, partout, ce songe creux, ce cauchemar de religion surannée.

Marcelle répliquait, les main jointes :

— Oh ! pour l'amour de Dieu ne parlez pas ainsi : Dieu est clément, mais il est puissant aussi, et, quand on le défie, il se venge.

Il eut un rire satanique.

Elle s'était rapprochée de lui ; dans un élan de supplication, elle s'était mise à ses genoux ; sa voix vibrait ; elle voulait l'embraser des nobles ardeurs de justice et d'honneur qui la brûlaient elle-même.

— De grâce, écoutez-moi ; comprenez ma souffrance...

Un affreux blasphème l'arrêta ; un moment tel qu'elle n'aurait pu croire les lèvres humaines capables de le proférer et, la main, dans un geste de colère terrible, s'abattit brutale sur le beau visage suppliant, tout inondé de larmes. Elle jeta un cri, non un cri de douleur physique, mais de détresse morale. C'était fini : plus d'espoir ! Et elle sanglotait. Adieu son rêve de rédemption ; adieu, ce beau rêve tué à jamais.

Il marchait de long en large sur la terrasse, sans témoigner le moindre regret. Il était furieux et n'avait pas honte d'avoir souffleté une femme. Il ne brûlait pas de la prendre dans ses bras, d'appuyer ses lèvres sur la meurtrissure, en disant : " Pardon, pardon... "

Il avait seulement cette scène fastidieuse. Marcelle avait essuyé ses yeux et cessé de pleurer. Elle gardait le silence. Quand on frappe une femme, elle doit se taire. Le silence est son courage, et la prière sa vengeance.

Maintenant elle s'était retirée dans sa chambre, où elle était tombée assise sur une chaise basse. Elle demeurait immobile ; mais tout un tumulte d'idées s'agitaient dans son cerveau.

Cette nouvelle souffrance, cette humiliation du soufflet donné par une main brutale, elle la cacherait avec toutes ses autres tristesses au coin le plus secret de son orgueil de femme. Son père ni saurait jamais qu'on avait frappé sa fille, parce que sa fille priaît et conjurait que la justice fût rendue à une pauvre orpheline spoliée par un misérable. Son cœur fût-il broyé dans un étou, elle ne dirait rien. Seul, Conan Poël avait en partie deviné son malheur, mais Conan savait garder un secret.

Elle secoua la tête pour écarter les tristes pensées qui lui martelaient le front.

— Je suis sa femme, murmura-t-elle. J'ai voulu ce mariage. A moi d'expié ce manque de confiance en mon père. Je n'ai pas su obéir.

Elle s'était levée, debout sur le balcon, elle s'appuyait à la balustrade.

A quoi, maintenant, songeait Marcelle ? Une légère rougeur colorait ses joues. Se disait-elle que, si elle avait obéi à son père, elle se fût agenouillée devant l'autel, à côté de Conan Poël ? Cherchait-elle à se représenter ce qu'eût été sa vie, si elle n'eût pas quitté le Prieuré ? Songeait-elle aux tendres affections laissées, là-bas, derrière elle..., là-bas..., si loin !

— O mon doux foyer paternel, soupira-t-elle, que tu es loin !

Alors, prise d'un invincible élan de tendresse, de remords et de reconnaissance, comme jadis, quand elle était toute petite et que son père la berçait, elle ferma les yeux et s'abandonna délicieusement en pensée sur ce cœur paternel, si tendre et si dévoué.

Le vent fraîchissait ; le crépuscule estompait les lointains, et Marcelle continuait de regarder en arrière, et elle regrettait. Elle sentait sourdre en elle l'ardent désir de revoir le pays si lointain, et le désir grandissait, grandissait à devenir irrésistible. Pourquoi ne retournerait-elle pas au Prieuré ? Pourquoi rester enchaînée dans cette villa, où un mari indigne avait levé la main sur celle qu'il aurait dû protéger ? Pourquoi n'irait-elle pas près de son vieux père pour reprendre courage ? Elle ne resterait là-bas que quelques semaines ; elle ne dirait rien de ses douleurs ; elle saurait sourire devant l'armateur. Jamais il ne se donterait de l'infamie de son genre ; mais, le revoir ! revoir son père et la maison de là-bas !

Elle quitta le balcon et ferma la fenêtre. La femme de chambre lui apportait, sur un plateau, le repas du soir, car elle avait fait dire qu'elle ne descendrait pas, se trouvant souffrante. Mais à peine put-elle prendre quelques cuillerées de potage. Depuis des semaines, elle mangeait à peine ; sa faiblesse était grande et elle ressentait souvent au cœur, de légères palpitations. Elle eut comme un étouffement. Ce malaise fut sans durée. Alors elle reprit son rêve de la chère maison de là-bas. Les instants s'écoulaient, c'était maintenant l'heure où, dans le salon du Prieuré, son père faisait sa lecture accoutumée. Il paraissait lire, mais il pensait à sa fille. Et les colonnes achevées, épelées jusqu'aux annonces, il ne savait plus rien des discussions politiques. Tout le temps, il avait revu Marcelle tout au fond de son cœur.

Elle ouvrit son secrétaire et prit la dernière lettre de l'armateur. Elle la déplia avec soin, et la baisa. Elle était si touchante dans sa simplicité, la lettre du vieux marin.

— « Ma petite Marcelle, là, sur cette table où j'écris, là tout près de moi, j'ai ton portrait. Tu me regardes avec tes yeux bleus..., ceux de ta mère que j'aimais tant. Cette image m'est douce à contempler ; mais elle ne me suffit plus. Ne viendras-tu pas me faire une petite visite ? Personne ne t'oublie au Prieuré ; jusqu'à notre pauvre chien Diamant. Il s'obstine à gémir à ta porte en balayant le sol de sa longue queue ; je le caresse et nous allons tous les deux, au fond du jardin, causer un peu de toi. Goëland vient aussi. J'ai pris l'habitude de lui apporter les miettes que tu lui jetais. Les oiseaux chantent et je crois les entendre dire : « Marcelle ! Marcelle ! » L'eau du bassin reflète le ciel et je regarde si ton image n'y est pas restée ; tu aimais tant, quand tu étais petite à te pencher sur ses bords. La grande mer fait son bruit, et chaque vague, en caressant le rivage, me rappelle une petite main douce qui me caressait aussi. Quand donc viendras-tu donner un baiser à ton vieux père ? »

Le lendemain, elle était depuis longtemps levée lorsque le prince Zinesko, sort dispos après une excellente nuit, sonna son valet de chambre. Il était cependant un peu troublé, se demandant si la scène de la veille ne changerait rien à son existence, si con-

fortable, si bien adaptée à sa chère personne. Marcelle pardonnerait-elle l'imprudent soufflet ? Ne le dénoncerait-elle pas par vengeance ? Il ne le croyait guère ; néanmoins cette pensée l'occupait. Il y pensait en buvant son chocolat, une mousse légère, que son chef de cuisine battait avec un tour de main étudié chez un maître. Il y pensait en versant de l'eau parfumée dans sa cuvette de porcelaine de Chine, en peignant et en lissant sa barbe.

Si elle allait exiger la séparation... Un retentissant procès ; mais c'était tout ce qu'il y avait à redouter pour lui. Il devenait inquiet. Décidément sa main avait été trop leste, il ferait des excuses.

Le valet de chambre lui frisait les cheveux au petit fer.

— Oui, Marcelle devait rester près de son mari. On ne subit pas tous les ennuis d'une cérémonie nuptiale pour quitter, au bout de quelques mois, l'objet charmant qu'on a eu tant de peine à conquérir.

Ses cheveux étaient légèrement ondulés, et le valet de chambre venait de se retirer, quand on lui remit une lettre sur un plateau d'argent. Il eut vite reconnu l'écriture ; la lettre était courte ; quelques lignes seulement.

« Vous devez comprendre combien il me serait pénible de vous revoir. Je retourne au Prieuré. Je suis malade, l'air de mon pays me guérira peut-être. Ne faites rien pour vous opposer à mon départ. Tout serait inutile. Plus tard, quand un petit enfant sera dans son berceau, j'espère que j'aurai la force de revenir. Puisse, alors, sa vue vous toucher et vous changer.

« Ne craignez rien ; mon père ignorera toujours nos cruels différends. A quoi bon parler quand on n'a que de tristes choses à dire ! Je pars ce matin même par le train de onze heures. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'imposer votre vue ; elle me ferait mal.

“ MARCELLE. ”

Le premier mouvement du prince fut de faire siffler un petit jonc qui se trouvait à la portée de sa main. Comment, de sa propre autorité, la princesse décidait qu'elle retournerait en Bretagne... au Prieuré... chez son père !

Une inquiétude vive s'emparait de lui. Il redoutait l'armateur, dont l'œil perçant savait tout voir et tout deviner. Il pourrait questionner, et Marcelle ne saurait pas mentir. Il empêcherait ce départ, et la princesse se soumettrait. Ne lui avait-elle pas promis obéissance au pied de l'autel ?

Il achevait sa toilette, de se mirer et de faire dépasser juste ce qu'il fallait du bord de ses manchettes. Il éprouvait une étrange sensation, où il se mêlait de la rage et du respect ; mais le respect qu'il éprouvait ne faisant qu'accroître sa rage. L'instinct de la domination était si fort en lui, malgré ses formes doucereuses, qu'il lui avait toujours paru naturel de frapper tout ce qui lui résistait : chien, cheval, homme et même femme. En Moldavie, et surtout en Géorgie, le pays de sa mère, il avait vu fouetter des femmes. Mon Dieu ! Marcelle faisait une bien grosse affaire d'un mouvement d'impatience. Il haussa les épaules.

Vraiment, la fille de Pierre Bruc tournait tout au drame. Est-ce que la vie n'était pas charmante pour la jeune princesse ? Elle n'avait qu'à se faire belle, à briller dans le monde et à dépenser royalement.

— Et à mépriser son mari et à essayer ses outrages, murmura une voix intérieure.

Sans doute, le dernier atome d'honnêteté qui restait en cet homme parlait en lui. Alors il se calma et envisagea plus froidement la situation. Après tout, le moment serait mal choisi pour faire acte d'autorité. Elle lui avait, la veille, montré du caractère. Si elle se révoltait sérieusement ? Il valait donc mieux qu'elle allât puiser des forces nouvelles en Bretagne. Pour lui, il ne manquerait pas de distractions, il aurait un fauteuil d'orchestre pour y passer ses soirées innocentes ; il verrait ses amis, continuerait ses belles relations, au besoin taillerait une banque au cercle.

Ses journées ne seraient ni maussades ni décolorées. D'ailleurs, depuis longtemps, il avait la fantaisie de fréter un yacht ; c'était le cas d'y céder. Il était devenu tout à fait calme et trouvait, maintenant, que tout s'arrangeait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

X

Marcelle, immobile, se tenait enfoncée dans un coin du wagon. Depuis vingt-quatre heures, la machine l'emportait loin de ce rivage de la Méditerranée, de cette terre si belle, où elle avait connu tant de douleurs. Au moment du départ, elle n'avait point adressé un mot d'adieu à Wladimir. Elle n'en aurait pas eu la force. Et, pourtant, elle trouvait triste de se quitter, quand on a fait route ensemble, et de s'en aller chacun sur un point opposé du vaste horizon, sans même se tourner, ni s'envoyer l'adieu que deux voyageurs échangent, d'un geste de main, avant de se perdre de vue. C'est triste ; mais que de choses tristes dans la vie !

Le but du voyage approchait. Le train était en Bretagne ; des deux côtés s'étendait une vaste lande. Et, à mesure que l'on avançait, les choses devenaient plus rudes et plus désolées. Le grand air de mer, qui faisait les hommes plus forts, faisait aussi les plantes plus basses, courtes, trapues, rasant le sol dur. Cependant la lande avait cessé pour faire place à de vastes champs de culture maraîchère. Au loin, Saint-Malo opposait fièrement son rocher à l'assaut des vagues. La ligne des remparts s'entrevoit au delà du môle.

La haute mer était sillonnée de navires. Plus près, c'était comme une escadre de rochers ; ils brisaient la vague et la faisaient blanchir contre leurs angles.

Penchée à la portière, Marcelle contemplait ce paysage maritime, sur lequel ses yeux avaient reposé, dès qu'ils s'étaient ouverts à la lumière, et dont on ne se fatigue jamais. Quelle était belle, cette nappe mouvante incendiée par la lumière du couchant ! La jeune femme essuya rapidement les larmes qui venaient à ses yeux. Il lui était doux de revoir une ancienne amie dans cette mer aux lames fortes ; ces flots lointains lui apportaient une émanation de son pays. Peut-être retrouverait-elle un peu de calme dans cette contrée bretonne. Le bonheur a comme cela des endroits préférés. Elle avait toujours vécu joyeuse en face de ce rocher malouin. Avant l'apparition fatale du prince Zinesko, elle n'avait jamais pleuré sur ce petit coin de terre béni.

De plus en plus, le train se rapprochait de la mer. On apercevait distinctement les trois villes se faisant face : Saint-Malo sur sa roci ; Saint-Servan avec sa tour Solidor, et Dinard perdu dans la verdure et les fleurs.

Marcelle avait quitté le train à la gare, et, maintenant, elle voguait doucement sur un des petits vapeurs qui, incessamment font la traversée d'une ville à l'autre. Elle s'était assise sur un pliant. Les passagers étaient nombreux, tous groupés sur le pont. Des harpistes italiens accompagnaient une valse jouée nerveusement par un violoniste de talent. Le petit navire marchait vite, laissant, à sa suite, un sillon d'écume, et puis, arrêta au quai de Dinard.

Elle avait pris une voiture. De chaque côté du chemin c'était un double cordon de villas, avec leurs briques rouges et blanches, leurs colonnettes où s'enlaçaient des lianes, leurs pelouses d'un vert d'émeraude éclairés de massifs aux vives couleurs.

Le village était loin en arrière, maintenant, et à mesure que le coupé s'avancait sur la route, taillée dans la falaise, la campagne redevenait triste.

Marcelle se sentait oppressée par une infinie tristesse, qui, pourtant, n'était point sans douceur

Elle voyait encore, dans l'obscurité transparente, ces légères touffes de fleurettes lilas qui sont du gazon marin, et les touffes, sur la falaise, étaient diamentées par des points de phosphore qui étaient des vers luisants. Et puis, tout à coup, une grande maison, à tourelles garnies de lierre et à hautes toitures d'ardoises, se dressa devant elle... C'était le Prieuré.

Pierre Bruc n'attendait pas sa fille. Marcelle voulait le surprendre et ne lui avait pas envoyé de dépêche. L'armateur était assis sur le banc de quart, près de Conan Ploël. C'était toujours le même homme, au front large, à la physionomie ouverte ; ses cheveux ras avaient grisonné ; mais l'éclat de ses yeux n'en paraissait que plus vif.

En ce moment, il consultait sa grosse montre d'argent dépourvue de chaîne, qu'il portait toujours dans la poche de son gilet

— Huit heures..., il est temps de rentrer.

Toutes les menues choses de son existence étaient réglées avec précision, par cette habitude que prennent à bord les marins actifs.

— Peux-tu me donner encore une heure, Conan ? Nous jouerons aux dames, et puis, surtout, nous parlerons d'elle.

Son visage s'attendrit au souvenir de sa fille. Cependant, c'était un homme énergique, dur pour lui-même, parfois sévère pour les autres ; mais ces cœurs-là sont souvent ceux sur lesquels un sentiment a le plus de puissance, et la passion de sa vie, c'était la tendresse qu'il portait à sa fille.

En songeant à cette enfant chérie, qu'il croyait si loin. Pierre Bruc laissait éteindre sa pipe d'écume, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Il en secoua les cendres, la remit dans sa poche et se leva en disant :

— Mon bon ami Conan, comme je serais seul, si tu m'abandonnais !

Il avait passé son bras sous le bras du docteur.

— Tu sais, il se guérit, le prince, mon gendre ; les nouvelles sont excellentes, bientôt il pourra reprendre sa vie de plaisirs.

Il soupira.

— Quant à venir ici pour sa convalescence, je n'y compte pas. Il s'ennuierait au Prieuré. Il faut à ce prince du tapage et des divertissements de toutes les sortes. Ah malheur à l'homme qui ne peut être seul un jour dans sa vie sans éprouver le tourment de l'ennui, et qui préfère, s'il le faut, converser avec des sots plutôt qu'avec lui-même.

Il s'exaltait dès qu'il parlait du prince.

— Ah ! ce n'est pas que je regrette sa compagnie, rien n'est percineux comme la fréquentation de l'oisif. Il perd son temps et vous fait perdre le votre : c'est ma petite Marcelle que je regrette.

Il continua sans même attendre les réponses du docteur Ploël.

Qu'est-ce que tu penses, toi, de ce beau monsieur que tu as pu voir briller à Nice ? Je te concède qu'il n'est pas mal à première vue ; seulement il perd à l'examen. Quelle frivolité ! Quel contentement de sa propre excellence ? Jamais je n'ai vu pareille fatuité.

Et, tout à coup, perdant son ton persifleur :

— Ah ! mon pauvre Conan, mon pauvre Conan, moi je manque à la charité. Il est évident que cet homme ne peut m'aimer, car, d'instinct, du premier jour, je l'ai pris en aversion. Pourquoi ? je n'en sais rien. Ah ! mon ami, j'avais fait un si beau rêve ! viens, ne rentrons pas encore ; asseyons-nous là sur ce banc ; la nuit est si belle, l'air est si doux... Oui, j'avais fait un si beau rêve. J'avais rêvé que ma fille serait toujours là près de moi, pour la vie. J'ai beau me faire de la morale, je ne puis me consoler de cette déception. J'avais souvent songé à ma vieillesse, autrefois, mais non solitaire. Je m'étais dit que, lorsque j'arriverais à cette heure où les forces se perdent, où les cheveux blancs encadrent les rides, Marcelle serait là, soutenant mes pas chancelants. J'aurais été heureux alors, aussi heureux qu'au temps de la jeunesse. Oui j'avais rêvé des enfants près de moi : une fille et un fils... la fille, elle : le fils, toi.

Conan était ému au delà de toute expression.

— Oh ! mon vieil ami, dit-il, ne parlons plus jamais de nos vains regrets ; cela nous fait mal à tous les deux.

Bruc essuya ses yeux du revers de sa large main.

— Tu as raison. Allons, rentrons. C'est ce ciel étoilé qui amollit mon âme. Viens. Jeannette doit avoir allumé la lampe.

Il pénétrèrent dans le salon ; les rideaux étaient baissés, la lampe allumée : l'abat-jour traçait un cercle de lumière sur le tapis de la table ; un rayon tombait sur une miniature de Marcelle enfant. Pierre Bruc prit le petit portrait :

— Est-elle jolie, avec ses yeux bleus et ses longs cheveux bouclés. Alors, elle ne connaissait que nous. Ce portrait m'a suivi dans tous mes voyages. Et jamais je n'ai pu le regarder sans être bien ému. Pauvre enfant ! Pauvre enfant !

Il reprit :

— Tout me la rappelle ici. Je la vois toute petite, blanche et rose, trotinant à l'entour de cette table, d'un pas mal assuré... Vois-tu cette petite chaise, près de la cheminée ; tous les soirs d'hiver, quand je n'étais sur la mer rude, ma petite fille me tenait compagnie, assise en face de moi, et ses grands yeux s'ouvraient au récit de mes histoires... Et puis, je la prenais sur mes genoux ; elle riait comme une petite folle et je parlais au galop pour Rouen et pour Paris. Ah ! le bon temps ! le bon temps ! Tiens, vois-tu ce tapis ? elle voulait en cueillir les roses.

Il avait pris en main le damier.

— Allons-nous faire notre partie, Conan ?

— Si cela vous plaît, mon ami.

Et le pauvre père, repoussant brusquement le damier :

— Eh ! non, cela ne me plaît pas ; je n'aime plus rien de ce que j'aimais. Mon pauvre Conan, j'ai du chagrin. Sans cesse, je suis hanté par sa douce image.

En ce moment, Jeannette apparut à la porte du salon.

— Une voiture..., dit-elle, dans l'avenue ; une voiture à cette heure. Qui peut venir ? L'équipage roulait rapidement ; il s'arrêta devant le perron. Marcelle en descendit.

— Père ! père ! cria-t-elle en tendant les bras.

Pierre Bruc eut aussi un cri de surprise et de bonheur. Ah ! ce ne fut pas long. La jeune femme se sentit enlevée de terre. Ah ! la loi l'avait donnée au prince Zinesko mais pourtant elle était toujours sa fille. Il sentait à l'étreinte des bras de sa chère Marcelle qu'elle était à lui plus que jamais.

Ils étaient rentrés dans le salon. Conan se tenait debout, appuyé à la cheminée, et regardait, d'un air grave, les effusions du père et de la fille.

— Quelle surprise, Marcelle, que ta soudaine arrivée. Quel bonheur inespéré ! Justement je parlais de toi avec notre ami, le docteur Ploël. J'étais malheureux. Parfois, je me figurais que tu oubliais ton père... Alors, tu m'aimes encore, tu m'aimes toujours ?

— Si je vous aime, mon père ? je vous vénère. J'étais malade du désir de vous revoir, j'avais besoin de respirer l'air de mon pays.

A son tour, Conan serra affectueusement la main de Marcelle. Son émotion était vive. Puis il se retira.

Jeannette s'activait dans la salle et mettait le couvert, et Pierre Bruc débarrassait lui-même sa fille de ses vêtements de voyage. Ses lourdes mains se faisaient adroites pour enlever le chapeau au voile de gaze et l'élégant cache-poussière.

Marcelle souriait et se laissait faire.

Oh ! non, elle ne dirait rien de son amère déception à ce tendre père. Et, pourtant, quoi qu'elle pût faire, son sourire demeurait triste.

L'armateur, maintenant, la regardait avec une attention extrême. Une souffrance, évidemment, se cachait au fond de ce cœur de jeune femme ; son joli visage était devenu pâle ; ses yeux n'avaient plus la joyeuse expression des jours passés. Elle ne causait plus avec l'abandon de son enfance. Est-ce que cette enfant unique et adorée avait connu les larmes ? Tous ses pressentiments s'étaient-ils réalisés ? Et, s'avançant vers Marcelle, jusque dans l'âme de laquelle il plongeait son regard :

— Est-ce que, commença-t-il, le prince Zinesko ?...

— Non, non, interrompit Marcelle avec une extrême vivacité, comprenant que Pierre Bruc avait entrevu la vérité.

— Tu défends ton mari avant que l'accusation soit portée contre lui. Tu te doutais donc que j'allais t'interroger ? Tu as donc lu sur mes lèvres ?... Tu es donc malheureuse, continua-t-il, avec un geste effrayant. Je me défiais de ce Moldave.

Il fallait être brave pour lui épargner une indicible douleur ; elle devait étouffer ses plaintes.

— Père, fit-elle, pourquoi vous tourmenter ainsi ? Si je vous parais pâle et souffrante, c'est que le voyage est si long et que je suis si peu forte.

Elle aurait pu ajouter : " Je suis si fatiguée d'être sans joie, et de vivre le mépris au cœur. Je suis meurtrie d'avoir été souffletée par la main qui aurait dû me protéger. " Mais elle ne voulait pas se plaindre. Et doucement, elle fermait les yeux pour qu'on ne vit pas ses larmes.

Jeannette achevait de dresser le couvert. Marcelle se mit à table ; mais elle était trop émue et trop épuisée pour avoir faim. Tout en émiettant un gâteau sec dans une tasse de thé, elle promenait autour d'elle un doux regard. Les vieux meubles de chêne noirci et ciré, la vitrine et les chinoiseries, le petit navire sur la console, que ses yeux d'enfant avaient regardé émerveillés, toutes ces choses lui paraissaient comme d'anciens amis, et la comparaison n'était pas à l'avantage de la somptueuse salle à manger de Nice.

Comment avait-elle pu, un jour, désirer quitter son vieux Prieuré ? Là, tout était foncièrement honnête. La fortune de son père avait été bravement et rudement gagnée sur la grande mer ; c'était limpide ; c'était leur bien. Le thé qu'elle prenait et

le gâteau qu'elle émiettait n'était point le bien volé !... Et, là-bas, rien qu'une bouchée de pain la serrait à la gorge, car ce pain faisait partie du patrimoine de l'orpheline dépourvue. Ah ! qu'il est amer le pain mal acquis. Qu'elles sont lourdes, lourdes à porter, les richesses d'autrui. Quelle croix pesante. Comme elle meurtrit.

—Maintenant, bois un peu de vin d'Espagne, disait Pierre Bruc : il te rendra des couleurs.

Et il détouçait un flacon de vieux Malaga. Il emplit son verre et en versa dans celui de sa fille. Elle ne le refusait pas pour lui faire plaisir.

Il leva son verre !

—A ta santé ! ma fille ! C'est une belle soirée, celle qui me ramène mon enfant unique. Il y a de bons moments dans la vie.

Le léger repas achevé, elle monta dans sa chambre de jeune fille, demeurée dans l'ordre accoutumé, tous les jolies objets entretenus, avec un soin pieux, par les mains de Jeannette. Elle les regardait tous avec attendrissement.

—Ah ! que c'est bon, murmurait-elle, la maison paternelle, qu'il est doux de s'y retrouver !

Et, paisiblement, elle s'endormit sous l'abri de ses rideaux de mousseline blanche doublés d'étoffe bleue.

Le séjour du Prieuré fut doux à Marcelle. Elle aimait maintenant la marche paisible et régulière du temps. Sur sa falaise bretonne, la vie lui semblait chose plus pure et plus digne.

Aucun écho du tourbillon mondain ne venait troubler le repos de la vieille demeure. Aucune visite cérémonieuse ne venait la troubler au Prieuré, et elle goûtait la seule paix qu'elle pût désormais connaître. Comment avait-elle pu, autrefois, trouver triste sa maison bretonne ; mais la jeunesse ne sait ni comprendre les bonheurs tranquilles, ni apprécier les milieux paisibles. Et, maintenant, elle n'était plus jeune. Elle n'avait que dix-neuf ans, il est vrai ; mais la douleur vieillit, la maladie rend grave, et elle se sentait si profondément atteinte !

Elle n'avait plus la force, comme autrefois, d'entreprendre de longues promenades le long des grèves ; elle se contentait de parcourir les allées du jardin. Les fleurs y embaumaient, des fleurs simples, d'une culture peu dispenseuse ; elles ne ressemblaient guère aux orchidées de prix et aux fougères délicates, abritées dans sa serre de Nice.

A pas lents, elle arrivait à la terrasse. Alors elle se reposait sur le banc de quart ; elle s'enivrait du spectacle de la mer.

Parfois son père venait la rejoindre.

—Alors, lui dit-il un jour, tu ne regrettes pas de ne pas avoir accompagné le prince Zinesko ? Il vient donc d'entreprendre un voyage dans les mers du Levant ? La gazette de Nice décrit son yacht ; c'est une merveille,

Elle eut un doux sourire.

—Est-ce que j'aurais pu entreprendre ce voyage, père, fatiguée comme je le suis ?

L'armateur la regarda avec une attention extrême.

—Ma fille chérie, tes pensées me semblent tristes et tes rêves douloureux.

Elle secoua sa tête blonde.

—Comment voulez-vous que mes rêves soient douloureux, quand je pense à mon petit enfant.

Pierre Bruc la quitta moins anxieux, en se disant :

—Je me tourmente peut-être à tort... Après tout, il est naturel qu'elle ne suive pas son mari en ce moment et qu'elle vienne au Prieuré pour la naissance de son enfant.

Ainsi les journées et les semaines passaient dans la silencieuse maison bretonne, comme elles passent au milieu de la hâte fiévreuse du monde. Aucun écho ne venait des grandes villes visitées par le prince. Il écrivait peu : ses lettres ressemblaient à de simples télégrammes, mais ces courtes missives suffisaient à Marcelle : toute protestation d'amour lui eût fait mal, venant de cet imposteur. Elle obligeait son cœur au pardon ; chaque matin et chaque soir, elle faisait, pour Wladimir, une prière bien sincère ; mais son amour était mort, sans espoir de jamais renaitre. Est-ce qu'elles revivent, les fleurs fanées ? d'autres s'épanouissent, mais les effeuillées ont bien laissé, pour jamais, leurs pétales s'abîmer sur le sol.

Oui, il pouvait voyager là-bas, là-bas, bien loin dans les grandes cités, le brillant comédien ; il pouvait continuer à s'amuser et à plaire ; elle ne voulait plus que le grand calme de son pays.

Moralement, elle souffrait moins ; et, chaque jour, le docteur Poël, avec un indicible chagrin, mais un chagrin secret, notait des indices certains de déperissement.

Pour son pere, dont le front devenait deplus en plus soucieux, pour Conan, qu'elle essayait en vain de tromper sur la gravité de son mal, elle mettait sur ses lèvres un pâle et doux sourire ; mais, ce qu'elle ne pouvait empêcher, c'était ce battement précipité de son cœur, cette palpitation presque constante où s'usait sa vie ; ce qu'elle ne pouvait enrayer, c'était cette petite fièvre perfide, cette fièvre qui, sans cesse, soulevait son artère et colorait sa joue amaigrie d'une tache brillante ; cette fièvre lente qui desséchait, chez la pauvre jeune femme, la source même de la vie. Elle n'avait pas d'espoir ; elle avait été frappée le soir de printemps, au milieu du parc Bragiloff, le soir où l'horrible vérité lui était apparue. Celui qu'elle aimait tant alors était indigne de sa tendresse, et celui-là avait achevé de la tuer en disant : " Je ne réparerai rien... je n'expierai pas."

Ce fut dans ces tristes conditions que la petite fille de Marcelle vint au monde. C'était dans la chambre la plus ensoleillée du Prieuré. La lumière entraît à flots par les larges fenêtres, et le berceau, drapé de mousseline, venait de recevoir son hôte.

Mais, hélas ! ce n'était pas un de ces vigoureux bûbés comme ils naissent sous le chaume des maisons de pêcheur, un bébé bien vivant, poussant des cris perçants, remuant ses petits poings fermés, agitant les lèvres en quête d'une goutte de lait. Marcelle avait trop souffert moralement et physiquement, et son enfant était venu au monde frêle et débile. Sur l'oreiller de toile fine reposait une toute petite figure souffrante. Elle ne criait pas, elle n'en avait pas la force ; mais une plainte faible et navrante s'échappait incessamment de ses lèvres sans couleur.

Des larmes de pitié montaient aux yeux du grand-père ; ce vagissement plaintif lui semblait comme l'inquiétude d'une âme qui s'agite en tous sens dans un petit corps trop frêle, sans pouvoir trouver de place pour s'y fixer.

Pierre Bruc se penchait sur le berceau, et disait de sa voix tremblante, qu'il faisait basse pour que, là-bas, Marcelle, de son lit où elle s'était endormie épuisée, ne pût l'entendre :

— Elle ne pourra pas vivre, n'est-ce pas, gardienne ?

La garde venait d'activer le feu dans la grande cheminée pour y chauffer les langes ; elle s'approcha du berceau.

— Mais si, mais si monsieur Bruc : l'enfant pourra vivre ; j'en ai vu de plus chétives encore. On va si bien la soigner. Vous la verrez dans quelques semaines. Quelle transformation ! je gage qu'elle sera superbe.

Et le grand-père, tout attendri par cette bonne promesse, se mit à agiter doucement le berceau, et l'enfant, comme par enchantement, cessa de se plaindre.

— Voyez, monsieur Bruc, fit la garde avec sa bonne large figuré souriante, voyez comme vous l'avez bien calmée. Je vous dis, moi, qu'il n'était pas du tout nécessaire de l'ondoyer dès la première heure de sa vie. Elle passera beaucoup d'autres heures sur la terre, et des mois aussi, et des années. Cela pousse comme une fleur, un petit enfant. Tenez, déjà elle prend avec plaisir cette eau sucrée, qu'elle avait refusée jusqu'ici.

Et, maternellement, la garde approchait, des pauvres petites lèvres pâles, un mélange d'eau et de fleur d'oranger.

— Voyez, comme elle boit avidement, monsieur Bruc. Ah ! l'oiseau est sans plumes, mais attendez un peu... seulement six semaines, et le petit visage s'arrondira, les menottes, si ridées aujourd'hui, se couvriront de fossettes mignonnes, les yeux chercheront la lumière et riront aux couleurs vives. Quelle jolie petite risette elle fera à bon papa, et bon papa sera content. Allons, monsieur Bruc, allons, ne vous désolez pas.

En cet instant, Marcelle s'éveillait. Elle était très pâle, très engourdie de l'assitude ; elle appela doucement.

— Père ! père !

Il s'élança près de sa fille. Alors, elle dit tout bas ;

— Je voudrais revoir mon petit enfant.

— Allons, fit la gardienne, de sa bonne voix rassurante et gaie, il faut gâter la petite maman et faire tout ce qu'elle demande.

Et, tout bas, elle pensait :

— Jésus Marie ! Jésus Marie ! quelle pitié de voir cette pauvre dame si faible ; c'est elle qui me donne de l'inquiétude.

Elle se penchait sur le berceau, enveloppait le nouveau-né d'un châle en tricot neigeux, puis elle le mit sur les bras du grand-père, qui religieusement, avec des précautions infinies, le déposa sur le lit de la malade. Et, pour la première fois de sa vie, Marcelle connut le bonheur ineffable de la mère, qui tient contre son cœur un petit être qui est sa vie. Quelque chose d'étrangement doux s'agitait de son âme. Elle y sentait naître et grandir un amour qu'elle n'avait pas soupçonné. Oui, c'était son enfant... Mais c'était aussi l'enfant du misérable !

Et, soudain, une douleur intolérable passa sur le cœur de la pauvre femme. Jusque dans le plus délicieux instant de l'existence, la déception cruelle venait empoisonner toute sa joie.

Elle frémissait en serrant le nouveau-né sur son cœur. Hélas ! elle était aussi la fille de Wladimir, cette toute petite Marcelle. Aurait-elle l'orgueil insensé du prince Zinesko, son amour effréné de la richesse, sa déloyauté, son égoïsme ? Serait-elle une petite princesse Zinesko, dont les caprices tyranniques trouveraient mille flatteurs pour les encourager ; ou bien une simple petite fille bien à elle, qu'elle pourrait conduire à Dieu en la tenant par la main ? Et, tout à coup, elle serra plus fortement son enfant contre son cœur en murmurant avec un accent de passion :

— Tu es à moi... tu es à moi. Je te défendrai. Tu seras loyale. Le bien d'autrui te fera horreur. Tu seras ma fille.

Et elle étudiait, avec une attention intense, les traits à peine ébauchés du nouveau-né. Mais déjà, dans ces lignes sans netteté, elle parvenait à reconnaître les indices d'une ressemblance. Le bébé n'avait rien de son père. Il avait le front de sa mère et les yeux largement fendus comme ceux de Marcelle. Elle revivait dans sa fille.

— Tu es à moi ! Tu es à moi ?

Ses joues pâles s'étaient couvertes d'un vif éclat ; elle était heureuse de cette ressemblance ; elle mettait de longs baisers sur le front du tout petit être. Elle eût voulu toujours rester dans ce silence, troublé à peine par le souffle léger de la petite dormeuse.

Les six semaines, demandées par la gardienne pour que l'oiselet se couvrit de plumes, venaient de s'écouler, et il se trouva que la brave femme avait prédit juste. Le bébé n'était plus ce petit être si chétif que l'on craignait de le voir disparaître au premier souffle ; mais ses contours délicats s'arrondissaient, le front perdait ses rides, les joues se rosaient ; une légère fossette s'y dessinait, et un double menton apparaissait bien visiblement. Mais si l'enfant prenait racine sur la terre, il n'en était pas ainsi de la pauvre Marcelle. Pourtant, à l'heure du soleil, elle essayait de reprendre des forces dans le jardin du Prieuré ; mais, chaque jour, le cercle de ses courtes promenades devenait plus restreint. Plus une seule de ses bagues ne tenait sur ses doigts amaigris ; elle n'avait qu'à secouer la main, et les bagues glissaient. Son alliance glissa comme les autres : elle ne la remit plus ; elle la déposa dans un petit coffret. Alors elle eut un soupir de soulagement. Un anneau, lui semblait-il, se rompait à sa lourde chaîne.

Le pauvre docteur Ploël se désespérait et se demandait comment il parviendrait à stimuler cette anémie. Il y avait en Marcelle quelque chose de brisé ; on sentait en elle comme un désir de vivre qui, tout à coup, se changeait en un dégoût de la vie. Sans cette frêle enfant qui la retenait à l'existence, elle eût béni la mort.

Mais elle aimait à voir sa fille, et elle passait de longues heures dans la chambre ensoleillée, où le bébé commençait à gazouiller.

Puis l'instant du sommeil venait, l'enfant, les paupières lourdes, laissa tomber sa tête couverte d'un fin duvet, sur l'épaule de Marcelle, et la jeune femme la déshabillait, en baisant mille fois les petits bras nus. C'était une jouissance exquise dont elle ne pouvait se rassasier, et elle songeait que c'est l'unique consolation ; quand on se sent mourir, de laisser derrière soi un être dont l'esprit est en quelque sorte votre âme. Cette petite Marcelle était vraiment sa fille : de plus en plus la ressemblance s'accroissait.

Et puis, vint un jour où la force manqua à la pauvre jeune mère, pour déshabiller et endormir son petit enfant. Alors elle dut se contenter d'assister à la toilette, et elle trouvait encore un doux sourire, en regardant sa fille confortablement allongée sur les genoux

de la vigoureuse nourrice, et étirant à la chaleur du foyer ses membres délicats. Bébé prodiguait ses gazouillements à la flamme, en frottant, l'un contre l'autre, ses petits pieds roses. Qu'elle était mignonne aussi dans son bain, souriant d'aise dans cette tiédeur et frappant l'eau de ses mains. Le sourire creusait sur la joue un amour de fossette... Et puis, pourquoi cela ? Le bébé reprenait, tout à coup, son sérieux imperturbable, et rien ne pouvait éclairer ce petit visage soucieux. Qu'as-tu, pauvre bébé ? Songes-tu à l'avenir ou regrettes-tu les anges, tes frères, qui sont restés, là-haut, dans le paradis ?

— Elle regrette les anges, affirmait la nourrice ; et, tout en berçant l'enfant, la Bretonne se mettait à chanter un de ces airs lents et plaintifs, qui ne manquent pas de grâce et qui ont charmé les oreilles des petits de tous les temps. L'oiselet endormi aux mouvements réguliers du berceau, la nourrice se mettait à aller venir dans la chambre, préparant des langes, rangeant en bon ordre les fioles, la poudre, les éponges.

— Laissez-moi maintenant avec ma petite fille, dit un jour Marcelle, d'une voix si changée, qu'elle en faisait mal ; Bébé dort et je la garderai sans fatigue.

La nourrice s'éloigna. Et, fondant en larmes, Marcelle, agenouillée devant le berceau embrassait les petites mains avec une sorte de passion ; avec agouisse elle répétait :

— Tu ne me connaîtras pas... tu ne me connaîtras pas...

Elle avait parfaitement conscience de s'en aller très lentement, minée par un mal mystérieux pour les autres, mais qu'elle connaissait trop bien. Ce mal, c'était ses regrets constants, sa honte d'être unie à un misérable, et l'impossibilité où elle se trouvait de laisser échapper la plainte de l'expiation... Et si l'orgueil et l'égoïsme du prince Zinesko l'emportaient encore sur la justice, eh bien ! la petite Marcelle considérerait comme un simple dépôt les richesses mal acquises, et se hâterait de les verser dans le sein des pauvres, le jour où elle en deviendrait la maîtresse. Elle allait l'en prier, elle allait lui en donner l'ordre. L'ordre d'une morte ! qu'y a-t-il de plus sacré ?

Elle avait pris, dans l'intérieur d'un meuble, une feuille blanche, et, maintenant, elle écrivait :

POUR REMETTRE À MA FILLE MARCELLE.

Quand elle aura vingt ans.

Elle appuya un instant son front dans ses deux mains ; l'émotion la suffoquait, puis elle commença :

« Ma petite Marcelle, ma petite fille bien aimée, quand tu ouvriras cette lettre depuis longtemps je ne serai plus de ce monde... Tu ne m'auras jamais connue ; ta jeune mémoire ne pourra garder le souvenir de cette pauvre mère qui est là, maintenant, près de ton berceau, qui pleure en te regardant, et qui t'aurait tant aimée,

« Je pleure en te regardant, ma pauvre petite fille, car je songe à la grande douleur que tu éprouveras en lisant cette lettre, qui est mon legs suprême et qui est aussi une prière et un ordre.

« Ah ! mon enfant, quel coup terrible va porter cette révélation. Elle m'a tuée, moi. Je n'ai pas eu la force de vivre dans un luxe, qui venait d'un bien mal acquis,

« Ecoute. Il y a un secret dans ta jeune existence. Ne juge pas ton père. Plains-le. Vois-tu, il y a de pauvres égarés qui passent, en cette vie, l'âme courbée et attachée à la terre. Ton père est un de ces pauvres égarés. Il voulait, pour la vie d'ici-bas, toutes les jouissances... Il a pris un titre qui n'est pas le sien. Tu n'es pas, comme tu le penses l'enfant d'un prince Moldave... Et encore, si ce n'était que cela... Mais cette fortune, qui aura entouré ta jeune existence du luxe le plus raffiné, cette fortune n'est pas celle du prince Zinesko !

« Ah ! pleure, pleure, pauvre petite, car, maintenant, tu connais le plus épouvantable tourment qui puisse accabler une âme honnête : Être certaine de l'illégitimité de ce qu'on possède, Je l'ai connu, ce tourment. En vain j'ai supplié de renoncer à cette fortune mal acquise : on ne m'a pas écoutée, on ne m'a pas comprise. Supplie, comme a supplié

ta mère ; supplie avec plus de cœur encore, avec plus d'éloquence ; supplie sans relâche et prie le Dieu de toute miséricorde de toucher le cœur de ton père.

“ Et si tes prières et tes supplications sont vaines, ma pauvre petite bien aimée, le jour où tu seras maîtresse de tes actes, dépouille-toi aussitôt de l'argent maudit... Je te l'ordonne. Mais pourquoi te l'ordonnerais-je ? Est-ce que je ne sais pas que tu seras toujours animée par un sentiment d'honneur. Je veux que tu sois une petite âme délicate jusqu'au scrupule.

“ Ah ! ne regrette pas la grande fortune : ce sont des choses périssables, après tout, que ce luxe, que ces richesses, jamais elles n'ont rassasié l'âme. Crois-moi... Je vais mourir, et, à l'heure dernière, on discerne, avec une certitude absolue, la vérité,

“ Mais à qui rendras-tu l'héritage ? Hélas, le tort causé en cette circonstance est irréparable. La pauvre fille à laquelle il a été fait préjudice, est morte cette année même de misère et de douleur. Elle n'a d'héritiers, ou du moins, je me trompe, les orphelins sont toujours là. Fonde une maison où ils seront recueillis, et que cet hospice porte le nom de la victime : Miriam Romany.

“ Ah ! que tu seras heureuse, que tu seras heureuse, quand le poids qui t'opresse, comme il m'a oppressée, sera jeté dans le sein des pauvres. Quel allègement ! quand bien même tu en serais réduite à dire Dieu, dans la lettre la plus étroite de sa prière sublime ! “ Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.”

Marcelle avait écrit ces lignes tout d'un trait. Elle s'arrêta pour essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux : puis elle reprit ses recommandations suprêmes :

“ Mon enfant chérie, suis bonne et tendre pour mon père, il est vieux et je lui dois beaucoup d'amour et de reconnaissance. Sois la joie du Prieuré ; sois son rayon de lumière, Sois aussi très confiante envers notre ami, le docteur Ploël. Je connais son honneur sans tache ; il sera pour toi le meilleur des guides.

“ Ah ! mon enfant, la mort va me séparer de ceux que j'aime. Eh bien ! ils m'aimeront en toi. On ne sait pas combien un enfant console. Tu me ressembles ma petite Marcelle et par ton sourire, tu me rendras vivante quand, depuis bien longtemps, je ne serai plus de ce monde. L'enfant, ma petite bien-aimée, c'est la résurrection.

“ Adieu...”

Elle cessa d'écrire, la force lui manquait ; les yeux inondés de larmes elle s'approcha du berceau. L'enfant s'était éveillée ; elle jouait avec une petite médaille suspendue à la flèche elle la poussait de ses petites mains ; et, au balancement de l'objet brillant, elle faisait entendre de petits rires frais.

— Pauvre innocente ! murmura Marcelle.

Et, passionnément, elle embrassa sa fille à l'endroit où battait le cœur, ce pauvre petit cœur qui, dans vingt ans, à la lecture des recommandations suprêmes, serait percé d'une flèche.

Marcelle ouvrit la fenêtre pour aspirer un peu l'air, car elle étouffait. Le temps était beau elle pensa qu'une fois encore elle pourrait jouir d'une belle journée. Il ferait bon sur la terrasse,

La nourrice venait de rentrer et de reprendre son poste près de l'enfant. Et, Marcelle à pas lents, quitta la maison. Elle s'en allait le long des allées ; c'était une longue promenade pour sa faiblesse. Depuis des semaines, elle n'avait pas fait un tel voyage ; aussi arriva-t-elle épuisée au quart. Elle s'assit tout heureuse de cette halte et de ce repos : il faisait vraiment une après-midi charmante, un temps calme, pur, exquis, fort rare est en cette saison d'automne et en ce pays breton qui est celui des brumes,

— Encore une saison qui va s'évanouir, murmurait Marcelle, disparaître avec tant d'autres.

Et dans l'air transparent et calme, son regard s'attardait à suivre les feuilles jaunies qui, sans secousse, se détachaient mollement des arbres.

Elle regardait la mer et la mer semblait lui dire :

— Tu disparaîtras, et moi je serai encore brillante sous le soleil avec mes belles vagues frangées d'écume. Tu seras dans le silence de la tombe. tes os seront dissous à force de siècles, et moi je continuerai de chanter au bord du rivage. D'autres seront là pour m'écouter. Ah ! que l'homme est petit dans le grand univers.

La mer, sous ce ciel d'une pure couleur d'or, n'était pas méchante, Elle venait à petits

flots joueurs comme danser et chanter sur le cable, comme s'amuser à jongler avec les galets. Elle quittait la rive, Dans une heure, la marée serait basse. Au loin, des pêcheuses suivaient le flot, le lourd filet sur l'épaule. Et puis, ce fut un grave promeneur, que Marcelle reconnut. Il leva la lettre en longeant le sentier sous la terrasse, et salua avec tristesse.

— Conan, fit-elle de sa voix brisée, Conan, c'est la bonne Providence qui vous amène. Venez ; mon père est absent ; j'ai à vous parler, des choses bien graves à vous dire. Il gravit l'escalier taillé dans le roc conduisant à la terrasse.

Il l'aimait, plus qu'autrefois peut-être, depuis qu'il l'admirait si douce, si résignée, a une sainte, une martyre..., mais son ancienne tendresse avait fait place à un sentiment beaucoup plus élevé : un mélange d'affection fraternelle, de vénération et de chagrin à la pensée de la perte prochaine. Pouvait-on concevoir encore un amour terrestre pour ce pauvre petit être éthéré, ne touchant presque plus à la terre, purifié par ses épreuves, par ses prières par ses renoncements. Il la regardait avec une émotion indicible.

— Vous avez pleuré ! fit-il.

Elle eut un doux sourire en lui tendant sa main diaphane.

— Ce n'est rien ; j'ai les nerfs un peu ébranlés. Des chimères m'ont passé par l'esprit ; des regrets, si vains... comme si l'on pouvait rappeler un printemps qui s'enfuit.

Elle eût voulu se mettre à genoux devant l'homme d'honneur qu'elle avait méconnu. Elle parlait avec l'accent douloureux et passionné du remords. Il fixait profondément sur elle ses yeux doux et triste et d'une voix grave.

— Pourquoi me demander pardon ? Est-ce que je vous en ai voulu un seul jour ? Vous ne m'aimiez pas, Marcelle. Est-ce que vous pouviez, sans me donner votre cœur, devenir ma femme ? Est-ce que j'aurais voulu jamais forcer votre sympathie ? Je n'avais qu'un but : Votre bonheur ; vous pensiez le rencontrer dans une union brillante...

Elle joignit convulsivement ses deux pauvres petites mains amaigries :

— Oh ! non, je n'ai pas trouvé le bonheur dans une union brillante. Mais ne voyez-vous donc pas que je meure de désespoir... C'est moi qui suis punie, reprit-elle avec un sanglot désespéré, de ne pas avoir voulu obéir à mon père. Ah ! les enfants devraient toujours écouter leur père, quand il est bon et sage comme le mien. Un père devine le danger.

Elle essuya brusquement ses yeux.

— Pardonnez-moi, Conan, si tout le chagrin que j'ai là, amassé dans mon cœur, déborde. Je m'étais promis d'être vaillante, de garder pour moi toute cette amertume... et voilà que ma tête se perd ; malgré moi, je vous confie ma peine. Je me croyais plus forte.

Elle avait parlé dans cet impérieux besoin d'expansion qu'ont les souffrants dans l'étouffement de leur douleur, et ce qu'elle cachait héroïquement à son vieux père, elle venait presque de le confier au docteur Ploël, son meilleur ami.

— Si je n'étais pas au seuil de la mort, vous ne seriez pas ici, près de moi, Conan. Laissez-moi parler avec calme de ce qui sera bientôt. La mort est un suprême enseignement. Il faut savoir la regarder en face. Pour moi, elle est une délivrance..., mais avant de partir, je veux vous confier une mission sacrée.

Elle s'était assise sur le banc et lui avait fait signe de prendre place à ses côtés. Il tenait la tête baissée ; il écoutait dans le silence, la volonté dernière et suprême.

Elle reprit de cette même voix lente et brisée qui déchirait le cœur de son ami.

— Oui, j'ai cru un moment, quand, si généreusement, vous m'avez rendu la parole que je vous avais donnée, oui, j'ai cru que tous mes désirs étaient comblés. Ne pleurez pas, mon pauvre Conan. Hélas ! Savons-nous ce que nous désirons ? Si vous aviez pu savoir ce que j'ai souffert !

Conan posa sa main tremblante sur les mains jointes de Marcelle.

— Je le sais, dit-il avec douceur, je l'ai deviné.

— Non, impossible. Vous n'avez pu deviner l'amertume de ma déception. Tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est une douleur bien grande... un martyre... que de mépriser son mari.

Sa lèvre se crispait ; son œil cessa soudainement d'être voilé et lança un éclair ; puis ses mains se rejoignirent ; elle appela de nouveau le secours de Dieu car elle voulait pardonner.

— Je sais que vous vous taisez, mon pauvre ami, pour moi et pour d'autres. Vous ne trahirez pas mon secret, vous qui ne trahissez personne. Vous laisserez tout ignorer à mon pauvre père... Mais il est vieux. Un jour il pourrait manquer à ma petite Marcelle. Alors veillez sur ma fille. Cette enfant a été ma seule minute de bonheur. Aimez-la pour l'amour de moi. J'exigerai, en mourant, qu'elle soit élevée loin de Wladimir Zinesko. Elle n'aura donc pas de père ; elle n'aura pas de mère ; Pauvre petite ! C'est triste d'être orpheline. Soyez son conseil dans ses moments difficiles, un conseil droit et ferme qui lui sera précieux.

Ils pleuraient tous les deux, et Conan promit de protéger l'orpheline.

Alors elle reprit avec toute la simplicité et toute la force d'une émotion contenue :

— Dieu me pardonnera d'avoir ainsi parlé du prince Zinesko ; mais, pour ma fille, je devais vous dire ces choses. Quand je serai morte, une lettre vous sera confiée. L'enfant ne devra la lire qu'à l'âge de vingt ans. Elle pleurera... et vous la consolerez.

Elle reprit avec angoisse :

— Un moment, j'ai eu l'espérance que l'air du Prieuré me rendrait des forces. Je me suis trompée. Chaque jour ma faiblesse augmente, et les palpitations se multiplient, bien cruelles. Pourquoi désirer guérir, d'ailleurs ? Quand je ne serai plus, on vous remettra un petit coffret de laque. Il contient de chers souvenirs, puis cette lettre à l'adresse de ma fille. Que vos mains seules touchent à ces choses. Brûlez ces reliques de mes joies d'enfant, insignifiantes pour d'autres : pour moi pleines d'âme... Pauvre témoins d'un bonheur écroulé !... une fleur est là, séchée... Vous me l'aviez donnée, Conan... Je voudrais vous dire encore... Tenez, les sanglots m'étouffent. Que voulez-vous, j'ai fait une grande erreur. Je n'ai pas vu que le bonheur était près d'un ami bon et loyal. J'ai préféré un grand nom, un prince Zinesko !... Les Zinesko sont de noble origine, c'est de notoriété publique ; les journaux l'ont raconté vingt fois... N'en parlons plus.

Dans ces dernières paroles, il y avait de nouveau comme du mépris et du défi. Elle s'était levée. Elle secoua la tête comme pour chasser d'importuns souvenirs, et tendrement, maintenant, comme la petite Marcelle d'autrefois, comme la Marcelle de son enfance :

— Parlons plutôt des souvenirs heureux. Vous rappelez-vous, Conan, vous rappelez-vous nos belles promenades sur la grève ? La plage de sable à marée basse, douce comme un tapis, l'horizon était immense. A peine quelques pêcheuses troublaient la solitude. C'étaient comme aujourd'hui. Et nous marchions, causant ensemble, en suivant le bord de la mer. Vous rappelez-vous ?

Il se rappelait.

— J'aurais voulu me promener encore une fois dans mon cher pays, suivre le sentier de la falaise où nos pieds s'embarraissaient dans de longues plantes brunes emmêlées comme des chevelures, qui étaient des goëmons traînant à terre. Vous rappelez-vous ?

Et puis, un jour, nous fûmes surpris par l'orage. Pour trouver un abri, nous dûmes entrer dans le petit cimetière. Nous étions là, sous le porche de la chapelle. Il s'était mis à pleuvoir. De larges gouttes de pluie tombaient sur tout le cimetière, où tant de tombes étaient depuis si longtemps déshabituées des larmes. On est si vite oublié. Je vous disais : cette pluie ce sont les larmes du ciel. Il verse sa rosée sur les fleurs des tombes abandonnées.

Conan lui avait saisi la main.

— Marcelle, balbutia-t-il, je vous supplie, calmez-vous ; ne vous exaltez pas. Comme médecin, je vous ai déjà recommandé d'éviter les émotions vives. Elle vous épuisent.

Elle eut son touchant sourire.

— Cher Conan, ces émotions-là font du bien. Je me crois encore au temps où j'étais heureuse.

Puis elle continua dans une sorte de rêve :

— Vous rappelez-vous ? Après cet orage, le soleil se remit à briller. C'était au mois de mai. Quel charme avait ce printemps, et ce vent tiède que j'aspirais en souriant, et qui semait partout les fleurs roses des pommiers et les pétales de l'aubépine. Ces fleurs effeuillées faisaient une jonchée sur le gazon de l'avenue.

Elle s'interrompit : la voix lui manquait. Elle eut un étouffement, son cœur palpitait ; puis, enfin, la crise se passa ; elle respira l'air et reprit alors d'un accent douloureux :

— C'est fini ! Jamais plus nous ne recommencerons ensemble la promenade du printemps : les pluies de l'hiver ont effacé nos pas sur le sable des allées, le vent a emporté le bruit de nos paroles. Tenez, Conan, il n'y a que cela qui demeure et console.

Et, de la main, elle montrait, au loin, la petite église à la flèche élancée.

Elle était redevenue calme, et dans ses yeux pensifs passait une grande sérénité.

Elle eut un faible sourire.

— Pauvre petite église, si pure, si pleine de Dieu ! J'y ai prié bien des fois depuis mon retour. Dieu m'a fait une grâce. Il m'a fait comprendre combien la vie est peu de chose. Je vais mourir jeune, mais je meurs résignée à la volonté céleste. J'ai souffert, et cela fait réfléchir... Ne pleurez pas, Conan... Un chrétien ne doit pas craindre la mort.

Puis, retrouvant la tournure d'esprit un peu originale qu'elle tenait de son père, et qui était un de ses charmes au temps où elle était joyeuse, elle ajouta en souriant avec douceur :

— L'un prend l'équipage empanaché le soir, l'autre le matin. Peu importe, pourvu que nous nous trouvions tous au but du voyage. Nous nous retrouverons, Conan.

— Oh ! murmura-t-il avec une extrême ardeur, c'est ma seule espérance.

Elle le regarda une fois encore de ses grands yeux limpides, puis elle se leva.

— Le temps rafraîchit. J'ai froid sur cette terrasse.

Elle s'appuya chancelante sur le bras de son ami. Les derniers papillons de l'été étaient, pour l'instant, les seuls hôtes des allées désertes, et Mareille dit encore, tout en marchant à pas comptés :

— Vous rappelez-vous, Conan, comme vous aimiez à me chercher, là, dans cette plate-bande. Les petites violettes qui croissent ici dès avril ; qu'elles étaient parfumées et d'une couleur pâle et douce que j'aimais... Je ne reverrai plus les violettes d'avril.

Il cherchait à la rassurer, mais il voyait bien qu'elle n'ajoutait aucune foi à ses vaines paroles. Alors, il cessa de parler, et le dernier regard qu'ils échangèrent fut triste et grave comme les pensées qui occupaient leur esprit.

XI

Depuis bientôt deux mois, le prince Zinesko, entièrement remis de sa blessure, voguait en joyeuse compagnie

Le yacht était luxueusement aménagé, et les semaines se passaient en excursion le long des côtes. La bande mondaine avaient relâché à la corne-d'Or, devant le féérique tableau qu'offre Constantinople, traversé l'archipel grec, pour atterrir au Pirée. Puis les voyageurs étaient revenus à Marseille, et la comtesse Bragiloff, une des passagères, se souvenant de sa propriété de Dinard, le yacht venait de reprendre la route de Bretagne.

Il voguait, en ce moments, dans les environs du cap Prével. Une fantaisie des passagères : après les flots bleus de la Méditerranée, elles voulaient voir la mer sauvage de Bretagne dans toute sa colère.

Wladimir était parfaitement heureux ; pas un remords ne venait troubler sa quiétude. La liberté lui semblait chose charmante ; il n'avait nulle impatience de retrouver une femme dolente, un nouveau-né débile. Il avait eu, il est vrai, un réel caprice pour la jolie Marcelle, mais ce caprice était bien passé. Pourquoi se hâter de rejoindre le Priuré ? Ne jouissait-il pas d'une entière liberté, loin de cette naïve princesse, qui ne voulait pas comprendre que, pour être heureux ici-bas, il faut avoir du devoir un sentiment tout particulier, que le devoir, c'est le plaisir.

Le yacht continuait sa route, laissant, derrière lui, un sillage bientôt effacé par le moutonnement des vagues. Une forte brise bruissait dans les voiles ; la marche était rapide. On approchait de cette côte tumultueuse, de grand flot et de grand vent, qui forme une des pointes de la Bretagne.

Le temps était beau ; les passagers fumaient d'excellents cigares, et les passagères riaient et causaient à l'abri de leurs ombrelles multicolores.

Le prince Zinesko portait à la boutonnière de son élégant veston, un brin de bruyère blanche. Il se sentait au milieu de ce groupe de jolies mondaines et de ces frivoles compagnons, heureux, dilaté, tout à fait chez lui. Quelle reprise de jeunesse et de vie ! Que

lui importait que Marcelle fût là-bas, au Prieuré, plus seule et plus triste chaque jour ?

Il menait l'existence qu'il comprenait. A moins de vivre ainsi, mieux vaut ne pas vivre, Il se mêlait gaiement à la causerie, et son esprit, brisé aux joutes spirituelles, trouvaient de fines saillies. On l'écoutait ; on l'interrogeait ; il faisait sa petite chronique

—Est-il charmant ce prince ?

—Ah ! parfait, prince, exquis ! ravissant !

Toutes les élégantes n'avaient que ces épithètes sur les lèvres. Evidemment, pour, tous, il était le prince Zinesko. Depuis quand ? Qui s'en inquiétait ?

Lui-même, en ce moment, se figurait presque l'avoir toujours été, et il ajoutait en lui-même :

—L'hameçon que j'ai lancé—est d'or, et cela mord toujours. La capture est certaine quand l'engin est précieux.

Le yacht avançait vers la pointe désolée du cap Fréhel.

—Admirable ! admirable, s'écria la comtesse Bragiloff, en pointant ses jumelles sur le phare à feu tournant.

—Grandiose ! magnifique ! reprirent en cœur passagers et passagères.

La falaise abrupte se détachait sur un beau ciel d'automne. Autour du cap, on n'entendait que le cri étourdissant d'oiseaux aquatiques et le fracas, de la mer. On aurait cru que des canons de marine tiraient dans le lointain leurs formidables coups. Et ce bruit, c'était celui de la vague, battant de partout ce pays de Fréhel ; elle flagellait les rochers sans trêve ni repos. On eût dit une armée de flots ennemis venant d'ensemble à l'assaut.

On allait aborder. Les passagers descendaient l'escalier du yacht. Le prince Zinesko, lesté et vigoureux, s'empressait auprès des jeunes élégantes leur tendait la main, et toutes acceptaient ses services avec un sourire. Les rameurs agitérent, en cadence mesurée, leurs longs avirons, et la barque accosta sur la petite plage de sable.

La bande joyeuse gravissait le raidillon, au milieu des ajoncs et des bruyères. C'était une véritable escalade ; et bientôt, les touristes dominèrent les horizons immenses. Wladimir, le lorgnon dans l'œil, souriait d'aise.

Oui, c'était beau, c'était grandiose, cette pointe Fréhel. Cependant, à cette sauvage horreur, il préférerait la mer phosphorescente des côtes d'Italie et la baie ensoleillée de Naples.

Et la comtesse Bragiloff, en maintenant, de la main, son voile de gaze, que le grand vent faisait voltiger, inclinait la tête, et répondait :

—Vous avez raison. Naples ! Naples ! c'est là qu'il fait bon vivre.

En cet instant, les matelots du yacht dressaient un couvert dans un coin de la lande un peu abrité. C'était une fantaisie des touristes : ils voulaient d'écouter à la pointe Fréhel. De petite caisses, pleines de glace, contenaient le champagne. Elles étaient ouvertes sur l'herbe rase ; et, dans de larges boîtes de métal, les divers mets composant le déjeuner attendaient le moment d'être servis. Des pliants très confortables servaient de sièges ; deux immenses parasols japonais, aux tons éclatants, garantissaient les convives des rayons du soleil ; mais on dut les fermer : le grand vent les eût emportés.

Un des matelots vint annoncer que le repas était servi, et le prince Zinesko, arrondissant le bras, l'offrit à la comtesse Bragiloff. Tous le suivirent, et vinrent se ranger autour du festin champêtre. L'appétit était excellent, et chacun faisait honneur aux vins de crus authentiques.

Dans ce cadre de rochers, à la pointe de ce cap, devant la mer immense, ce couvert, à la fois somptueux et original, ces hommes aux vêtements clairs, ces femmes en robe de couleurs vives, déjeunant gaiement, servis par les graves matelots du yacht, formaient un charmant tableau.

Maintenant on versait le champagne ; on passait le dessert, quand un des serviteurs, s'inclinant devant le prince Zinesko, dit avec les marques du plus profond respect :

—Prince, un étranger qui, depuis ce matin, se trouve à Fréhel, vient d'apprendre que vous étiez ici, et demande à vous être présenté.

Le matelot tendait une carte où l'on pouvait lire :

Quel pouvait être cet étranger ? Ce nom de Séverine était parfaitement inconnu à tous.

Cependant, sur l'ordre du prince, l'étranger fut admis au milieu du cercle, avec des marques d'extrême déférence. Son titre de comte lui formait une auréole, aux yeux de ces gens, à noblesse d'aventure, pour la plupart. Mais lui, le prince, à la vue du personnage, reculait terrifié ; l'effroi se peignait sur son visage.

—Quoi ! lui ! son génie malfaisant ; lui, Paul Vélina, venant le menacer jusque dans cette solitude.

—Bonjour. Wladimir, fit le Slave de sa voix souple, affectueusement modulée..... heureuse rencontre..... ravi, mon cher, de te serrer la main.

Wladimir appela à l'aide toute son énergie, afin de dissimuler, aux yeux de tous sa colère et son trouble.

Quoi cet homme, ce meurtrier, avait l'audace de reparaitre devant sa victime !

—Présente moi à ces dames, je te prie, fit doucement Vélina.

Il s'était admirablement grimé ; rien ne rappelait le brun charlatan, donnant une séance de spiritisme chez la comtesse Bragiloff. Il avait une barbe bien peignée, des cheveux coupés ras, une magnifique bague à l'index, et un diamant épinglant sa cravate. Sa mise avait le cachet et le faste de celle d'un grand seigneur. Et il racontait, maintenant, qu'il était propriétaire, dans l'Oural, d'une mine d'argent et d'un filon où l'on trouvait des rubis.

Le repas achevé, les cigares allumés. Vélina passa négligemment son bras sous celui de Wladimir. Il l'entraînait le long de la côte, et les convives s'écartaient, afin de ne pas troubler le tête-à-tête des deux amis, les affectueuses confidences.

—Que je suis heureux, que je suis heureux, répétait Vélina, simulant l'effusion.

Maintenant on ne les voyait plus : on ne les entendait plus. Autour d'eux, c'était la solitude absolue. Wladimir s'était prêté, de bonne grâce, à cet éloignement, car il savait bien que les menaces allaient succéder aux flatteries, et il ne se souciait point que les passagers du yacht surprissent leur secret.

Et, tout à coup, s'arrêtant :

—Allons, dit-il, la voix rude, à bas les masques. La comédie est finie. Pourquoi êtes-vous ici ? Quo me voulez-vous ?

Vélina eut un rire impertinent.

—Ce que je veux ? Toujours la même chose : de l'argent. Je te file depuis des semaines. Je savais que ton yacht était en route pour le cap Fréhel, et, comme ma bourse est à sec, me voilà.

—Et vous osez reparaitre devant moi, sifflait Zinesko, saisi d'une terrible colère. Vous osez me braver après avoir tenté de me tuer ?

—Oui, je l'ose. Ah ! que je me félicite de t'avoir manqué. Étais-je fou de vouloir te tuer. J'aurais tari la source du fleuve d'or.

Wladimir était pâle comme la mort. Jusqu'à la fin de sa vie il serait donc à la merci de cet odieux Vélina... Celui-ci continuait :

—Allons, pas de phrases. Atteins vite ton portefeuille et signe-moi un chèque. Je suis modeste, aujourd'hui. Je ne demande que vingt mille francs. Seulement, sous peu, tu me reverras ; prépare un renfort.

—Ah ! préparer un renfort, siffla Wladimir. Jamais, jamais, Vous n'aurez plus rien de moi. Je refuse irrévocablement.

Vélina, les yeux flamboyants, eut un geste terrible.

—Ah ! prends garde ! prends ! garde ! tu te repentiras de ton avarice. Tu es mon caissier, ouvre ta caisse.

Alors Zinesko eut à son tour un geste de rage, et, tout à coup, ayant saisi le Slave, d'une furieuse étreinte, il s'attachait à ses épaules, paralysait ses bras, le secouait comme un jeune arbre ébranlé par le vent. Les deux hommes étaient vigoureux l'un et l'autre, de force égale. Vélina se défendait. La lutte était silencieuse ; tous deux avaient le même intérêt à ne pas appeler de témoins.

—Tu vas mourir, dit enfin Zinesko d'une voix sourde.

Leurs dents étaient serrées, l'écume leur montait aux lèvres, leurs muscles se crispaient. Dans la lutte, ils se rapprochaient du bord de la falaise, dans le but de se culbuter

mutuellement. Wladimir espérait vaincre Véline, et Véline espérait terrasser Wladimir. Et tout à coup, ils jetèrent le même cri d'épouvante. Une pierre s'était détachée sous leurs furieux piétinements et l'éroulement de ce bord de la falaise entraînait dans sa chute les deux misérables.

Ils se tenaient toujours enlacés : ils tourbillonnèrent l'espace d'une demi-seconde, et, lourdement, ils se heurtèrent sur les rochers du rivage.

Véline était mort, la face broyée, le crâne fendu ; un jet pourpre coulait de la plaie ; tout de suite, il y eut une flaque, que se mit à boire le sable de la grève.

Wladimir gisait inanimé, les bras encore enlacés à son adversaire ; ses yeux étaient clos, sa face blême ; mais une faible respiration disait que tout n'était pas fini.

Au bout de quelques instants, une grande fraîcheur, des flocons d'écume, tombant sur son visage, le réveillèrent de son évanouissement. Il regarda devant lui, comme s'il sortait d'un songe, sans rien comprendre. Puis, tout à coup, la mémoire lui revint, ainsi que la faculté de penser et d'analyser. Un effroi indicible s'empara de lui. On était à l'heure de la marée montante, une grande marée de septembre. Il se sentait perdu, ainsi jeté au bord de la mer menaçante. Avec un frisson d'horreur, Wladimir voyait venir à lui de grande volutes d'écume, qui se succédaient, gagnant, gagnant toujours sur les galets.

Il avait peur ; toute sa chair en frissonnait. Il comprenait parfaitement de quel danger le menaçait cette ennemie, qui s'approchait dans un élaboussement d'écume, et il se mit à crier éperdument, appelant au secours, appelant à l'aide.

Il ne pouvait fuir : toute issue était fermée. D'ailleurs, il reconnut, à l'intolérable douleur que lui causa un mouvement de recul, que ses deux jambes étaient brisées. Il s'était dégagé de l'étreinte de Véline ; il se traîna quelques mètres ; et puis, il cessa de se mouvoir : il souffrait trop. Il restait là, sur les galets, comme garrotté par la douleur ; et de ses yeux troublés, il regardait, il regardait la marée montante, cette masse géante et blanchâtre qui, bientôt, allait le rejoindre. L'eau recouvrait rapidement les galets. Le flot atteignit Véline, et le cadavre fut roulé par la vague. Il disparut. Alors Wladimir se mit à crier d'un râle prolongé, atroce, mais cet appel était vain. Personnes dans cette solitude n'entendait ce râle désespéré. Il était loin du phare et de cette partie du cap où les joyeux touristes fumaient des cigares de choix et dégustaient de fines liqueurs. De plus, un énorme rocher, avançant sur les galets cachait le malheureux en détresse aux matelots du yacht.

C'était une minute effroyable pour cet homme, aux jambes fracassées, immobilisé sur le sol, se débattant des bras pour échapper à la vague, qui, toujours, toujours, avançait d'une crue régulière. Son cri ne cessait pas. Il le poussa plus rauque encore, quand il sentit la fraîcheur du flot baigner ses pieds. Alors, devant cette épouvante, par un suprême effort, il parvint de nouveau à se mouvoir. Il rampait comme un reptile : il avançait en se tordant sur les galets. Une seule espérance lui restait. Derrière lui, au flanc de la falaise, s'ouvrait une grotte, il pourrait trouver un abri. Et puis, à la marée descendante, il serait peut-être aperçu par quelques douaniers, et on viendrait le délivrer. Cet espoir ranima son énergie, et se traînant péniblement sur les mains, sur la poitrine, il atteignit l'abri. Il se blottit tout au fond. Par l'ouverture, un rayon de soleil filtrait, mettant, sur les parois luisantes, un éclatant filet d'or. Le rocher se trempait d'humidité, et les gouttelettes d'eau, qui suintaient de la voûte, prenaient les couleurs du prisme. Wladimir redressa péniblement son buste. Enfin, il respirait. Il était sur un terrain sec. Il demeura un instant immobile, assis, le dos appuyé à la paroi de granit, le front entre les mains, les yeux fixes. Quand il eut repris du souf- et que l'indicible torture de ses jambes fracassées se fut un peu calmée, il regarda autour de lui. Il vit, sur le sable, des bandes de crabes qui fuyaient en masses compactes. Réveillés par le bruit de la marée, ils se dirigeaient vers la mer toujours montante. La fraîcheur du flot les attirait. Wladimir se souvint d'avoir vu, un jour, un cadavre..., le cadavre d'un matelot de vingt ans, déchiqueté par ces crustacés. Ceux qui sont morts au fond de la mer, ces bêtes les cherchent pour les dévorer. Il frissonna d'épouvante et d'horreur, et il reprit ses appels désespérés, Mais son cri n'était entendu que par de confiantes familles de chauves-souris. Elles étaient là, sur le granit poli de la voûte, posées en masses noires, et lourdement endormies à l'abri de leurs ailes repliées.

Le cri de Wladimir les mit en émoi et, éperdument, elles emplirent la grotte de leur voix affolée. Elles effleuraient le visage du malheureux, accrochaient leurs griffes à ses mains, à ses épaules, et puis elles s'enfuirent par l'ouverture, laissant la grotte dans un silence que seul troublait le grand bruit des vagues.

Allaient-elles s'arrêter à l'entrée, ces vagues menaçantes ? Wladimir eut quelques minutes d'espoir ; et puis tout à coup, il vit reparaitre le flot mouvant. Il se montrait à l'entrée de la grotte, semblable à une bête écumeuse, dont le dos s'enflait sans cesse pour l'atteindre. D'abord, il n'y eut qu'une ligne mince sur le sable du sol, un serpent souple qui s'allongeait. Et puis, cela s'élargit. Et, tout à coup, le flot se mit à entrer avec furie. Zinesko était rejoint. Il jeta un cri de fureur. Il était pris d'une colère sauvage contre cette mer, qui le chassait devant elle, qui le forçait à s'élever toujours sur les entrailles du roc, malgré l'atroce souffrance de ses jambes fracassées. Maintenant, il ne pouvait plus monter. La paroi s'élevait lisse et dure sans une entaille. Et, pourtant, devant cette menace du flot, l'instinct de Wladimir luttait. Une fièvre de vivre l'exaltait, et violemment, follement, il tentait d'entailler le granit de ses doigts convulsés. Il s'arrachait les ongles, sans même en ressentir de douleur. L'eau montait toujours de sa crue entêtée, incessante ; et les mains ensanglantées du malheureux continuaient à s'acharner contre le granit. S'il pouvait se pratiquer une sorte de petite niche où il se hisserait, où il s'acculerait... Folie ! Que pouvaient ses faibles mains contre le dur granit ? Elles n'arrachaient pas à la roche, même une poussière ; ses doigts glissaient sur la pierre humide ; il s'épuisait en vains efforts.

L'eau baignait ses chevilles. Deux vagues entrèrent sans faire monter le niveau, ce qui lui donna une lueur d'espoir. Peut-être la marée battait-elle son plein ? Mais une nouvelle lame entra plus furieuse, et Wladimir se sentit perdu.

C'était fini de sa vie. Par une sorte d'hallucination, le passé lui apparaissait dans un extrême lointain. Il se souvenait d'avoir été beau, lesté et fort. Et, maintenant, il n'était qu'un malheureux, impuissant à se mouvoir. Il se souvenait d'avoir été brillant et adulé, et, maintenant, dans ce lieu sauvage, pas une main ne se tendait pour le secourir. Pas un être humain n'avait entendu ses appels. Il se rappelait sa vie de fête et de luxe. Il avait connu les ivresses de la fortune, et, de toute cette richesse volée, il ne pouvait acheter une minute de vie.

La mer gagnait, gagnait toujours en hauteur. Une forte lame l'enveloppa jusqu'à la ceinture.

Ainsi, tout était fini de cette grande prospérité, de ce merveilleux éclat, fruit de sa rapine. Tout sombrait en cet instant. Et il jeta un cri, qui n'était ni une prière, ni un élan de repentir, mais un effroyable blasphème. Il insultait Dieu ; il invectivait la mer sauvage.

Et puis, maintenant, il ne pensait plus ; il était tout à la lutte suprême ; son agonie avait commencé : une agonie cruelle. Il hurlait de peur, déchirait ses ongles en s'accrochant follement au rocher. Une chauve-souris à l'aile cassée, et demeurée dans la grotte, suspendue par ses griffes à la voûte, était sa seule compagne, l'unique témoin de cette minute suprême, où il allait finir.

Toute espérance de secours s'en était allée. Personne ne le savait dans cette grotte. Chaque seconde le rapprochait de la minute terrible. Il redressait la tête, et le flot effleurait ses lèvres ; son œil était dilaté, ses mains se crispaient et s'enfonçaient dans le granit.....

Il appelait frénétiquement,

Une dernière vague lui emplit la bouche ; dans le débat de l'asphyxie, ses mains cessèrent de s'attacher au rocher, ses bras se tordirent, se levèrent désespérément... et puis ce fut un grand silence.

Lui aussi, comme Vélina, était mort, et le flot roulait un second cadavre.

Cette agonie, qui avait paru un siècle au malheureux, n'avait pas duré une heure.

XII

Marcelle venait de reposer sa tête sur les grands oreillers blancs, et son regard profond et pensif allait du berceau de sa fille au crucifix d'ivoire suspendu, en face, sur la muraille. Depuis la veille, elle connaissait la mort du prince Zinesko. La vague, après avoir

roulé le cadavre, l'avait déposé sur une plage de sable tout à fait à la pointe du cap Fréhel. Tous les journaux relataient et commentaient cette fin tragique. Tous déploiraient la mort de ce gentilhomme aux manières exquises. Marcelle avait lu ; et puis elle avait prié pour celui qui l'avait fait tant souffrir, et qui était mort, hélas ! sans l'absolution du prêtre. " Mon Dieu ! avait-elle murmuré, pardonnez-lui comme je lui pardonne. "

Mais le saisissement avait augmenté son mal ; maintenant, elle ne quittait plus son lit. Elle pensait qu'elle en avait encore pour une ou deux semaines à voir les choses de la terre ; et, à mesure qu'approchait la lutte finale, plus courageuse que jamais, elle ne voulait même pas avoir l'air de souffrir. Elle se raidissait pour demeurer stoïque. Si les potions ne parvenaient pas à atténuer son martyre :

— Ah ! rien ne me soulage, disait-elle doucement ; eh bien, patience !

Et le père et l'ami se sentaient pénétrés d'admiration pour cet être d'élite, qui n'avait pas encore vingt ans, et qui s'en allait de la vie avec cette résignation et cette sérénité inaltérables.

Mais quelle souffrance pour Conan, pour ce docteur hors de pair, de la voir s'éteindre ainsi.

— Je la guérirai, murmurait-il, je la guérirai. Est-ce que je ne trouverai pas un remède ! Est-il possible que je n'en trouve pas un, moi qui ai consacré toute ma vie à l'étude et que l'on dit savant.

Et il reprenait :

— Si la science ne m'inspire pas, je trouverai, dans mon cœur, le remède à ce mal qui la mine. Le cœur donne des inspirations miraculeuses. Ah ! le cœur veut immortaliser tout ce qu'il aime !

Mais, hélas ! il dut vite le comprendre, le pauvre Conan ; en vain, le cœur aime ardemment, il ne peut rien immortaliser.

Après sa visite du matin, Conan quittait sa petite amie d'enfance. Extérieurement il était calme ; il allait de chaumière en chaumière, il écrivait des ordonnances, il rassurait ses patients ; mais, sa tournée faite, il se hâtait de revenir au Prieuré, car son cœur était inquiet et tremblait de ne la plus revoir.

Chaque fois qu'il pénétrait dans cette chambre, il se demandait si ce n'était pas pour le suprême adieu. Quand il prenait congé, elle lui disait en lui serrant longuement la main : " Demain, revenez... Peut-être y serai-je encore ! " En même temps son geste et son regard exprimaient combien sa présence était incertaine pour ce lendemain.

Et un lendemain, il revint encore. Marcelle avait vingt ans ce jour-là, et Conan lui apportait un bouquet de roses cueillies en serre.

La mort prochaine rendait à la pauvre Marcelle un reflet de sa beauté passée ; les dernières palpitations du cœur envoyaient aux joues des rougeurs trompeuses comme le fard. Sans le Crucifix, doux et muet témoin des agonies chrétiennes, sans l'eau bénite et les cierges, on ne se fût pas cru dans la chambre d'une mourante. Dieu était avec elle et la consolait. Elle venait de recevoir l'hôte divin qui venait à elle puisqu'elle ne pouvait aller à lui. Ses mains étaient jointes et ses yeux vivaient d'une vie intense, doux, profonds, célestes, agrandis. Enfin, c'était elle, encore bien elle que Conan retrouvait. Ses lèvres remuaient un peu comme si elle eût adressé, là-haut, des paroles que Dieu seul entendait. Elle ne semblait pas craindre la mort si prochaine ; elle allait s'engager dans des chemins que la science n'a pas éclairés, mais que Dieu illumine pour l'âme croyante.

Le pauvre père demeurait, la tête dans les mains, à genoux près du lit. Aux secousses de ses épaules, il était aisé de voir qu'il étouffait des sanglots. Jeannette allait et venait doucement par le petit autel drapé de mousseline, afin que leur lumière ne fatiguât pas les yeux de la pauvre Marcelle. La petite fille avait été éloignée. Elle pleurait et ses vagissements eussent troublé la sérénité de la mourante. Marcelle n'était plus sur la terre, mais déjà dans le ciel.

Conan n'osait s'approcher du lit ni interrompre cette muette prière. Il eût voulu prendre, dans les siennes, les mains jointes et diaphanes, mais un grand respect le retenait. Il avait de la mort l'impression puissante et douloureuse de quelque chose qui était plus fort que lui, plus fort que l'ardente tendresse. Il ne quittait pas des yeux le doux visage, essayant de graver à jamais en lui les traits de sa petite

amie d'enfance, ces pauvres traits si fins, si délicats, si harmonieux, et qui s'en iraient bientôt comme ceux de tous les morts, s'effaçant de toutes les mémoires.

Marcelle fit un mouvement ; elle avait achevé son action de grâces ; elle se souleva, vit son père à genoux l'attira près d'elle, et lui mettant un long baiser sur le front :

—Père, ne pleurez pas. Ah ! un jour je vous ai fait de la peine, moi qui aurais dû toujours être une fille obéissante ; je n'ai pas suivi vos sages conseils. J'ai eu tort, je le regrette. Me pardonnez-vous ?

Il ne pouvait que répéter :

—Mon enfant chérie, ma Marcelle bien-aimée, je n'ai rien à te pardonner, rien, rien... Pauvre enfant ! pauvre enfant ! si jeune ! si résignée !

Un sanglot souleva sa poitrine. Il pleurait amèrement.

Elle faisait signe à son ami et l'appelait :

—Conan, approchez-vous de moi.

Et sa douce voix, à peine saisissable, musique éteinte, léger murmure, avait déjà l'air de venir du mystérieux et lointain paradis. Elle dit en voyant les fleurs dans la main de son ami :

—Vous m'apportez des roses. Vous n'avez pas oublié que je les aime... C'est ma fête aujourd'hui. J'ai vingt ans !

Elle avait pris la gerbe embaumée dans ses mains tremblantes et la respirait.

—Quel suave parfum ! les belles roses ! Je veux les regarder jusqu'à ma dernière minute. Elle n'est pas éloignée.

Et, comme son ami essayait un geste de négation, elle eut un pâle sourire d'incrédulité.

—Je ne me trompe pas ; avant ce soir je ne vivrai plus que dans votre cœur, que dans celui de mon bon père.

Un rayon de soleil éclairait les roses ; elle les fit mettre dans un cornet de cristal, bien en vue, toujours dans cette pure lumière d'or.

—Elle sont jolies, vos roses, sous ce soleil. Les fleurs du paradis ne seront pas plus belles. Conan, mon pauvre ami, c'est vous qui m'aurez offert, ici-bas, mon dernier bouquet.

Il sanglotait, le visage caché dans ses deux mains. Elle prit les deux mains de son ami, et en même temps il passa dans ses yeux un regard qu'il n'y avait jamais rencontré, un regard céleste, et si tendre, un vrai regard d'ange,

Elle reprit :

—Pourquoi pleurer ? Est-ce qu'on se dit adieu quand on a le même espoir et la même croyance. On se dit seulement au revoir.

Sa tête était retombée sur ses oreillers, ses yeux se fermèrent ; les battements de son cœur avaient repris de la régularité, et elle s'endormit. Alors Conan dut la quitter pour se rendre chez un moribond qui l'appelait à grands cris.

Dans la journée, le soleil disparut pour faire place à de sombres nuages. Des bancs de brume voyageaient au ras des eaux ; le vent passait dans les sapins de la falaise, et leurs rameaux, en s'agitant, se plaignaient et gémissaient.

Six heures sonnaient, lorsque Conan accourut au Prieuré. Son cœur était horriblement serré, car il savait que, pour la dernière des dernières fois, il reverrait sa douce petite amie. Il était impossible qu'ils passât la nuit. La chambre avait son aspect ordinaire ; ses roses blanches dans le cornet de cristal, ses bruyères roses devant le Christ d'ivoire, sa flamme claire dans le foyer ; mais si l'aspect extérieure des choses était toujours le même, la mort avait terriblement travaillé pendant cette journée. Ce n'était plus Marcelle. Ses yeux, trop agrandis, fixaient je ne sais quoi dans le vide, avec une expression d'égarément ; elle était oppressée, s'agitait, divaguait un peu, ne reconnaissant personne, ni sa petite fille, ni son père... bien vaincue, cette fois, hélas !

Quand il vit si blême, si changée, il ne trouva plus rien à dire. Devant ce regard effaré et suppliant, ce regard qui se fixait sur lui et semblait l'implorer en lui demandant "de l'air ! de l'air ! j'étouffe" tout simplement, il pleura.

Non, elle n'était plus la martyre énergique du matin, l'ange qui remontait au ciel, la vaillante qui mourait sans une plainte. Tout cela était tombé devant l'horrible angoisse des dernières suffocations. Elle était devenue un pauvre petit être humain, accablé par

la souffrance. Elle ne parlait presque plus, répondait à peine ; et puis, quand elle avait gémi, quand elle avait lutté pour retrouver son souffle, elle était reprise de fièvre et de délire.

Conan s'approcha. Les secours humains ne pouvaient plus rien pour elle, pas même réchauffer ses membres, qui s'immobilisaient de plus en plus et se couvraient d'une sueur glacée. Le froid avait gagné les genoux ; quand il atteindrait le cœur, la vie cesserait. Se pouvait-il qu'il ne la rencontrât plus jamais en ce monde après l'avoir tant aimée ? La vie eût été si belle ! Mais c'était bien fini. Le charme de leur mutuelle tendresse était rompu, et pour jamais impossible à ressaisir.

Et puis, par degrés, les souffrances de la mourante semblèrent se calmer ; une fois encore son intelligence redevint lucide, et aussitôt elle retrouva sa résignation et sa sérénité. Elle sourit à son vieux père ; elle embrassa sa petite fille, elle lui murmura à l'oreille : — " Console-les... console-les !... " comme si l'enfant eût pu la comprendre. Et puis ses yeux ne quittèrent plus le crucifix, ne quittèrent plus Jésus attaché à la Croix.

Au dehors, le vent avait cessé de souffler ; les nuages de la journée s'étaient dissipés, la soirée était calme, les étoiles brillaient au ciel ; Marcelle pria qu'on soulevât les rideaux de sa fenêtre. Elle voulait donner un dernier coup-d'œil sur les choses d'ici-bas. Elle voulait se consoler de quitter la terre, en regardant l'immensité des cieux. L'étoile du nord brillait devant elle et, doucement, ses mains se joignirent et ses lèvres murmurèrent :

— O phare du céleste havre !

Elle dit encore :

— J'ai si froid... ma vie s'éteint tout doucement.

Et puis, le docteur Ploël l'entendit qui l'appelait d'une voix à peine distincte " Conan." C'était pour lui donner la main. Alors, elle balbutia de sa voix éteinte :

— Pardonnez-moi encore, Conan, vous que j'ai méconnu :

Lui avait un regret déchirant des belles années de sa jeunesse, pendant lesquelles il avait dû étouffer son cœur, et maintenant que son cœur avait le droit de parler, il aimait une mourante !

— Je vous aime ! je vous aime, balbutiait-il. Ah ! si le sacrifice de ma vie pouvait prolonger la vôtre, je mourrais joyeusement.

Elle le regarda avec des yeux humides, où se peignait une dernière fois la tendresse humaine. Dans son cœur, les douces chansons de l'amour s'éteignaient à petit bruit ; la mort les glaçait par degrés.

— Adieu, fit-elle, adieu, Conan. Je vous donne rendez-vous là où l'on ne connaît plus les séparations, les brisements du cœur. Au revoir... au revoir, au ciel !

Elle dit encore :

— Quand je serai morte, vous mettez vous même, sur mon cœur, les roses blanches de ce matin. Je veux emporter, au paradis, mon bouquet de fête. Que le bon Dieu reçoive mon âme... qu'il ait pitié de moi.

Ils ne parlèrent plus, et c'était seulement par l'étreinte longue et silencieuse de leurs mains tremblantes qu'ils sentaient ce qui se passait en eux. Ils oublièrent le passé, ils oublièrent l'avenir, l'avenir qu'il fallait mesurer par minutes. Leurs mains demeuraient toujours enlacées ; ils se regardaient avec une expression d'amour infini, tandis que l'aiguille avançait sur le cadran de l'horloge et que le balancier, implacable, leur mesurait les courtes secondes de ce déchirant et suprême bonheur.

L'horloge sonna minuit. Au dernier coup, Marcelle devint d'une pâleur livide : et puis, haletante, elle exhala un dernier soupir.

Son âme avait pris le chemin de la demeure éternelle, et le père et l'ami se jetèrent, en sanglotant, dans les bras l'un de l'autre.

FIN

POUR PARAÎTRE EN NOVEMBRE 1894
SOUFFRANCE ET BONHEUR

PAR PIERRE MAEL

La même plume qui a écrit FOLLEMENT AIMÉE ou le TORPILLEUR 29 TOURNEZ S.V.P.

PRIME AUX LECTEURS DE

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les éditeurs de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE désirent attirer l'attention de leurs lecteurs sur l'offre exceptionnelle qui leur est faite de se procurer pour presque rien, une collection d'ouvrages remarquables à tous les titres. Les romans offerts en prime sont signés par les écrivains français les plus en renom, coûtent dans l'édition originale, \$1.00 à \$2.00, et contiennent la matière d'un à trois volumes de format ordinaire de 300 à 400 pages.

Il suffit pour se procurer le Volume-Prime de découper dans *La Bonne Littérature Française* un coupon semblable à celui qui se trouve plus bas et de le remettre avec le prix indiqué de chaque volume en argent ou en timbres-poste à MM. LEPROHON & LEPROHON, éditeurs de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, 25, rue St-Gabriel, Montréal, et vous recevrez un des volumes suivants, à votre choix, sans autre charge extra.

- 1 LE CHIEN D'OR, par Wm. Kirby, 2 vol., valant \$1.00 pour 50c.
- 2 LA MAYEUX, par X. de Montépin, valant \$3.00 pour 35c.
- 3 LE MÉDECIN DES PAUVRES, par X. de Montépin, valant 75c. pour 40c.
- 4 MAUDITE, par Émile Richebourg, valant \$2.50 pour 25c.
- 5 LA MALÉDICTION D'UN PÈRE, par Emile Richebourg, valant \$1.50 pour 28c.
- 6 L'HOMME DE LA NUIT, par J. de Gastyne, valant \$1.50 pour 17c.
- 7 GABRIELLE, par Émile Richebourg, valant \$1.75 pour 25c.
- 8 UNE ERREUR FATALE, par R. de Navery, valant \$1.50 pour 15c.
- 9 LE SERMENT DU CORSAIRE, par R. de Navery, valant \$1.50 pour 15c.
- 10 AMOUR ET HAINE, valant \$2.50 pour 18c.
- 11 UN MARIAGE POUR L'AUTRE MONDE, par Maryan, valant \$1.25 pour 15c.
- 12 PRIMA VERA, par Maryan, valant 90c. pour 8c.
- 13 LES DIABLES ROUGES, par Chs. DesLys, valant \$1.00 pour 8c.
- 14 LES BATAILLES DE LA VIE OU LE DOCTEUR RAMEAU, par G. Ohnet, valant \$1.00 p. 10c.
- 15 LE MARTYR D'AMOUR, par Pierre Zacccone, valant 88c. pour 8c.
- 16 LA ROCHE QUI PLEURE, par Chs. Valois, valant \$1.00 pour 8c.
- 17 LE REMORDS D'UN FAUSSAIRE, par M. Ducampfranc, valant 90c. pour 8c.
- 18 RÊVES DORÉS, par Maryan, valant 90c. pour 8c.
- 19 LE DRAME DE L'HOTEL WONRONZOFF, par Marie Maréchal, valant 90c. pour 8c.
- 20 LES FIANCAILLES DE LORETTE, par Ph. St Hilaire, valant 90c. pour 8c.
- 21 L'AMOUREUX DE LA PRÉFÈTE, par A. Theuriet, valant 40c. pour 8c.
- 22 LE SACRIFICE D'UN FILS, par Ernest Daudet, valant \$1.25 pour 10c.
- 23 FLEUR DES NEIGES, par Paul d'Aigremont, grand roman émouvant, 88 pages, grand format 2c.

N. B. — On peut se procurer un ou plusieurs volumes avec le même coupon. Il suffit d'en adresser le prix indiqué à la fin de chaque volume.

Toute demande devra être accompagnée d'un coupon.



Coupon de Prime